

THÈSE
POUR LE
Doctorat Vétérinaire
(DIPLOME D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1925

PAR

LÉPINAY LIDOIRE-EUGÈNE
né à JOUÉ-LES-TOURS (Indre-et-Loire), le 10 Mai 1864

Diplômé de l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort en 1886
Vétérinaire à Paris

Fondateur de la Société de Pathologie Comparée
Directeur de la Revue de Pathologie Comparée et d'Hygiène Générale

**L'action des influences psychiques
en médecine vétérinaire**

JURY

Président : M. ROGER, professeur à la Faculté de Médecine.

Assesseurs { M. PETIT, professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire.
 { M. MAIGNON, professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire.

REVUE DE PATHOLOGIE COMPARÉE ET D'HYGIÈNE GÉNÉRALE,

55, Avenue Kléber, Paris (16^e)

1925

**L'action des Influences Psychiques
en médecine vétérinaire**



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551823_0072

THÈSE

POUR LE

Doctorat Vétérinaire

(DIPLOME D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1925

PAR

LÉPINAY LIDOIRE-EUGÈNE

né à JOUÉ-LES-TOURS (Indre-et-Loire), le 10 Mai 1864

Diplômé de l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort en 1886

Vétérinaire à Paris

Fondateur de la Société de Pathologie Comparée

Directeur de la Revue de Pathologie Comparée et d'Hygiène Générale

L'action des influences psychiques en médecine vétérinaire

JURY

Président : M. ROGER, professeur à la Faculté de Médecine.

Assesseurs { M. PETIT, professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire.
 { M. MAIGNON, professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire.

REVUE DE PATHOLOGIE COMPARÉE ET D'HYGIÈNE GÉNÉRALE,

55, Avenue Kléber, Paris (16^e)

1925

PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT



Directeurs honoraires : MM. P.-J. CADIOT et H. VALLÉE.

Directeur : M. E. NICOLAS.

Professeurs honoraires : MM. G. BARRIER, Inspecteur général honoraire des Ecoles Vétérinaires
P.-J. CADIOT, A. RAILLIET, H. VALLÉE.

PROFESSEURS

	MM.
Anatomie descriptive des mammifères domestiques	BOURDELL
Physiologie, thérapeutique générale, matière médicale.	MAIGNON
Physique et chimie médicales, toxicologie, pharmacie	NICOLAS
Parasitologie et maladies parasitaires, clinique, histoire naturelle médicale	HENRY
Pathologie médicale des équidés et des carnassiers, clinique ; sémilogie et propédeutique, jurisprudence.	ROBIN
Pathologie chirurgicale des équidés et des carnassiers, clinique ; anatomie chirurgicale, médecine opératoire et ferrure	COQUOT
Pathologie bovine, ovine, caprine, porcine et aviaire, clinique ; médecine opératoire, obstétrique.	MOUSSU
Pathologie générale et microbiologie, maladies microbiennes et police sanitaire, clinique	PANISSET
Histologie et embryologie, anatomie pathologique, inspection des denrées alimentaires ; autopsies	PETIT
Hygiène et agronomie ; zootechnie et économie rurale.	DECHAMBRE

CHEFS DE TRAVAUX

MM. DELMER
LEBLOIS
LETARD
LESBOUYRIES

MM. MONVOISIN
MOUSSU (R.)
PETIT (M.)
VERGE

La Faculté de Médecine et l'École Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation, ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON GRAND-PÈRE LE VÉTÉRINAIRE
MATHURIN MAZOUÉ

A LA MÉMOIRE DE MES PARENTS VÉNÉRÉS

A LA MÉMOIRE DES ONCLES
ET TANTES RAIMBAULT ET LÉPINAY

A MA COMPAGNE AFFECTIONNÉE

A MON FILS LE DOCTEUR E. LÉPINAY
A MA CHÈRE BELLE-FILLE ET
A MES CHERS PETITS ENFANTS

A MA FAMILLE

A LA MÉMOIRE DE MES MAÎTRES REGRETTÉS
GOUBAUX, L. TRASBOT, E. NOCARD, R. BARON

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE
MONSIEUR LE PROFESSEUR G. H. ROGER

Membre de l'Académie de Médecine, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris,
Grand Officier de la Légion d'Honneur

Témoignage de profonde reconnaissance pour
le grand honneur qu'il me fait et les nombreuses marques
de sympathie qu'il m'a prodiguées.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR G. PETIT

Membre de l'Académie de Médecine

Témoignage d'affectueuse sympathie et de vive gratitude

A MONSIEUR LE PROFESSEUR MAIGNON

Témoignage de sincère reconnaissance

A MES MAÎTRES D'ALFORT MESSIEURS LES PROFESSEURS
G. BARRIER, A. RAILLIET, P.J. CADIOT, E. LECLAINCHE

Témoignage de profonde gratitude.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR NICOLAS

Directeur de l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort

Témoignage de respectueuse reconnaissance

A MES AMIS.

INTRODUCTION

Fils de Maréchal et petit Fils du Vétérinaire Mathurin MAZOUÉ, élevé dans une campagne de Touraine, j'ai, dès mon jeune âge, appris à connaître et à observer les animaux.

J'ai suivi bien souvent avec attention les interventions du vétérinaire et le travail de ferrage des chevaux et des bœufs.

J'ai conservé de cette époque un souvenir vivant et des constatations, que quelques-uns pourront appeler puériles, mais, qui, en tout cas, m'avaient fortement impressionné.

J'avais cru remarquer déjà, non seulement la sensibilité des animaux autour desquels j'évoluais, mais encore certaines manifestations de joie ou de malaise dont je ne m'expliquais ni les causes, ni les effets.

Je fis mes études classiques, tout en ayant un penchant accentué pour les sciences naturelles et plus d'une fois je fus surpris par le Maître, livre de science en main, lorsque j'aurais dû potasser du grec ou du latin.

J'entrai à l'Ecole d'Alfort sous l'égide de deux savants pour lesquels j'ai conservé la plus sincère vénération, le hasard fit que ma famille était en relations avec Henri BOULEY et NOCARD.

Pendant le cours de mes études, je continuai à être plus souvent occupé à observer les faits et gestes des animaux, qu'à approfondir l'étiologie de leurs affections et je ne serais pas surpris que quelques vieux Maîtres se souviennent encore de mon attitude particulière.

J'étais véritablement attiré par le désir de comprendre les animaux que j'approchais, de me faire comprendre d'eux, d'essayer d'établir entre eux et moi des liens, qui dans mon esprit, me permettraient de les mieux connaître et partant de les mieux soigner.

Je tiens à déclarer qu'il ne s'agissait pas de dispositions zoophiles exagérées, j'aime beaucoup les animaux, je m'emploie à leur éviter toutes souffrances inutiles, mais je ne tombe pas dans des excès qui ont fait considérer l'animal comme supérieur à l'homme et qui ont engendré chez certaines personnes des manies de protection qui sont plutôt nuisibles qu'utiles à leurs protégés.

J'exerce ma profession depuis bientôt 40 ans et j'ai continué mes études de psychologie animale et comparée.

J'ai dit plus haut que j'avais eu le grand honneur d'approcher Henri BOULEY, à une époque où il se fit le défenseur énergique et éclairé des théories de PASTEUR. Personne n'a oublié ses magnifiques leçons au Muséum d'histoire naturelle (1882-1884).

Je trouvai dans ces leçons, non seulement un enseignement remarquable mais aussi des vues psychologiques qui m'encouragèrent à persévérer dans la voie que je m'étais tracée.

A peine sorti des Ecoles, j'eus la bonne fortune de rencontrer des psychologues de talent : DUMONT-PALLIER, Jules VOISIN, Paul MAGNIN, BÉRILLON et tant d'autres que j'oublie et auxquels je rends hommage. Ils me permirent d'augmenter mon faible bagage, m'encouragèrent, m'aidèrent de leurs conseils et surtout me mirent en garde contre les études de ce genre qui n'avaient pas comme base la science pure.

Il est, en effet, facile pour un débutant de tomber de l'observation psychologique, c'est-à-dire des phénomènes naturels pouvant être contrôlés, dans une impasse mystique, occulte, surnaturelle qu'il ne peut sans danger aborder et qui en tout cas ne rentre pas dans le programme scientifique que je désirais suivre.

BÉRILLON et Paul MAGNIN, attachés au Muséum, avaient été les assistants d'Henri BOULEY, ils avaient retenu du Maître ses idées sur la psychologie comparée.

Je fus l'élève du Professeur BARON, psychologue de valeur, d'une originalité particulière et dont les conseils m'ont été des plus utiles.

J'ai eu l'honneur à l'Ecole d'Alfort de travailler sous la direction de Maîtres éminents : les Professeurs GOUBAUX, BARRIER, COLIN, TRASBOT, NOCARD, CADIOT, LECLAINCHE, RAILLIET, qui m'ont entouré d'une sollicitude dont je suis heureux de leur manifester ma gratitude.

Leur brillant enseignement m'a puissamment aidé pour l'exercice de ma profession, je me rends compte qu'il m'eût été nécessaire de posséder en plus quelques notions de psychologie. C'est la raison pour laquelle, j'ai écrit ce travail, avec l'espoir de démontrer qu'il est tout aussi impérieux pour le vétérinaire de recevoir un enseignement de psychologie générale et de psychologie animale, qu'il a semblé nécessaire de donner un enseignement analogue aux médecins de l'homme.

HISTORIQUE

Les Animaux sont-ils des automates, des instinctifs ou des êtres intelligents ? Les Influences psychiques peuvent-elles se réaliser sur eux ?

C'est la première question qu'il est nécessaire de poser.

Si les animaux sont des êtres purement instinctifs, voire même des machines, des automates incapables de sentir, de raisonner, de souffrir psychiquement, il n'est pas possible d'admettre qu'ils puissent bénéficier des influences psychiques.

Si au contraire, il n'y a entre eux, et l'homme aucune différence fondamentale, mais simplement des différences de degrés et de modalités, si en dehors de leurs instincts les animaux sont capables d'acquisitions intellectuelles, de comprendre un enseignement, de faire des associations d'idées, de s'adapter aux circonstances, aux milieux, il ne semble y avoir aucune impossibilité à les soumettre à des influences variées, surtout lorsque celles-ci sont imposées à leurs instincts et à leur compréhension, dans un but de perfectionnement et de mieux être.

En conséquence il me semble indispensable dans cette première partie, d'exposer les opinions émises, dans un sens, comme dans l'autre, avec toute l'impartialité que comporte un travail de ce genre.

PYTHAGORE et PLATON croyaient à la métempsycose, l'animal était une forme dégénérée de la forme humaine.

ANAXAGORE, 5^me siècle avant JÉSUS-CHRIST, estimait que l'animal était inférieur à l'homme, parce que ce dernier pouvait raisonner et expliquer son raisonnement et que les bêtes ne s'expliquaient pas les leurs.

THÉOPHRASTE remarquait que les sensations étaient les mêmes et que par conséquent l'animal était de notre famille.

SOCRATE partageait les idées d'ARISTOTE, pour lequel l'animal n'ayant pas d'âme, il ne pouvait être comparé à l'homme, pas d'âme, pas de raisonnement.

PYRRHON assimilait l'intelligence animale à l'intelligence de l'homme.

DÉMOCRATE et EPICURE, représentant les matérialistes, estimaient que l'une et l'autre intelligence se valent.

CICÉRON développe la doctrine stoïcienne fondée par ZÉNON, donnant pour mobile aux actes des animaux, l'amour qu'ils ont d'eux-mêmes et qui les fait agir dans le sens de leur conservation.

SÉNÈQUE partage cette manière de voir.

PLINE le naturaliste expose dans « son histoire naturelle » des récits favorables à l'intelligence de l'animal.

PLUTARQUE rapporte lui aussi des anecdotes entraînant aux mêmes conclusions.

GALLIEN adopte la thèse de l'instinct. L'animal, pour lui, accomplit ses actes par instinct et non par raisonnement.

Le Christianisme introduisit dans le problème de l'intelligence animale la question du péché originel et celle de la nature de l'homme et de sa destinée. Il en résulte que les adversaires du Christianisme acceptent en général l'intelligence des animaux.

St THOMAS au treizième siècle, cherche à rapprocher les contradicteurs et surtout à accommoder l'intelligence de l'animal avec les dogmes religieux. Il attribue aux animaux une âme périssable douée d'imagination, d'estimation et de mémoire.

MONTAIGNE, CHARRON, prennent le parti de l'animal.

BACON, en Angleterre, se prononce en faveur d'une différence entre l'intelligence de l'animal et celle de l'homme.

Le protestantisme est défavorable à l'animal.

Le médecin Espagnol GOMEZ PEREIRA, refuse aux animaux la sensibilité pour le motif que son existence suppose celle de la raison.

« *Le Discours de la méthode* » de DESCARTES (1637) ouvre la période de controverse au sujet de l'automatisme des animaux, DESCARTES estime que l'animal constitue une machine inconsciente, incapable de juger et de souffrir.

Une deuxième période commence avec BUFFON, (1690), et son discours sur « *la nature des animaux*. »

Une troisième période (1755), avec le « *Traité des animaux* » de Condillac.

En 1645, LACHAMBRE, conseiller du Roi et Médecin de Louis XIV, publie son discours sur « *la connaissance des Bêtes* », lequel est combattu par CHANET, Médecin de la Rochelle.

En 1648, LACHAMBRE, répond à CHANET dans son traité de la « *connaissance des animaux* ».

Il s'agit toujours d'établir si les animaux sont purement et simplement des automates.

En 1674, MALEBRANCHE, dans ses « *Recherches sur la vérité* » trouve des raisons en faveur de l'automatisme ; mais toujours par imagination, il ne peut admettre qu'un DIEU juste ait imposé la souffrance aux animaux, celle-ci étant la punition du péché de nos premiers parents.

BOSSUET compose son « *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même* », à l'intention du Dauphin. Il était en relations avec l'anatomiste STENON, et suivait avec le Dauphin les leçons du médecin DUVERNEY. Il nie l'intelligence des animaux parce que DIEU ne les a pas créés à notre image.

Claude PERRAULT, Médecin-Architecte, « 1680 », se montre dans son traité, « *Essai de Physique* », opposé à l'automatisme.

Madame de SÉVIGNÉ dans sa correspondance proteste contre l'automatisme.

La FONTAINE, résumait son opinion dans les quatre vers suivants :

...Je rendrai mon ouvrage
Capable de sentir, juger rien davantage,
Et juger imparfaitement.
Sans qu'un singe jamais fit le moindre argument.

Les naturalistes étrangers entraient dans la voie de l'observation directe des animaux.

LEIBNITZ reconnut à l'animal le pouvoir de former des consécutives d'images, ombres de raisonnement.

BOUILLER en 1628 publie son « *Essai philosophique sur l'âme des bêtes* » et conclut à un système mixte dans lequel la sensibilité s'allie au mécanisme.

Le Père BONGEANT dans son « *Amusement philosophique sur le langage des bêtes* », (1739), fait intervenir les diables.

FONTENELLE écrit un petit opuscule sur l'instinct, (1742).

LESER, publie sa « *Théologie des Insectes* », (1742).

LOUIS RACINE compose deux épitres sur « *l'Âme des Bêtes* ».

REAUMUR publie ses recherches « *Pour servir à l'histoire générale des insectes* », (1742).

BUFFON, dans son discours « *Sur la nature des animaux*, » en 1753 conclut à un automatisme mixte.

A. de GARSULT, capitaine du Haras du Roi, publie en 1770, *Le nouveau parfait maréchal ou la connaissance universelle du cheval*, ouvrage très curieux envisageant le dressage, l'utilisation et la médecine du cheval. J'en extrais les passages suivants :

« Un homme de cheval doit avoir pour principe, que lorsqu'un cheval quand même il serait vicieux n'obéit pas à ce qu'on lui demande, c'est le plus souvent la faute de l'homme et presque jamais celle du cheval, qu'il faut inventer les moyens d'en venir à bout, et que ces moyens doivent toujours avoir pour but la douceur, que ce qu'on attribue ordinairement à la malice, ou à la mauvaise volonté de la part de l'animal n'est presque toujours que défaut de science ou de patience du côté de l'homme. Il faut instruire un cheval comme un écolier, et le châtier comme il le mérite, mais il faut proportionner le châtiment à la désobéissance ; car si vous l'outragez, vous lui faites tourner la tête, il se défendra et pourra devenir rétif ; mais vous ne sauriez cependant avoir trop en recommandation la patience. Les plus patients sont ceux qui réussissent, et quand un cheval paraît refuser l'obéissance, dites-vous à vous-même que c'est votre faute de ne vous y être pas pris de la façon qu'il aurait fallu, pour qu'il vous entende : cherchez le caractère de votre cheval, et tôt ou tard vous en viendrez à bout. »

A retenir que GARSULT estime qu'il faut procéder à un enseignement, comme pour l'enfant, donc en usant non pas du châtiment, mais des influences psychiques et adéquates, puis il indique :

Comment on dresse un cheval d'arquebuse

« La plus essentielle des qualités d'un cheval d'arquebuse, est d'être

« froid et tranquille ; on s'en sert ordinairement pour la chasse au chien couchant, ou pour toute autre chasse où on veut tirer de dessus.

« Il s'agit donc de l'accoutumer si bien à s'arrêter de lui-même, quand on couche en joue et au bruit du coup de fusil, qu'on puisse se servir de cette arme comme si on était à pied : on ne peut y parvenir qu'avec douceur et patience et voici comment on doit s'y prendre. On commencera donc par le bien apaiser, en le menant au pas sans compagnie d'aucun autre cheval ; on l'arrêtera souvent, et on l'accoutumera à rester longtemps arrêté, en lui ôtant jusqu'au moindre désir de repartir de lui-même : on le fera reculer quand il paraîtra avoir envie de remarcher avant le commandement, enfin on l'endormira, de façon qu'il faille le solliciter de reprendre le pas. A chaque fois qu'on l'arrêtera, on dira «hou», afin qu'il connaisse que ce mot est destiné pour qu'il reste aussitôt qu'il l'entendra : on lui rendra toujours toute la bride au mot «hou» ; quand il sera fait à ce langage, alors on se servira du fusil, et à chaque fois qu'il s'arrêtera à «hou», on lui fera voir le bout du fusil, en le baissant à droite et à gauche de l'encolure, sans y toucher, quand on verra qu'il ne prend aucune inquiétude de ce mouvement, on fera remuer le chien du fusil, le tenant droit sur le pommeau, on abaissera la batterie, le tout à plusieurs reprises : s'il paraît inquiet de ces bruits, on le fera marcher quelques pas, puis on l'arrêtera, et on recommencera toujours les mêmes actions, le faisant repartir et l'arrêtant jusqu'à ce qu'il reste immobile et ne donne aucun signe d'inquiétude, quand ce ne serait que de faire un petit mouvement de tête, ensuite on fera feu seulement avec des amorces jusqu'à ce qu'il endure ceci comme le reste, après quoi on tirera le quart d'une charge et petit à petit on tirera la charge entière, le confirmant tous les jours de plus en plus, afin que par la suite ils s'arrêtent tout court, sans attendre qu'on lui dise «hou» par le seul mouvement de rendre toute la bride ».

On l'endormira dit l'auteur et je retiens le mot car il indique que déjà, à ce siècle reculé, un observateur envisageait la possibilité de mettre un animal dans cet état particulier, dont je parlerai plus longuement.

GARSAULT insiste dans tout son ouvrage sur la nécessité de traiter les chevaux avec patience et douceur.

Il voit dans le cheval, un animal capable de jugement, d'associations d'idées et il conseille pour améliorer les farouches de faire appel à leur gourmandise, en les récompensant par des aliments choisis à chaque fois qu'ils s'amendent.

Il signale la délicatesse sensorielle du cheval, particulièrement au point de vue sexuel et il fait allusion aux « *hyppomanes*, » liqueur sécrétée par la jument en chaleur, déjà mentionnées par ARISTOTE, PLINE, VIRGILE.

Le cheval a tellement de flair qu'il est attiré par un cheval d'airain imprégné d'hyppomanes.

BOURGELAT, le fondateur des Ecoles Vétérinaires, homme de cheval éminent, publie dans ses divers ouvrages des appréciations analogues et des recommandations similaires.

En 1813, DUPONT de NEMOURS étudie « *Le langage des animaux, le savoir de les comprendre et de les traduire* ».

En 1830, DUREAU DE LA MALLE, lit à l'Institut un « *Mémoire sur le dualisme des Facultés intellectuelles des animaux sauvages et domestiques* ».

En 1839, Pierre QUIN de Montpellier, publie « *Un traité de la folie chez les animaux* ».

LEPELLETIER de la Sarthe, professeur de physiologie, Membre de l'Académie de Médecine, dit dans son « *Traité de physiologie médicale et philosophique* » (1839) : « La physiologie peut suivre deux sentiers, l'imagination, l'expérience ; le premier n'est que fleurs et charmes, le second « est hérissé d'épines, de dégouts et de difficultés, mais il aboutit à coup « sûr malgré une sage lenteur ».

C'est le cas des imaginations décrétant, sans observation, sans expérience, la non intelligence des animaux.

L'observation, les expériences établissent le contraire. Il ne s'agit pas d'imagination chez les cochers, les charretiers, les bouviers, les chasseurs, etc. qui vivent avec les animaux, qui les utilisent et sinon avec science mais avec bon sens, interprètent leurs actions, les comprennent et se font comprendre d'eux.

LEPELLETIER dans sa troisième classe des fonctions et tout en spécifiant bien dans son ouvrage qu'il faut distinguer chez l'homme le côté esprit, l'âme, et le côté matériel, le corps, accorde tout au moins aux animaux supérieurs, comme à l'homme, mais à un degré moindre, les fonctions d'impressions, sensations, les fonctions de combinaison intellectuelle, curiosité, indifférence, attention, perception, raisonnement, jugement, réflexion, mémoire, imagination, passions, etc.

FEI de Strasbourg, dans son « *Étude Philosophique sur l'instinct et l'intelligence des animaux*, » (1853), essaye de créer des termes spéciaux s'appliquant aux intelligences animale et humaine.

PEISSE, dans un travail sur « *l'esprit des bêtes* » en 1857, combat cette manière de voir.

TOUSSENEL, « *esprit des bêtes* », (1857), ramène tout à l'amour, qu'il s'agisse d'amour, d'adresse ou d'affinité moléculaire.

DARWIN dans ses différents ouvrages (1859), « *l'origine des espèces* » (1871), « *la descendance de l'homme et la sélection naturelle* » (1874), « *l'expression des émotions chez l'homme et chez l'animal*, » confirme l'existence de l'intelligence animale.

Les livres de DARWIN, provoquent un essor des sciences naturelles avec BICHAT, LAMARCK, Georges CUVIER, Etienne GEOFFROY ST-HILAIRE, MAGENDIE, FLOURENS etc.

Après HERBERT SPENCER, RIBOT représente en France le système de l'évolution, il accorde toujours à la psychologie animale sa part légitime.

HOUZEAU en 1872, publie sur les prouesses de l'intelligence animale son livre, *Les Facultés mentales comparées à celles de l'homme*.

ESPINAS en 1877, donne une thèse à l'avantage des animaux : *Les Sociétés Animales*.

HUXLEY, BLANCHARD, HECKEL, POUCHET, PERRIER, ROMANES, LABOCK, MANDELEY, RICHTER se prononcent en faveur de la différence de degré et non de nature de l'intelligence de l'animal et de l'intelligence humaine.

Mêmes déclarations de BROCA, de BUCHNER, de MILNE EDWARDS.

Ces opinions sont combattues par Albert LEMOINE, dans « *L'habitude et l'instinct* » ; HENRI JOLY, « dans *l'Instinct, l'âme et l'habitude*, » le Dr FOURNIÉ, dans « *La bête et l'homme*. » Le Père de BONNIOT dans « *la bête comparée à l'homme* » le Dr NETTER, « *l'homme et l'animal*, » défendent la science expérimentale.

AGASSIZ et de QUATREFAGES accordent l'intelligence à l'animal, mais ne veulent pas admettre qu'elle soit comparable à l'intelligence de l'homme.

De grands ouvrages de vulgarisation célèbrent l'intelligence de l'animal : BREHM, (1877), « *Les merveilles de la nature, l'homme et les animaux* », les travaux de MANGIN « *Les facultés mentales des animaux* » de FOVEAU de COURMELLES ; (1890) ; « *L'esprit des bêtes d'Alix* » (1890) ; « *La sélection et le perfectionnement animal* » de Victor MEUNIER (1892).

Un savant Georges JOHN ROMANES, de Londres a publié un ouvrage extrêmement remarquable intitulé : « *L'évolution mentale chez les animaux*, » suivi d'un essai posthume sur l'instinct de Charles DARWIN.

Nous devons au Dr H. de VARIGNY la traduction de cette œuvre de Psychologie Comparée qu'il faudrait pouvoir citer en entier.

C'est d'abord une analyse de la structure et des fonctions du système nerveux.

Puis une étude de la base physique des facultés mentales et des racines de ses facultés dans la série animale, qui amène cette conclusion : la méthode de l'évolution nerveuse a partout été uniforme ; elle a partout consisté en un développement progressif de la faculté de distinguer les excitations les unes des autres, combiné avec la faculté complémentaire de produire des réponses adaptées.

Nous arrivons ensuite à l'étude de la conscience, de la sensation, et à propos de cette dernière, ROMANES insiste sur le développement, presque surnaturel de l'odorat chez le chien.

Le chapitre consacré aux plaisirs, douleurs, mémoire, associations d'idées, va nous fournir des remarques précieuses.

GALIEN démontre par une expérience, sur un nouveau-né, chevreau, l'existence d'une mémoire héréditaire d'un instinct ; Ce jeune sujet qui n'a pas encore pris la mamelle, est placé en présence de lait, de vin et de miel, il prend aussitôt le lait.

Passant en revue la mémoire chez les diverses espèces, il en donne des exemples chez les mollusques, les escargots, les poissons, qui reconnaissent les bons endroits, qui associent le son d'une cloche à l'arrivée de la nourriture etc.

Chez le cheval, le chien, l'éléphant, parlant de l'imagination, ROMANES écrit : Chez les animaux supérieurs, l'imagination existe fréquemment et « avec une grande intensité » ; et il rappelle l'exemple cité par THOMPSON que tous connaissent, « le chien qui ne veut pas de pain sec et qui

« l'accepte, si, au préalable, on l'a frotté dans une assiette vide, l'animal
« s'est imaginé que le pain était imprégné de jus et cette imagination a
« dominé ses facultés de goût et d'odorat. »

Il parle des rêves du chien dont on peut suivre le développement, lorsqu'on vit constamment avec lui et que l'on est témoin de ses faits et gestes ; des illusions citées par Henri BOULEY chez les enragés.

Un passage à retenir : « L'instinct implique des opérations mentales : ceci, est en effet la seule caractéristique qui serve à distinguer les actes instinctifs des actes réflexes.

« L'acte réflexe est une adaptation neuro-musculaire non mentale, à des excitations appropriées, l'acte instinctif est ceci avec quelque chose en plus : il y a en lui un élément mental.

« Mais pour en venir aux animaux dont le cas nous importe le plus, je donnerai quelques exemples seulement entre le nombre presque indéfini de ceux que je pourrais citer. Ainsi, en Norvège, les chevaux se conduisent sans brides, et sont dressés à obéir à la voix. Il en est résulté une particularité caractéristique de la race, car ANDREW KNIGHT dit que les dresseurs de chevaux se plaignent et certainement avec raison, de ne pouvoir absolument pas leur donner ce qu'ils appellent une bouche ; ils sont néanmoins très dociles, et plus obéissants que ne le sont généralement les chevaux, lorsqu'ils comprennent les ordres de leur maître.

« Les mots sauvage et domestique, indiquent simplement un certain groupe d'idées, ou une disposition, ayant le caractère d'un instinct, de sorte que nous pouvons dire d'un animal sauvage, qu'il est instinctivement effrayé par l'homme ou quelque autre ennemi, et de l'animal domestique qu'il est le contraire du précédent par instinct aussi. L'un des exemples les plus typiques et les plus remarquables que l'on puisse citer de l'instinct est bien celui de la terreur innée de l'ennemi, tel qu'il est manifesté par les poussins à la vue du milan, par le cheval lorsqu'il sent un loup ; par le singe lorsqu'il voit un serpent. A côté de ces cas, il y a nombre d'exemples montrant, les uns, que ces instincts peuvent se perdre par le fait qu'ils n'ont pas occasion de s'exercer et inversement ; les autres, que ces instincts peuvent s'acquérir en tant qu'instincts, par la transmission héréditaire de l'expérience ancestrale ».

Au Chapitre : *Modes selon lesquels l'intelligence détermine les variations de l'instinct*, ROMANES développe les principaux modes selon lesquels l'intelligence opère ou coopère, avec la sélection, dans la formation des instincts.

« La faculté d'imitation dépend de l'observation, or on rencontre chez les animaux cette imitation et à un degré supérieur chez les singes.

« Les mêmes constatations sont faites pour l'enfant.

« La meilleure preuve de la modification extrême, que peut subir l'instinct sous l'influence de l'expérience personnelle ou d'un change-

« ment dans les conditions de l'existence, est celle qui est fournie, par
« les faits relatifs à la domestication des animaux.

« Les effets de la domestication en tant que modificateur des instincts sont aussi nets qu'en tant que modificateurs des organes (DARWIN).

« Les effets combinés d'un long dressage et d'une éducation pour-
« suivie sont si puissants qu'ils peuvent vaincre les instincts naturels.
« Ex. : Un chien mourra de faim plutôt que de voler ; un instinct mater-
« nel a été vaincu par le désir de servir le maître.

.....
« Et les modifications de l'instinct : herbivores devenant carnivores
« et inversement. Simulation de la mort pour échapper au danger. La
« ruse du singe se saisissant d'un corbeau qui venait manger sa nourri-
« ture, puis le plumant en présence des autres corbeaux, qui ne vinrent
« plus partager la pitance du singe.

ROMANES étudie la raison et en donne cette définition :

« La raison est la faculté impliquée dans l'adaptation volontaire des
« moyens à la fin. Elle implique donc la connaissance consciente des
« relations existant entre les moyens employés et le but atteint, et peut
« s'exercer dans l'adaptation à des circonstances nouvelles pour l'expé-
« rience de l'individu, comme pour celle de l'espèce.

« Exemple tiré du livre du Dr BASTIAN. « Le cerveau organe de la
« pensée ».

« Un orang du Muséum, à l'heure du diner, avait coutume d'ouvrir
« une porte, comme il n'était pas assez grand pour atteindre la clef, il
« se pendait à une corde, puis se balançait, pour arriver à cette clef. Son
« gardien voulant l'empêcher d'agir ainsi fit des nœuds à la corde pour
« la raccourcir, l'orang se rendit compte de l'obstacle qu'on lui im-
« posait et défit les nœuds.

Du chapitre du livre de ROMANES : *Emotions des animaux. Résumé des facultés intellectuelles*. Il y a lieu de citer.

« Les émotions que j'attribue aux animaux sont les suivantes, que
« j'énumère selon l'ordre probable de leur développement historique,
« surprise, peur, affection sexuelle, affection des parents, sentiments so-
« ciaux, instinct batailleur, industrie, curiosité, jalousie, colère, jeu, af-
« fection, sympathie, émulation, vanité, ressentiment, amour de la parure,
« terreur, chagrin, haine, cruauté, bienveillance, vengeance, rage, honte,
« remords, tromperie, ridicule. Cette liste, qui ne contient pas la men-
« tion de beaucoup d'émotions humaines, renferme toutes les émotions
« dont j'ai rencontré la preuve dans la psychologie des animaux ».

Au sujet d'un chat domestique, M. OSWALD FITCH dit que « l'on
« vit ce chat prendre des arêtes de poisson et les emporter de la mai-
« son au jardin; on le suivit, et on le vit les déposer devant un chat étran-
« ger, misérablement maigre et évidemment affamé, qui les dévora ;
« non satisfait encore, notre chat revint, prit une nouvelle provision et
« recommença son offre charitable qui sembla être acceptée avec autant
« de gratitude. Cet acte de bienveillance accompli, notre chat revint à
« l'endroit où il prenait d'habitude ses repas, près de l'évier où se lavent

« les assiettes et mangea le reste des débris de poisson. » Un cas presque identique a été communiqué par le Dr ALLEN THOMPSON, membre de la *Société Royale de Londres*. Là seule différence est que le chat du Dr THOMPSON attira « l'attention de la cuisinière sur un chat étranger « affamé, en la tirant par la robe et en la menant à l'endroit où se trouvait le chat ; quand la cuisinière donna à celui-ci quelque nourriture, « l'autre se promena tout autour, tandis que le premier faisait son repas, « en faisant gros dos et ronronnant bruyamment ». Un autre exemple de bienveillance chez le chat :



Henri Bouley 1814-1885 Vétérinaire, Inspecteur Général des Ecoles Vétérinaires
Président de l'Académie de Médecine et de l'Académie des Sciences,

M. H. A. MACPHERSON écrit qu'en 1876, il avait un vieux matou et un jeune chat de quelques mois. « Le vieux chat, qui avait longtemps « été un favori, était jaloux du petit, et lui témoignait une aversion notable. Un jour, on enleva en partie le plancher d'une chambre du sous « sol pour réparer quelques tuyaux. Le jour qui suivit celui où les planches avaient été remises en place, le vieux chat entra dans la cuisine (il « vivait presque entièrement à l'étage au dessus), se frotta contre la cuisinière et miaula sans trêve ni cesse, jusqu'à ce qu'il eût attiré son attention. Alors courant de-ci de-là, il la conduisit dans la chambre où « le travail avait été fait. La domestique fut très intriguée jusqu'à ce « qu'elle entendît au dessous de ses pieds, un faible miaulement.

« On enleva une planche et le jeune chat sortit sain et sauf, mais à moitié mort de faim. Le vieux chat surveilla toute l'opération avec beaucoup d'intérêt ; puis, s'étant assuré que celui-ci était sauf, il quitta la chambre aussitôt, sans manifester la moindre satisfaction de le revoir.

« Ulérieurement non plus, il ne devint nullement amical pour lui. »

Le vétérinaire Henry BOULEY, le savant éminent qui travailla avec l'acharnement que l'on connaît à faire adopter l'immense découverte de PASTEUR, fut un psychologue remarquable.

J'extrais les passages suivants de ses cours au Muséum (1882-1884), sur : *L'expérimentation*.

C'est d'abord un hommage à BOURGELAT, le fondateur des Ecoles Vétérinaires, qui souhaitait le travail en commun des médecins et des vétérinaires.

« Guidé par le sentiment de la grandeur de l'utilité de son œuvre il conçoit que ses écoles doivent concourir par leurs travaux aux progrès de la science générale. Il prescrit, en effet, que leurs portes soient sans cesse ouvertes à ceux qui, chargés par état de la conservation des hommes, auront acquis par le nom qu'ils se seront fait, le droit d'interroger la nature, chercher des analogies et vérifier des idées dont la confirmation ne peut être qu'utile à l'espèce humaine ».

On peut juger, que BOURGELAT avait parfaitement compris ce que devaient être ces écoles.

Il leur donne pour objectif principal l'enseignement de la médecine des animaux ; il veut que cet enseignement ait pour base l'observation et l'expérimentation ; il prescrit enfin, qu'elles soient ouvertes à ceux qui auront à faire des recherches et des expériences de médecine comparée, afin que la médecine humaine puisse bénéficier des ressources que peuvent lui donner l'étude des maladies des animaux et les expériences faites en vue de la vérification des idées, que l'observation des maladies de l'homme ou des animaux peut inspirer.

« Les avantages de l'association des deux médecines, si bien signalés et compris par le fondateur des Ecoles Vétérinaires, inspirèrent à VICQ D'AZYR et à TALLEYRAND, un projet de la loi (1790), tendant à ce qu'une Ecole Vétérinaire fût annexée à chaque collège de médecine établi en France.

« C'est en effet une marche logique et dont l'expérience a démontré les avantages, que d'initier les élèves à l'étude des maladies par l'observation de celles des animaux, où les faits symptomatiques se présentent avec leur signification, sans être modifiés par aucune influence procédant de l'impressionnabilité des malades, de leurs réflexions ou de leur dissimulation. L'animal malade se montre tel qu'il est, avec une entière franchise, et ses symptômes sont l'expression rigoureuse de son état maladif. Ce ne peut être qu'un excellent exercice pour l'apprenti médecin que de s'habituer, par l'observation des animaux malades, à bien saisir le rapport, toujours exact, qui existe entre l'expression symptomatique et la condition anormale d'où elle procède. Le mutisme des bêtes, en mettant en jeu la sagacité de l'observateur, l'oblige en effet, à

« une sorte de divination. Chaque malade est comme un sphinx qui pose son énigme, dont il faut trouver le mot exclusivement par l'interprétation des symptômes. Rien ne peut donc mieux, que les études cliniques vétérinaires, préparer à l'étude des maladies de l'espèce humaine et tout particulièrement de celles des enfants, des personnes privées de leur raison pour une cause ou pour une autre, ou qui ne savent pas se rendre compte de ce qu'elles éprouvent, ou qui tâchent de le dissimuler.

« A bien d'autres points de vue, les études vétérinaires peuvent être efficacement préparatoires des études médicales ».

Rien, hélas, n'est nouveau et lorsque je fondai il y a un quart de siècle, avec quelques confrères la *Société de Pathologie Comparée*, dans le but de faire travailler en collaboration médecins et vétérinaires, pour le plus grand bien des malades et de la science, j'ignorais que BOURGELAT avait envisagé le même but.

Pourquoi des idées aussi simples, mais qui s'imposent, sont-elles si longues à se réaliser complètement ?

« La psychologie elle-même, poursuit Henri BOULEY, peut trouver, dans l'étude comparée des symptômes d'une maladie, commune à différentes espèces, des éclaircissements pour les problèmes qu'elle cherche à résoudre. Au point de vue des fonctions cérébrales, y'a-t-il entre les animaux et l'homme une différence fondamentale, ou n'y a-t-il que des différences de degrés. Sur cette question, les opinions sont bien divisées. L'intelligence, pour un certain nombre de philosophes, serait l'attribut exclusif de l'homme. Peut-être que les divergences sur ce point ne résultent que de ce qu'on ne s'entend pas sur les termes.

« Si, faisant abstraction de toute conception métaphysique, on se borne à considérer le fonctionnement cérébral, il me paraît hors de doute que la perception des choses extérieures se produit de la même manière chez les animaux que chez l'homme, et que les impressions reçues par le sensorium des bêtes sont susceptibles d'être conservées comme chez l'homme et de se reproduire à un moment donné, même en dehors des objets qui les ont déterminées. Rien de plus démonstratif à cet égard que les manifestations de l'état prodromique de la Rage dans la série des animaux sur lesquels cette maladie a pu être observée. Voici, par exemple, au milieu d'un troupeau paissant dans une prairie, une vache, à laquelle une morsure rabique a été infligée. L'échéance de la rage est arrivée pour elle. Quels symptômes présente-t-elle, à cette période toute initiale de la maladie ? Elle reste isolée du reste du troupeau, triste et sombre, *graminis immemor*, pour employer l'élégante locution d'un auteur du moyen âge décrivant les premières manifestations de la peste des steppes. Puis, tout à coup, et sans aucune excitation extérieure, on la voit gratter avec fureur le sol, de l'un ou de l'autre de ses pieds antérieurs, faisant voler autour d'elle la poussière ou la boue ; ses yeux deviennent fulgurants, elle baisse la tête et fonce devant elle, faisant le geste d'attaquer de ses cornes et de frapper à coups redoublés. Puis, elle fait une volte, lance une ruade d'un de ses pieds postérieurs et fuit à grande allure, pour se retourner après un certain

« espace parcouru, faire face de nouveau et se remettre dans l'attitude
« de l'attaque.

« La signification de tous ces mouvements ne saurait être douteuse,
« l'image du chien s'est dessinée dans le sensorium de la bête à laquelle
« la rage a été inoculée, elle le voit, le fantôme est devant elle ; elle-
« s'attaque à lui, puis elle le fuit : puis de nouveau, elle se met en dé-
« fense contre l'ennemi imaginaire, mais présent pour elle, puisqu'elle
« en a la sensation resaisie sous l'incitation virulente. En un mot, cette
« vache est en hallucination.

« De même, le chien, lui aussi, a ses hallucinations sous l'influence
« de l'état rabique. Il voit l'ennemi et le guette, il mord sur le fantôme.
« De même, le cheval, le mouton, le porc. Ces manifestations portent
« témoignage que les sensations perçues laissent dans le cerveau des
« animaux des idées susceptibles d'être le mobile de leurs déterminations.

« Jusqu'à quel point sont-ils capables de les connaître, de les évo-
« quer, de s'en inspirer pour diriger leurs actes. Ce sont là des ques-
« tions que je me garderai d'aborder et surtout d'essayer à résoudre. »

Dans ses cours sur « la contagion, » Henri BOULEY, confirme ses déclarations.

« L'étude symptomatologique de la Rage chez les animaux, au point
« de vue des manifestations cérébrales, nous fait voir une parfaite simi-
« litude, entre le fonctionnement cérébral chez l'homme et chez les bêtes.
« Les bêtes ont des hallucinations identiques à celles que l'homme peut
« avoir, c'est-à-dire, des sensations, sans objet extérieur que l'homme
« rapporte à un objet qui n'existe pas.

« Au point de vue de la psychologie comparée, l'existence chez les
« animaux des hallucinations, que donne l'état rabique, présente un grand
« intérêt, car elle montre que les cerveaux sont construits sur le même
« plan et fonctionnent de la même manière, comme organes des sen-
« sations, c'est-à-dire des impressions transmises par les sens, et comme
« réservoirs des idées, c'est-à-dire, dans l'espèce actuelle, des images
« perçues, qui laissent dans le cerveau une empreinte plus ou moins
« durable.

« La philosophie fait intervenir l'esprit dans l'interprétation des
« phénomènes que l'on désigne sous le nom d'hallucinations. Je me gar-
« derai bien de me hasarder dans une discussion relative à l'intervention
« de ce que l'on appelle l'esprit dans les phénomènes de cet ordre, mais
« je ferai observer que, du moment que les bêtes ont des hallucinations
« certaines, dans des cas dont les conditions sont rigoureusement déter-
« minées, cela doit impliquer pour les philosophes qui admettent l'esprit
« comme élément du problème, l'existence d'un esprit chez les bêtes, en
« sorte que le terme de psychologie comparée, dont je me servais tout à
« l'heure, est parfaitement autorisé. De fait, il n'y a là-dessous qu'une
« question de mot. A vrai dire, la psychologie est la science qui a pour
« objet le fonctionnement cérébral, le cerveau étant l'instrument néces-
« saire des manifestations que la philosophie rapporte à l'âme ; que l'âme
« existe, comme l'admet la philosophie spiritualiste, ou qu'elle ne soit

« qu'un être de raison, il y a un point sur lequel le désaccord ne saurait
« exister, c'est qu'en définitive, toutes les manifestations que l'on appelle
« psychiques ne peuvent se produire sans l'intervention du cerveau.
« Voilà le point absolument positif de la question.

« Cela posé, que voyons nous chez nos animaux hallucinés, soit par
« une cause morbide, comme dans la rage, soit par l'action d'un modifi-
« cateur de l'action cérébrale, comme dans l'éthérisation. Des manifesta-
« tions extérieures de la part d'un animal, qui sont identiques à celles
« qui se produiraient si leur condition objective existait, c'est-à-dire, si
« l'animal avait devant lui un objet réel qui le déterminât à agir comme
« il agit. Dans la prairie, la vache en santé, fuit le chien réel qui l'atta-
« que et se défend, en fuyant, par des ruades ; puis elle se retourne, se
« met sur la défensive et fond sur lui la tête baissée ; puis, après avoir
« lutté, elle se remet à fuir. Quand nous la voyons faire absolument
« les mêmes gestes, sans qu'il y ait aucun motif de ses déterminations,
« qui soit extérieur à elle, qui lui soit objectif, nous devons en conclure
« qu'il est subjectif, c'est-à-dire, que le motif de la détermination des
« mouvements de l'animal est, j'allais dire dans son esprit, comme on le
« dit pour l'homme en pareil cas, il est dans l'image, dans l'idée que la
« condition pathologique a éveillée, ainsi qu'il arrive dans le rêve ; et
« cette image, impressionnant le cerveau, donne lieu aux déterminations
« qui se traduisent par les phénomènes extérieurs dont nous sommes té-
« moins. En sorte, et c'est à cette conclusion que je veux en arriver, en
« sorte, qu'au point de vue du fonctionnement du cerveau, considéré
« comme l'organe par lequel l'animal manifeste ses sensations et se dé-
« termine à des actes qui leur sont corrélatifs, la similitude est complète
« entre lui et l'homme. Sans doute que la différence est grande, et
« immense entre eux deux, au point de vue de la puissance de l'action
« cérébrale, ce n'est cependant là qu'une différence de degrés, certaine-
« ment adéquate aux plus grands développements de l'organe, mais fon-
« damentalement le mode de fonctionnement est le même. Le cerveau,
« dans les espèces animales comme dans l'homme, reçoit des sensations
« qui se transforment en idées ou en images, plus ou moins durables,
« lesquelles idées sont le point de départ de déterminations immédiates
« ou plus ou moins éloignées, comme il arrive dans les phénomènes de
« mémoire.

« Car la mémoire, n'est pas seulement l'apanage de l'homme, les ani-
« maux la possèdent et souvent très durable. Que d'exemples, je pourrais
« citer. Je me bornerai à quelques-uns qui suffiront pour démontrer que
« le cerveau des animaux est capable, comme le nôtre de conserver des
« idées, qui, à un moment donné, deviennent le mobile de leurs actions.
« J'ai raconté quelque part, l'histoire d'un cheval qui, descendu dans une
« mine pour y servir de moteur, y séjourna pendant dix années. Au bout
« de ce temps devenu infirme et incapable de continuer son service il fut
« remonté à la surface du sol. Dès qu'il revit le soleil il le salua par un
« hennissement, puis la vue des objets qui l'entouraient réveillant en lui
« le souvenir des choses d'autrefois, il s'en inspira pour s'orienter et re-
« gagna de lui-même l'écurie qu'il avait quittée dix ans auparavant et qui

« était située à une assez grande distance de l'ouverture de la mine. Evidemment ici, on ne saurait établir aucune différence entre le fonctionnement cérébral de ce cheval et celui d'un homme qui, regagnant ses pénates après dix ans d'absence, s'en va droit à la maison quittée par lui depuis si longtemps.

« Voici un autre fait où un phénomène de mémoire est plus compliqué, par l'association des idées qu'il implique, et conséquemment est plus démonstratif encore au point de vue de l'identification du fonctionnement cérébral chez l'homme et chez les animaux.

« Il s'agit d'un chien de garde, du nom de JUPITER, auquel la qualification de féroce pouvait être justement attribuée, tant ses instincts étaient méchants. Il n'était apprivoisé que pour une seule personne, le piqueur de l'établissement d'omnibus auquel il appartenait. Un jour, ce chien reçut un coup de pied de cheval qui lui fractura un avant-bras. L'appareil qu'on lui appliqua fut serré trop fort et donna lieu à des accidents gangréneux de la partie du membre située au dessous du siège de la fracture. Comme il arrive, en pareil cas, ce malheureux animal subit une véritable torture. On le conduisit sur une petite charrette à bras, chez mon beau-frère, M. VATEL, vétérinaire, Rue des Saint-Pères, où je le soumis moi-même à l'anesthésie avec l'éther et lui pratiquai ensuite l'amputation dans la partie supérieure de l'avant-bras.

« Après le pansement, on le replaça dans sa charrette, et il fut reconduit à Montrouge et remis à l'attache dans sa niche. Trois semaines à un mois s'étaient écoulés depuis ce petit événement, lorsque j'eus l'occasion de retourner, avec M. VATEL, à l'établissement des Omnibus de Montrouge dont il était le Vétérinaire. Dès que Jupiter me vit, il agita la queue et fit entendre le sifflement nasal qui est chez le chien un signe de sentiments affectueux. Tout étonné d'une manifestation aussi inaccoutumée de sa part, car, je le répète, la férocité était sa caractéristique dominante, j'osai m'approcher de lui, malgré les objurgations du piqueur et le caressai sur la tête. Jupiter se dressa sur son train de derrière et s'appuyant sur moi de sa patte unique, il me témoigna par des signes non douteux ses très vives sympathies. C'était une répétition de l'histoire, plus ou moins authentique, du lion d'Androclès. Voici je crois, l'interprétation que comporte ce fait singulier. Jupiter était en proie à une véritable torture au moment où je me mis en rapport avec lui pour l'anesthésier. Ce court instant suffit, pour que, par l'un ou l'autre de ses sens, l'œil ou le nez, je fisse sur son cerveau une impression qui y est restée. A cette impression s'est associée l'idée de bien être qui a suivi l'anesthésie et de la cessation des douleurs intolérables auxquelles il était en proie, par le fait de la constriction excessive du bandage appliqué pour la fracture.

« Lorsque Jupiter m'eut reconnu, un mois après l'opération, cette association d'idées fit naître en lui le sentiment de la reconnaissance qu'il me témoigna de la manière que je viens de dire ? Est-ce que, en pareil cas, un cerveau humain fonctionne d'une autre manière que celui de ce chien ?

« Un dernier exemple, pour montrer que dans le cerveau des bêtes

« des idées s'associent absolument, comme dans celui de l'homme et donnent lieu à des volitions très réfléchies. Un cheval avait été opéré, à ALFORT, d'un abcès, causé en avant d'une épaule par la pression du collier. Au bout de quelques mois, cet abcès s'étant reformé l'animal fut reconduit à la clinique d'Alfort, où il subit une nouvelle opération. Une troisième étant devenue nécessaire, cette fois-ci les souvenirs du cheval se réveillèrent à l'aspect des lieux et il refusa de franchir la grille de l'école : il fallut lui bander les yeux pour le décider à avancer. Mais cet abcès s'étant reproduit une quatrième fois, c'est au Pont de Charenton que l'animal se montra récalcitrant et on ne put le lui faire franchir qu'en lui bandant les yeux, comme la dernière fois, on l'avait fait à la grille. Les souvenirs des souffrances endurées déjà faisaient prévoir à ce cheval celles qui l'attendaient dans les mêmes lieux et il était déterminé par ses impressions à refuser de s'y laisser conduire.

« Voilà ce qui ressort de l'observation des faits et montre combien la similitude est grande, au point de vue du fonctionnement cérébral entre les animaux et l'homme.

« Que nous voilà loin de l'idée Cartésienne qui accordait à l'homme seul la faculté de penser et faisait des animaux de simples machines. Ces idées du plus grand philosophe du XVII^e siècle ne sont peut-être pas sans avoir laissé leur trace en médecine, et sans contribuer à maintenir dans l'esprit d'un certain nombre, une disjonction entre la médecine de l'homme et celle des bêtes.

« Erreur profonde contre laquelle, il faut protester au nom des progrès de la science Si les animaux n'existaient pas, a dit BUFFON, la nature de l'homme serait encore plus incompréhensible. Pensée pleine de justesse, qui implique la similitude fondamentale de l'homme et des bêtes et le concours que peut donner l'étude de celles-ci, à quelque point de vue que l'on se place, pour déchiffrer la nature du premier ».

Un vétérinaire militaire, doublé d'un psychologue de grand talent, feu Ad. GUÉNON a consacré au cheval et au mulet des ouvrages remarquables dont voici quelques parties :

« *Le cheval être pensant. Généralités sur l'intelligence, l'instinct et l'association des idées.*

« Si les bêtes inventent moins que nous, si elles perfectionnent moins, ce n'est pas qu'elles manquent tout à fait d'intelligence, c'est que leur intelligence est trop bornée « CONDILLAC ».

« Pour tous ceux qui s'intéressent au dressage du cheval, l'étude de son intelligence doit être, ce me semble, une question primordiale. Tout cavalier est un éducateur ; n'est-il pas indispensable pour lui de savoir si l'élève dont il doit faire ou compléter l'éducation est intelligent et à quel degré, quelles sont les conditions qui favorisent ou entravent le développement de cette intelligence.

« Je ne me bornerai pas à affirmer l'intelligence du cheval en me basant sur de simples considérations philosophiques : je m'efforcerai de la mettre en pleine lumière en apportant des preuves, c'est-à-dire des

« faits, à l'appui de ma démonstration : la psychologie, comme on le sait.
« est une science de faits.

« D'abord et en peu de mots : Qu'est-ce que l'intelligence ? Qu'est-ce
« que l'instinct ?

« L'intelligence est la faculté de concevoir, de comprendre ; c'est elle
« qui, d'après LITTRÉ, nous permet d'apprécier l'importance d'un ou de
« plusieurs faits selon les circonstances dans lesquelles ils ont lieu et de
« se déterminer suivant les conséquences.

« Pour le même auteur, l'instinct est un mode d'activité cérébrale qui
« porte à exécuter un acte sans avoir notion de son but, à employer des
« moyens, toujours les mêmes, sans jamais chercher à en créer d'autres,
« ni à connaître le rapport entre eux et le but.

« SAMSON, l'appelle une impulsion physiologique donnant lieu à des
« actes déterminés et indépendants de la volonté.

« A une certaine époque, on admettait, que l'instinct était la raison
« des bêtes, on ne voyait, dans ses manifestations, qu'un mouvement
« semblable à celui des horloges et autres machines ; c'était le temps
« où fleurissaient les doctrines de DESCARTES sur l'automatisme des
« bêtes.

« WEINLAND l'a fait remarquer bien justement : ce mot instinct est
« un oreiller fort commode pour la paresse ; grâce à lui on se sent
« dispensé d'une tâche difficile, celle de l'étude de l'âme animale. »

« L'étude des animaux a été viciée par la distinction établie entre
« l'instinct et l'intelligence, a dit Aug. COMTE. Aujourd'hui, si tout le
« monde s'accorde à dire que l'instinct joue un rôle capital chez les
« animaux, il est en outre généralement reconnu qu'ils possèdent une
« intelligence, tout comme l'homme : la dose seule diffère. L'intelligence
« animale, c'est notre intelligence encore dans la nuit.

« Par cette faculté, répartie en degrés divers chez tous les êtres ani-
« més, s'établit ce langage universel permettant aux sujets d'une espèce
« non seulement de se comprendre entre eux, mais aussi avec ceux d'es-
« pèces différentes.

Caractères principaux de l'Intelligence et de l'Instinct

« Toute manifestation d'intelligence suppose un effort adaptif in-
« tentionnel, variant selon les circonstances ; dans l'acte instinctif, on
« ne rencontre qu'une impulsion aveugle, irrésistible : voilà qui semble
« délimiter nettement ces deux facultés. En théorie, cela est vrai, mais,
« dans la réalité, fréquemment elles se confondent, se prêtent un mutuel
« appui ; certains instincts se modifient sous l'influence de déterminations
« intellectuelles, obéissant à ce qu'on appelle la loi d'adaptation du milieu.

« Les castors du bord du Rhône, par exemple, ne construisent plus
« de huttes comme leurs congénères d'Amérique ; ils creusent de simples
« terriers, des refuges souterrains qui leur permettent d'échapper à nos
« poursuites. C'est là un instinct acquis.

Autre exemple que j'emprunte à M. FOULLÉE. « Pour construire son nid, le loriot, emploie des fils tissés par la main de l'homme, cependant l'homme n'a pas toujours existé, ni tissé.

« A New-York, le baltimore fait un nid feutré, à l'abri du froid, à la Nouvelle-Orléans ce nid est à claire-voie pour que l'air passe librement à travers le logis et diminue la chaleur. Des perdrix du Canada qui, à Compiègne, se couvrent d'un petit auvent ont, sous un climat plus doux, supprimé cet abri qu'elles jugeaient inutiles.

« L'intelligence joue donc souvent un rôle important dans la formation des instincts : ainsi selon DARWIN, l'instinct de la peur, chez les animaux doit être né de la réflexion. Ceux qui ont été poursuivis par l'homme se sont bientôt habitués machinalement à le fuir, puis, au bout d'un certain nombre de générations, l'hérédité aidant, l'habitude est devenue instinct.

« Le savant naturaliste anglais a constaté que les oiseaux des îles, où l'homme n'a jamais pénétré, n'ont point peur de lui. Aux Iles Galapagos et Falkland, il fit tomber un faucon d'un arbre en le poussant avec le canon de son fusil et les petits oiseaux venaient boire dans une tasse qu'il tenait à la main.

« Evidemment on ne saurait expliquer l'origine de chaque instinct. MALEBRANCHE l'a dit bien justement : « il est bon de comprendre clairement qu'il est des choses absolument incompréhensibles ».

« Néanmoins on professe généralement aujourd'hui, en psychologie, que les actes essentiels nécessaires qui étaient d'abord conscients, sont devenus par la répétition et l'habitude, inconscients, automatiques, puis grâce à l'hérédité, se sont transmis à l'espèce.

« L'instinct est en somme, une mémoire héréditaire souvent produite par de l'intelligence cristallisée. Voilà comment tous les instincts s'exercent maintenant sans la participation apparente, actuelle, de la conscience et de l'intelligence. Aussi, le physiologiste Italien Mosso, a-t-il pu appliquer à la faculté qui nous occupe cette jolie métaphore et l'appeler « la voix des générations éteintes qui résonne, comme un écho lointain, dans les cellules du système nerveux ».

« Ainsi donc, tout être montre de l'intelligence lorsqu'il comprend ce qu'il fait et l'exécute au mieux de ses intérêts. Il agit par instinct lorsqu'il obéit à une impulsion conforme à ses besoins, mais impulsion irréfléchie, aveugle, innée, automatique.

« Sans intelligence chez les animaux, pas de dressage possible ; par elle, nous les asservissons à notre joug en détruisant les résistances plus ou moins instinctives ; par elle nous leur inculquons ce que nous voulons, grâce aux réflexions naissant des sensations que nous leur faisons subir.

« Dans son exposé sur les bases psychologiques du dressage, M. G. LEBON, fait remarquer que le dressage du cheval repose sur l'application de l'une des lois fondamentales de la psychologie : la loi des associations.

« L'association des idées n'est qu'une modalité de l'intelligence.

« THUROT la regarde « comme la cause et le moyen de toutes nos con-
« naissances ».

« Pour montrer comment le principe des associations permet au
« cheval de comprendre le langage du cavalier, M. G. LEBON, cite l'exem-
« ple du cheval qu'on habitue à s'arrêter dès qu'il reçoit un coup de crava-
« che sur l'épaule. Pour obtenir ce résultat, le cheval étant en marche,
« on touche l'encolure avec la cravache, et immédiatement après, on
« l'arrête avec la bride. Cette double opération est répétée pour que le
« cheval associe bien les deux opérations successives : Coup de crava-
« che et arrêt brusque avec la bride ; en continuant encore il arrive bien-
« tôt que le coup de cravache suffit pour produire l'arrêt, sans le secours
« de la bride.

« Mais ce n'est pas tout : dans sa théorie psychologique de l'obéis-
« sance, l'auteur nous montre qu'il complète les deux premiers moyens
« en faisant suivre immédiatement et toujours l'obéissance d'une récom-
« pense (caresses, pain, sucre, etc.) et le refus d'obéissance d'une puni-
« tion.

« C'est là qu'on voit apparaître le rôle de l'intelligence, celle-ci per-
« mettant au cheval de réfléchir sur les sensations qu'on lui fait subir et
« de se déterminer dans le sens qui lui est favorable ; l'animal renonce
« bientôt à toute velléité de résistance en saisissant l'avantage qui ré-
« sulte de l'obéissance ; il se forme là, non pas, à proprement dire une
« association d'idées toute mécanique provenant de ce que celles-ci ont
« été conçues ensemble une première fois, mais plutôt une liaison d'i-
« dées s'effectuant par un lien logique et naturel.

« Qu'est-ce que l'intelligence, nous dit M. Paul JANET, sinon, une
« certaine liaison de pensées ? Qu'est-ce que le jugement, sinon la réu-
« nion de deux idées ?

« Cependant, dira-t-on, les chevaux bien dressés paraissent obéir à
« leur cavalier machinalement, automatiquement, presque instinctive-
« ment, sans avoir besoin de réfléchir.

« Cela est vrai, répondrai-je, mais en apparence seulement. Si l'ani-
« mal bien dressé obéit aujourd'hui machinalement, automatiquement,
« sans avoir besoin de réfléchir, il a cependant fallu qu'il réfléchisse la
« première fois qu'il a obéi, peu à peu, le même acte, souvent répété
« s'est exécuté machinalement sous l'influence de l'habitude, cette se-
« conde nature, a dit HIPPOCRATE.

« C'est un principe bien connu en psychologie que tout acte, qui à
« l'origine, demande de la réflexion ne nécessite bientôt plus, s'il de-
« vient habituel, l'intervention de la réflexion.

« Personne ne refuse au cheval la mémoire, qu'il possède à un
« haut degré, à quoi lui servirait-elle, s'il n'avait pas la faculté de con-
« cevoir et de comprendre ?

« Certes, il occupe, à l'étiage intellectuel un niveau beaucoup
« moins élevé que le singe, l'éléphant ou le chien, mais si faible que
« soit chez lui l'intelligence, dans le dressage, il faut en tenir le plus
« grand compte.

« Que le lecteur se rassure ; je ne vais point lui vanter la haute

« intelligence du solipède à la tête superbe, son dévouement pour
« l'homme.

« Les anecdotes que je citerai, n'auront rien de merveilleux, ni de
« surnaturel.

« Il faut reconnaître que certains auteurs ont fait le plus grand tort
« à la cause de l'intelligence du cheval.

« Les exemples qu'ils rapportent sont très beaux, si beaux qu'on a
« peine à y croire, et que beaucoup ne résistent guère à une analyse ri-
« goureuse.

« Je ne doute point que les faits soient vrais, toutefois il est mani-



Cheval dressé par un amateur, se comporte en toutes circonstances
comme les chiens qui l'entourent.

« feste que souvent l'imagination des témoins de bonne foi les a am-
« plifiés inconsciemment. Puis, en dehors de ces exagérations que je veux
« croire involontaires, n'y a-t-il pas eu souvent aussi erreur dans l'inter-
« prétation des faits ?

« J'aborde des faits précis qui ne sauraient s'expliquer sans l'in-
« tervention de la faculté de raisonnement.

« Le simple fait que le cheval a pu se plier à toutes les méthodes
« d'équitation et les comprendre, et Dieu sait combien elles ont varié,
« prouve déjà son intelligence ; quoi qu'on en dise, ce n'est pas le che-
« val monté qui en montre les plus belles épreuves.

« Comme l'écrivit M. G. LE BŒN, étant donné que l'aptitude à la réflé-

« xion est une qualité peu répandue chez l'homme, il est évident qu'elle
« ne saurait être fort développée chez le cheval.

« Prenons cet animal pendant son dressage : les éperons lui labou-
« rent les flancs qu'il a fort sensibles, le mors et la gourmette lui causent
« des impressions désagréables, douloureuses même ; ces sensations pa-
« ralysent singulièrement la faible faculté de raisonnement chez le géné-
« reux mais impressionnable serviteur.

« D'autre part les fluctuations du cavalier inquiètent certainement
« l'animal, l'obligent à modifier constamment ses aptitudes et à faire une
« nouvelle éducation de son centre de gravité.

« Les cavaliers vraiment doués, possédant le tact équestre, ont le
« talent de réduire tous ces inconvénients à leur minimum ; ils ne se
« servent de leur aide qu'à bon escient, emploient des actions justes et
« mesurées, récompensent ou châtient à propos ; aussi sont-ils plus tôt
« compris de leur monture et obtiennent-ils un dressage plus rapide.

« La faculté d'adaptation mise en œuvre chez le cheval, c'est l'intel-
« ligence ; malgré tout, le cavalier ne laisse guère d'initiative à l'animal,
« qui n'existe plus, comme l'a dit BUFFON, que par la volonté d'un autre ;
« le serviteur n'a plus alors qu'une chose à faire : obéir.

« Arrivé à ce degré d'obéissance, le cheval semble agir machinale-
« ment, le rôle de l'intelligence n'apparaît plus, mais, dans les débuts,
« l'élève a dû réfléchir un peu pour saisir les avantages de l'obéissance
« et les inconvénients de la résistance : sa soumission était raisonnée ;
« les associations d'idées ainsi formées, d'abord conscientes, sont deve-
« nues, parla répétition et l'habitude, inconscientes, automatiques. Quand
« le sujet n'est pas bien dressé ou que le cavalier est inexpérimenté, il
« est facile de concevoir que le pauvre animal soit dans de bien mauvai-
« ses conditions pour faire briller, à notre profit, le peu d'intelligence
« qu'il possède.

« Considérons, en effet, le cheval non dressé, avec un bon cavalier
« sur le dos, ou le cheval dressé monté par un cavalier inexpérimenté.
« Souvent, dans ces deux cas, on voit l'animal faire preuve d'intelligence
« à notre détriment : il emploie alors des ruses ingénieuses pour tâter le
« bon cavalier ou pour se débarrasser de l'autre, colis qui le gêne. Mais
« ce n'est point sous ce jour fâcheux que je veux montrer ici le noble ani-
« mal et j'aime mieux l'exemple suivant extrait du voyage dans la Haute
« Asie de M. PETINIAUD, Inspecteur Général des Haras.

L'auteur a rencontré un Arabe qui l'a beaucoup étonné « sans selle,
« sans bride, avec un petit licol dont la musserolle était une espèce de
« chainette en fer, et tenant à la main une baguette à bout recourbé dont
« il se servait pour diriger son cheval, il le lançait à fond de train, arrê-
« tait sur place, repartait comme une flèche, tournait court, ventre à
« terre et exécutait, à cette allure des changements de pied, en l'air, sur
« la ligne droite. C'était à n'en pas croire ses yeux, et je doute, ajoute
« l'Inspecteur que nos écuyers ou nos sportsmen les plus célèbres puis-
« sent faire mieux. Ce qui m'a surtout frappé, c'est la simplicité des
« moyens employés par cet enfant d'Israël pour obtenir ce qu'il exigeait
« de son coursier ».

Ce seul fait ne démontre-t-il pas encore l'intelligence du cheval

« MONTAIGNE, dit avoir vu à Rome, dans les Anciens Thermes de Dioclétien, le 8 Octobre 1581, un cheval monté par un Italien qui avait été longtemps esclave en Turquie. Le cavalier pouvait manier sa monture à toutes mains avec une baguette, la bride avalée sur ses oreilles. VIRGILE rapporte que les Numides conduisaient leurs chevaux sans frein.

« Pour se convaincre, *à priori*, de l'intelligence du cheval, le lecteur n'a qu'à faire appel à ses souvenirs.

« Qui n'a pas été émerveillé par les exercices de certains chevaux savants ? La première fois que vous avez vu l'un d'eux monter sur un escabeau, ouvrir une boîte pour y prendre un mouchoir et le rapporter, ou bien saluer la plus jolie personne de la société, compter jusqu'à vingt, tirer un coup de pistolet, faire le mort, etc. etc..., n'avez-vous pas été fort agréablement surpris ? Cette séance ne fut-elle pas pour vous une révélation ? depuis ce jour n'avez-vous pas eu meilleure opinion de l'intellect du cheval ?

« Quels que soient les moyens, les ficelles, comme on dit en argot de métier, qui permettent d'arriver à ces résultats, auriez-vous jamais supposé pareille adresse chez le frère du cheval de labour ou de camion, ordinairement lourd, grossier, à l'esprit inculte ? Nombreux et variés sont les tours qu'avec autant d'habileté que de patience les dresseurs font exécuter aux chevaux ; on a pu voir quelques-uns de ces animaux prendre une anguille dans un seau.

« L'exemple suivant, rapporté par RAABE, mérite une place d'honneur.

« CINISELLI, écuyer de VICTOR EMMANUEL, avait dressé un sujet en liberté d'une façon remarquable.

« Le cheval devait préparer le déjeuner de deux amis. L'animal grimpait du devant sur le seuil, assez élevé d'une maison, tirait le cordon de la sonnette jusqu'à ce qu'on ouvrit une fenêtre, s'y présentait aussitôt et la bonne lui remettait tout ce qui était nécessaire pour le service d'une table de deux personnes. Le cheval allait, venait, sonnait et resonait ainsi, jusqu'à ce que sa besogne fût achevée : au dernier voyage, la bonne se faisait trop attendre, le garçon, c'est-à-dire le cheval l'en punissait en lui enlevant son bonnet... au grand plaisir de toute l'assistance.

« On mit dix-huit mois, paraît-il, pour obtenir ce joli résultat.

« S'il a fallu un temps aussi long, cela ne dénote pas, dira-t-on, une grande intelligence de la part de l'élève. Oui, mais cela prouve néanmoins moins de l'intelligence et c'est là tout ce que je veux démontrer.

« Le talent et la patience du dresseur sont évidemment ici ce qu'il y a de plus remarquable ; et d'ailleurs, il faut bien le dire, dans tout dressage, c'est plutôt la patience qui manque à l'homme, que l'intelligence au cheval.

« C'est surtout quand les chevaux sont livrés à eux-mêmes dans le recueillement de la solitude, loin du bruit, loin du monde, qu'ils déploient toutes les ressources de leur esprit, l'habile tactique des sujets

« sauvages pour se défendre contre les fauves en est le premier témoignage.
« Mais à l'état domestique, de combien de ruses ingénieuses ces animaux
« ne sont-ils pas capables, principalement lorsqu'ils sont poussés par
« l'aiguillon de la gourmandise ou simplement par le désir de goûter un
« peu de liberté.

« En 1876-1877, l'Ecole de Cavalerie de SARRUR possédait un cheval
« appelé Condor, de la division des cavaliers élèves ; cet animal donnait
« souvent les preuves d'une intelligence peu ordinaire pour l'espèce. A
« l'écurie, se détacher en se débarrassant de son licol était pour lui
« un jeu.

« Condor avait un ami, Breteuil qui logeait quelques stalles plus
« loin ; celui-ci également épris de liberté, ne savait pas se rendre libre ;
« le rusé Condor venait à son aide et se chargeait de cette besogne délicate.

« Quand les deux prisonniers pouvaient sortir de l'écurie, ils se li-
« vraient en commun à de joyeux ébats sur le chardonnet, savourant les
« douceurs de l'Ecole buissonnière.

« Une fois libres, toutes les tentatives pour les reprendre étaient inu-
« tiles ; c'est en vain qu'on leur offrait de l'avoine dans la vannette ou à
« la main ; ils flairaient un piège.

« Fort heureusement ces deux amis avaient le sentiment de l'heure :
« on est militaire ou on ne l'est pas. Ils connaissaient surtout l'heure du
« repas, et à la sonnerie de la botte, se présentaient d'eux-mêmes pour
« rentrer à l'écurie.

« On avait essayé, pour les reprendre, de sonner la botte en dehors
« de l'heure, mais le subterfuge n'avait pas réussi ; dans leur for inté-
« rieur ils se disaient certainement : l'heure est l'heure : avant l'heure,
« ce n'est pas l'heure.

« En dehors de ces escapades, Condor faisait bien son service et
« travaillait comme les camarades. Quelquefois pourtant, lorsque son
« cavalier l'amenait en main sur le carré, sellé et bridé, l'espace, le grand
« air et sans doute « quelque chose aussi le poussant » ses idées d'in-
« dépendance le reprenaient tout à coup. Alors, couchant les oreilles
« pour se donner l'air méchant, il allongeait tranquillement la tête, sai-
« sissait doucement le poignet de l'homme pour l'inviter à lâcher les rê-
« nes. Cette manœuvre si simple réussissait toujours ; effrayé, le cava-
« lier abandonnait tout. Condor, devenu libre, partait aussitôt en gam-
« bades joyeuses entonnant à sa manière l'hymne de la liberté.

« Chaque régiment possède quelques chevaux, toujours les mêmes,
« qui, malgré toutes les précautions, se détachent et s'évadent très régu-
« lièrement pour se promener dans la cour. Il en est qui paraissent se
« donner rendez-vous, tant ils se trouvent souvent réunis ; les gardes
« d'écurie les maudissent, car ils leur font attraper chaque année un nom-
« bre respectable de jours de salle de police. Ces prisonniers, toujours
« en rupture de licol, sont le cauchemar de leurs gardiens.

« Que voulez-vous ? Les pauvres animaux ont la nostalgie du grand
« air. Liberté, Liberté chérie !. Au 16^e d'artillerie (5^e batterie) existait,
« en 1885, à Clermont-Ferrand un cheval de trompette qui excellait dans
« l'art de se détacher. On avait beau serrer la sous-gorge du licol, rem-

« placer celui-ci par un simple colleron, il déjouait tous ces moyens, il
« est vrai de dire que cet animal avait la tête chargée en ganaches et
« l'encolure épaisse.

« Il se détachait surtout pendant la nuit ; une fois libre, il restait à
« sa place. C'est qu'il avait son idée fixe.

« Au jour, comme on le sait, la corvée de litière terminée, les gar-
« des d'écuries emportent les civières de fumier, laissant les portes gran-
« des ouvertes en mettant seulement les chaînes de sûreté, le rusé qua-
« drupède profitait du moment où l'écurie n'était plus surveillée pour se
« glisser habilement sous les chaînes qui barraient la porte ; puis il se
« rendait près des cuisines pour s'offrir un matinal champoreau, il plon-
« geait sa tête avec délices dans le baquet d'eaux grasses pour choisir
« les morceaux de son goût : il paraît qu'il l'y fourrait jusqu'aux joues.

« Dans la batterie les canonniers ne l'appelaient que le mangeur
« de rata.

Et chaque fois que le garde d'écurie constatait son absence illégale
« il se rendait aussitôt près des cuisines où il était sûr de trouver le
« cheval plongeur.

« La gourmandise inspire au cheval toutes sortes d'audaces.

« Certain matin d'été, en 1874, à St Mihiel, chez le Lieutenant Co-
« lonel de B., on entend tout à coup des bruits de pas formidables, in-
« solites dans le grenier à fourrages, situé au premier étage des com-
« muns. Il y a des voleurs dans la maison, se dit-on. On se trompait sur
« le nombre ; il n'y en avait qu'un, nommé PAULUS, dont le signalement
« suit : cheval, 9 ans, taille élevée, manières distinguées, l'œil très in-
« telligent ; beau type de race limousine.

« Mais comment avait-il pu grimper jusque-là ? Oh ! c'était bien
« simple : on accédait au grenier par un étroit couloir en pente douce,
« terminé en haut par un escalier de huit marches.

« Ce couloir précédait l'écurie, en sorte que le cheval, dans sa pe-
« tite jugeotte, devinait très bien où il menait il voyait tous les jours
« les ordonnances en revenir les mains pleines de bonnes choses.

« Il faut dire en outre que Paulus savait très habilement se faire
« détacher par son aimable voisin d'écurie ; celui-ci, pour se distraire,
« tirait sur l'extrémité libre de la tétière du licol jusqu'à ce qu'elle fût
« sortie de l'ardillon.

« Paulus, une fois libre, s'était donc engagé dans le couloir ; le gre-
« nier n'avait pas de porte, l'animal avait le droit d'en conclure que
« l'entrée était libre, et il était entré, qu'est-ce que huit marches pour un
« destrier limousin stimulé par la curiosité et la gourmandise ? Un ou
« deux bonds et l'obstacle est franchi.

« Lorsque les ordonnances arrivèrent, Paulus était tranquillement
« attablé, il tapait dans le tas d'avoine et avait mis deux pieds dans le
« plat.

« Comment le tirer de là ? car le déjeuneur n'avait pas l'air de
« vouloir s'en aller ; où peut-on être mieux qu'au sein de l'abondance ?
« Tout étonné, il regardait les hommes, semblant leur dire : Je suis ici
« chez moi, c'est à vous d'en sortir. »

« Mais il fut seul de cet avis. Pour le descendre on recouvrit de paille
« et de fumier les degrés de l'escalier et le voleur, bien à regret, dut
« interrompre sa collation matinale et regagner l'écurie. On prit des
« précautions pour que le fait ne se renouvelât pas.

« Plus tard Paulus changea d'arme, mais sans changer d'habitudes :

« Quand on est gourmand c'est pour longtemps.

« Au 5^e dragons, à Saint-Omer, le coffre à avoine était placé dans
« l'écurie ; quand le cheval parvenait à se détacher, il allait droit au coffre
« dont il soulevait le couvercle et se régala à son aise. On sait l'habitude
« qu'ont certains chevaux de manger d'abord l'avoine du voisin, avant



« Buffalo » Cheval photographié au moment où il ouvre la porte de son écurie..

« de toucher à la leur qu'ils ne consentent jamais à partager : J'ai connu
« dans la ferme de mon père, un cheval hongre auquel on avait dû rac-
« courcir la chaîne afin de l'empêcher de prendre l'avoine de son cama-
« rade de droite. Ce moyen réussit quelque temps, mais l'ingénieux ani-
« mal, voyant qu'il ne pouvait plus atteindre le grain avec les lèvres,
« imagina un procédé bien simple. Il leva et étendit le membre antérieur
« droit ; avec sa main, qu'il promenait délicatement dans la mangeoire,
« il ramenait l'avoine à portée de sa bouche.

« Coco était son nom, il faisait l'orgueil de la ferme, était la perle de
« l'écurie où il brillait à la place d'honneur, bien en vue, tout près de la
« porte ; ce bidet trotteur avait la mission spéciale de faire les courses à
« la ville.

« Choyé par tous, tout lui était permis ; d'un naturel très affable, aussi intelligent qu'un cheval peut l'être ; issu, comme on le disait fièrement, d'un « étalon du gouvernement » c'était un joli type de demi-sang de trait léger, il joignait les grâces du corps aux dons de l'esprit, sa tête carrée, fine, expressive, montrait qu'il avait du sang oriental dans les veines.

« Gâté dès sa plus tendre jeunesse, il avait pris l'habitude de venir mendier à la cuisine. Il savait ouvrir la porte en appuyant le bout du nez sur le loquet, montait sur le seuil et attendait, pour s'en aller, qu'on lui eût donné son pain quotidien. Comme on le prenait sous ses yeux, dans la maie à lourd couvercle placée près de la porte, l'animal, très



Il est sorti dans la cour et goûte à l'herbe.

« observateur, avait remarqué ce détail et après plusieurs tentatives, était arrivé à entr'ouvrir le couvercle et à introduire sa tête.

« A peine adolescent, je trouvais très amusant de le voir ainsi se servir tout seul, parfois, on l'apostrophait, pendant son larcin, alors il retirait brusquement la tête, faisant claquer le couvercle qui retombait de tout son poids. Puis il reculait vivement de quelques pas, mais nullement effrayé et, cela se lisait sur sa figure, tout prêt à recommencer si on voulait bien le laisser faire.

« N'est-ce pas le cas de rappeler ici le cheval de M. SAMSON, qui savait si bien se détacher et forcer le cadenas du coffre à avoine pour manger à son aise.

« Bien des chevaux livrés à eux-mêmes, sont capables d'en faire autant
« J'ai pu observer à Montmirail (Marne) chez mon collègue et ami,
« M. Ch..., un cheval qui, pour arriver aux mêmes fins, emploie des
« moyens encore plus surprenants.

« L'histoire vaut la peine d'être contée par le menu. L'animal nommé
« Buffalo, hongre, onze ans, logé avec un camarade, dans une écurie
« située au-dessous d'un grenier à avoine : le grain peut être amené auto-
« matiquement dans l'écurie par une cheminée verticale en bois. L'extré-
« mité supérieure de cette cheminée s'ouvre en entonnoir dans le tas
« d'avoine, l'extrémité inférieure se termine à 1 mètre 30 au-dessus du
« sol et présente, sur sa face antérieure, une petite porte se mouvant
« verticalement entre deux glissières latérales.



Puis il ouvre la porte de la grange dans laquelle se trouve l'avoine.

« Un jour on trouva le cheval détaché dans sa stalle, la porte du dis-
« tributeur à avoine entr'ouverte et une grande quantité de grains cou-
« vrant la terre.

« Mon collègue en conclut que l'animal avait été mal attaché et la
« porte du distributeur incomplètement fermée ; il fit, à ce sujet des
« recommandations à sa domestique.

« Néanmoins, le fait se renouvela les jours suivants. Maintenant, plus
« de doute, le malin quadrupède savait se détacher et ouvrir la porte du
« distributeur : celle-ci fut cadenasée et le licol serré davantage. Rien
« n'y fit ; Buffalo continua à se débarrasser de ses liens et il eut vite fait
« d'ébranler, avec ses dents, le nouveau système de fermeture, l'anse du
« cadenas prit du jeu dans les anneaux pitons et la porte se soulevait
« suffisamment en la secouant pour que l'avoine s'écoulât à volonté.

« La petite porte descendue à fond, on pratiqua au ras du bord supé-
« rieur un trou dans la paroi de la cheminée et on y introduisit à frot-

« tement doux, un clou formant cheville d'arrêt ; la porte du distributeur paraissait ainsi très bien fixée. Le cheval parvint encore à enlever la cheville avec ses incisives qui avaient laissé leurs empreintes sur le bois.

« Le maraudeur fut alors retiré de l'écurie dont la porte est munie d'un verrou extérieur et mis dans un box voisin où on le laissa en liberté. La porte de ce box ferme aussi au moyen d'un verrou horizontal, placé extérieurement, mais au milieu de sa moitié supérieure se trouve percé un châssis-ouvrant, assez grand pour qu'un cheval puisse passer la tête ; ce châssis se fixe par un verrou intérieur.



Enfin par « l'odeur alléché » il entre.

« Voilà donc le gourmand prisonnier réduit à la ration congrue, mais cela ne devait durer qu'un temps. Un matin, les trois verrous ayant été soigneusement mis, on trouva encore toutes les portes ouvertes, celle du distributeur comprise, et le grain sur le sol ; le cambrioleur se promenait en liberté dans la cour, la mine réjouie de quelqu'un qui vient de faire un bon repas, agrémenté d'une bonne farce.

« Depuis lors, le distributeur ne sert plus : on prend directement l'avoine au grenier. Buffalo n'a pas encore trouvé le moyen de grimper à l'échelle qui y conduit.

« J'ai tenu à constater la manière d'opérer de ce cheval qui s'est prêté à mes désirs avec une grâce parfaite, il m'a suffi d'un peu de patience.

« Ce qui m'a surtout frappé, c'est la facilité avec laquelle il ouvre le verrou intérieur de son box ; il le retire aussi vite qu'on pourrait le faire avec la main, je me suis amusé, une dizaine de fois de suite, à le remettre et à lui fermer la porte au nez. Il tirait immédiatement

« le verrou, ouvrait le châssis et passait sa tête à l'extérieur, à la fin il faisait claquer bruyamment la porte du châssis, montrant qu'il n'était pas content.

« Cet animal excelle dans l'art d'ouvrir les portes, lorsqu'il se trouve quelque chose d'agréable derrière : aussi pendant ses tournées de clientèle, mon collègue a-t-il dû renoncer à l'attacher aux portes de granges ; si elle ne sont pas fermées à clef, il les ouvre toutes, quel que soit leur système de fermeture.

« Il y a mieux encore : ouvrir et fermer les portes de son écurie semble, pour Buffalo, un amusement.

« Le jour même où les photographies furent prises, il enferma M. Ch. dans l'écurie, par distraction ou malice, je ne sais, toujours est-il que le photographe dut aller délivrer le maître devenu prisonnier de son cheval.

« Pareille aventure était déjà arrivée à la domestique qui resta ainsi plus d'une heure avant d'être rendue à la liberté, trouvant que la farce avait trop duré.

« On pourrait allonger indéfiniment cette liste d'exemples authentiques de ruses ingénieuses fournies par l'espèce chevaline, mais il faut se borner.

« Après quelques faits bien caractérisés, que je viens de citer, il me semble difficile d'admettre que notre fier solipède n'a que de la mémoire et de l'instinct.

« Le cheval est intelligent ou le mot intelligence n'a plus de sens ».

GUÉRON, dans « l'Ame du cheval » résume ses observations :

« *L'intelligence du Cheval ; Mentalité du Cheval.* — Un sophisme à détruire : la docilité native du cheval, n'est pas l'indice d'un manque d'intelligence mais bien la preuve de sa bonne volonté.

« *Intelligence et sensibilité.* — La caractéristique de l'état mental du cheval, c'est la prépondérance d'une grande impressionnabilité sur une intelligence peu développée, mais cependant réelle et plus élevée qu'on ne le croit d'ordinaire.

« Le cheval semble présenter en lui deux individualités distinctes, l'être pensant et l'être sensible.

« L'intelligence chevaline, ne saurait plus être contestée ; faire acte d'intelligence, c'est comprendre ce qu'on fait.

« Qui oserait refuser l'intelligence à ces chevaux qui savent si bien se détacher et ouvrir des portes pour aller dérober de l'avoine.

« Comment ne pas voir de l'intelligence dans les défenses savantes qu'emploient certaines montures pour se débarrasser d'un cavalier maladroit.

« C'est à tort que l'on attribue uniquement les actions des animaux, du cheval par conséquent, à l'instinct, impulsion physiologique aveugle conforme aux besoins des organes. La science admet aujourd'hui

« que cette faculté n'est point distincte de l'intelligence, c'est de l'intelligence cristallisée.

« *Imagination.* — Le cheval possède une certaine dose d'imagination ou de faculté de concevoir ; à preuve, ces sujets qui inventent toutes sortes de ruses pour se détacher, ouvrir les portes et forcer les fermetures des coffres à avoine ?

« Il est une forme d'imagination qui fait parfois grand tort au cheval, c'est l'imagination représentative, celle qui retient et combine les images reçues, servant alors d'intermédiaire entre les sens et l'intelligence.

« Que de périls chimériques fait entrevoir au si pusillanime solipède *la folle du logis* ! Que d'alarmes vaines se traduisant trop souvent par des emballements irréfléchis et des accidents de toutes sortes.

« *Jugement.* — Juger c'est apprécier, comparer et décider.

« Toutes les montures qui tâtent leur cavalier font preuve de jugement, discernent habilement à qui elles ont à faire et règlent leur conduite en conséquence,

« Ne montre-t-il pas du jugement ce cheval qui, venant de sauter monté la barre de 1 m. 60, refuse énergiquement de s'employer quand on hausse à 1. m. 70.

« *Volonté.* — La volonté est cette puissance intérieure par laquelle l'homme et les animaux se déterminent à faire ou ne pas faire (LITTRÉ). Entre les mains d'un cavalier habile le cheval fait facilement litière de sa volonté et se laisse totalement dominer.

« Le premier résultat à obtenir dans le dressage c'est de gagner la volonté, ou, comme dit, M. M. LE BON, conquérir l'obéissance. Il arrive souvent que l'homme ne sait pas imposer sa volonté au cheval, (manque de tact ou de patience).

« Le bon solipède ne demande qu'à obéir, lorsqu'il résiste ce n'est pas ordinairement par mauvais vouloir, mais plutôt pour l'une des raisons suivantes :

« 1°. Il ne comprend pas notre demande.

« 2°. Il craint d'être trahi par ses forces.

« 3°. Il est paralysé par la peur.

« 4°. Il éprouve à obéir une grave souffrance.

« *Attention.* — On ne saurait refuser au cheval l'attention, c'est-à-dire l'action de fixer l'esprit sur quelque chose. C'est le grand ressort de l'intelligence.

« Dans tous les cas, le dresseur n'oubliera jamais que l'attention est la source principale du savoir.

« *Mémoire.* — Tous les cavaliers sont d'accord sur ce point : le cheval possède une mémoire remarquable ; de toutes ses facultés c'est incontestablement celle qui atteint le plus grand développement.

« MONTAIGNE appelle la mémoire, l'étui de la science et PASCAL la *claire nécessaire* pour toutes les opérations de l'esprit.

Des différents caractères dans l'espèce chevaline. — « Chez le cheval, le caractère est souvent fonction du tempérament.

« Pour connaître le caractère bon ou mauvais d'un cheval, il suffit de déranger l'animal pendant son repas.

« Le caractère se juge d'après les actes qui mettent en relief les mœurs, les passions et les propriétés instinctives.

« C'est dans les manifestations des passions, ai-je dit précédemment, qu'on peut juger du caractère chevalin. Quelle est la passion dominante chez le noble solipède ? La gourmandise.

Rôle de l'Association des idées. — « Dans tous les cas, que le cavalier fasse du dressage proprement dit ou de l'équitation, il ne devra jamais se départir de cette règle invariable : faire suivre immédiatement et toujours l'obéissance d'une récompense (caresse, friandise, repos) et le refus d'obéissance d'une punition ou d'une menace, éperon, cravache.

« Nous n'avons que deux choses pour dresser parfaitement un cheval, écrivait le Duc de NEWCASTLE en 1657, l'espérance de la récompense et la crainte du châtimement, lesquelles gouvernent tout le monde.

« Les deux formes de l'association auxquelles se ramènent toutes les autres sont, les associations par contiguïté et les associations par ressemblance.

« Le principe des associations par contiguïté est le suivant :

« Lorsque des impressions ont été produites simultanément ou se sont succédé immédiatement, il suffit que l'une soit présente à l'esprit pour que les autres s'y représentent aussitôt.

« Quant au principe des associations par ressemblance, il peut se formuler ainsi :

« Les impressions présentes ravivent les impressions passées qui leur ressemblent.

« C'est surtout sur le principe des associations par contiguïté qu'est basée toute l'éducation du cheval.

« Transformation des associations conscientes en associations inconscientes.

« THÉORIE PSYCHOLOGIQUE DE L'OBÉISSANCE.

« Quand un langage a été établi entre le cavalier et le cheval, il ne suffit pas que l'animal comprenne ce langage, il faut surtout qu'il obéisse aux demandes, ce qui lui est parfois désagréable ».

« Le vétérinaire principal S. ALIX, psychologue et observateur de grand talent est l'auteur d'un important ouvrage *« L'esprit des bêtes »*, dans lequel il analyse toutes les conceptions sur l'instinct et l'intelligence et donne à l'appui de sa thèse de nombreux et intéressants exemples d'intelligence.

« De plus il a fait plusieurs communications sur le même sujet et j'en extrais les passages suivants.

La psychologie comparée de l'homme et des animaux (1)

« A l'instar de Claude BERNARD, j'ai pris le soin de laisser matérialisme et spiritualisme à la porte de mon cabinet de travail. Ce n'est donc ni par conception philosophique préconçue, ni par tournure d'esprit spéciale, ni par dilettantisme, mais par amour de la vérité pure et simple, contre laquelle rien ne peut prévaloir, que je réprouve les distinctions arbitraires de la « Nouvelle psychologie animale ». J'estime que celle-ci tend à propager des erreurs particulièrement grosses de conséquences déplorables pour le progrès biologique, pour notre conduite envers les animaux, pour leur exploitation, pour leur amélioration rationnelle et, plus encore, peut-être, pour la psychologie comparée, sans laquelle celle de l'homme serait incompréhensible.

« Mais, me dira-t-on, j'attendais l'objection, les animaux sont sur tout des êtres d'instinct. C'est vrai, ce qui n'empêche du reste pas qu'ils soient capables d'acquérir des habitudes nouvelles originellement raisonnées souvent venant se greffer sur l'instinct et le modifier. Cela, tout le monde, à de rares exceptions près, l'admet. Les divergences ne s'accusent, nous l'avons vu, qu'en ce qui concerne la nature de l'intelligence qui frange alors l'instinct.

« Après tout, qu'est-ce au juste, que l'instinct et est-il si différent de l'intelligence qu'on ne puisse établir entre eux des points de contact, voire des liens de parenté ?

« Sans sortir de la neutralité philosophique que je me suis imposée, il est évident aussi qu'on ne saurait se contenter, aujourd'hui de cette explication d'après laquelle l'instinct étant d'origine divine, ses manifestations restent sans interprétation possible. C'est vraiment supprimer trop facilement un problème embarrassant.

« Pas plus, du reste, qu'on ne saurait considérer comme définitive cette autre définition de l'instinct : un complexe d'activités résultant invariablement de diverses qualités de la matière vivante, héritées plus ou moins indépendamment les unes des autres (BOHN).

« Un fait reste acquis : c'est que des instincts se forment et se transforment sous nos yeux. Les exemples en sont excessivement nombreux.

« De tout ceci, il résulte que l'instinct n'est mystérieux que si nous serrons insuffisamment le problème. Du moment que nous voyons chaque jour se former de nouveaux instincts par transmission héréditaire d'habitudes individuelles, conscientes et volontaires, nous devons supposer qu'il dut en être de même à l'origine, prendrait-on d'ailleurs, les réflexes pour point de départ de tous les instincts, ces mêmes réflexes, étant en réalité, fréquemment conscients, voire psychiques, si même tous ne furent pas tels originairement.

« D'où j'en conclus que les instincts, sous leur forme typique, sont des habitudes, d'agir généralement utiles, prises d'abord volontairement ou non, soit à l'origine, soit au cours des âges, par modification des premières sous la pression de circonstances biologiques nouvelles.

(1) Société de Psychothérapie, juin 1922.

« Fixées ensuite par l'hérédité, ces facultés s'accomplissent dorénavant
« sans avoir été apprises, sans connaissance du but à atteindre, jusqu'à
« ce que d'autres circonstances biologiques entraînent d'autres modifi-
« cations, soit temporaires, soit héréditaires, où l'intelligence joue natu-
« rellement un rôle d'autant plus prépondérant qu'il s'agit d'animaux
« plus élevés en organisation.

« Cette définition ne prétend évidemment pas à la vérité absolue ;
« mais il est permis d'affirmer qu'elle s'en rapproche aussi près que pos-
« sible en l'état actuel de nos connaissances.

« Pour conclure, s'il est vrai de dire que les animaux sont surtout
« des êtres d'instinct, il serait totalement erroné de croire qu'ils se dis-
« tinguent par cela même, essentiellement de l'homme, être avant tout
« pensant, puisque non seulement ces deux facultés se différencient très
« difficilement l'une de l'autre, mais ne fonctionnent pas séparément
« comme on le croit d'ordinaire.

« La prépondérance des instincts chez les animaux tient exclusive-
« ment à cette circonstance, sur laquelle j'insiste qu'ils restent « enfer-
« més dans des habitudes de l'espèce », suivant l'expression de BERGSON,
« aussi longtemps que les circonstances ne les obligent pas d'en sortir ; ce
« en quoi ils sont peut-être les vrais sages, dont l'homme ferait souvent
« bien de s'inspirer. »

..*

Considérations Générales sur la Psychologie comparée (1)

« Car les biologistes qui sont à la tête du mouvement actuel contre
« la psychologie comparée, tout en se réclamant de la science intégrale,
« ont assez curieusement réédité les vues philosophiques de BUFFON
« quant à la place de l'homme dans la nature.

« Cette place serait telle d'après eux, qu'il y aurait lieu de séparer
« nettement la biologie humaine de celle des animaux ?

« En vain, les observations recueillies avec autant de prudence que
« de conscience par des savants tels que, DARWIN, LUBOCK, Henri MILNE
« EDWARDS, ROMANÉS, Edmond PERRIER, Gaston BONNIER et tant d'autres,
« témoignent-elles d'une analogie complète entre les manifestations intel-
« lectuelles de l'homme et celles des animaux ; la nouvelle psychologie
« animale nie cette analogie.

« Enfin, les expériences de BETCHEREW, dont la conclusion est que
« les manifestations psychiques des organismes les plus simples sont
« aussi inséparables du protoplasma que n'importe quelle autre fonction
« biologique, qu'il n'y a, par conséquent, aucune raison de croire qu'el-
« les doivent absolument être liées au système nerveux différencié. Ce
« qui est seulement incontestable, c'est que là où ce système nerveux
« existe et tel est le cas des animaux supérieurs, il constitue un milieu
« approprié aux manifestations intellectuelles.

« Il y a, du reste, longtemps déjà que l'illustre naturaliste H. MILNE
« EDWARDS professait une opinion analogue.

(1) *Revue de Psychothérapie.*

« Un autre témoignage assez imprévu de la réalité des observations de BETCHEREW, semble nous être fourni par l'opothérapie. Cette très curieuse thérapeutique par les glandes à sécrétion interne des animaux, paraît en effet apporter une preuve aussi troublante que nouvelle de l'analogie des facultés intellectuelles chez l'homme et chez l'animal.

« Voici, par exemple, un enfant dont l'évolution physique et mentale se trouve arrêtée parce que sa glande thyroïdienne fait plus son office. L'idiotisme le menace. En lui administrant du corps thyroïde pris à un animal, tout de suite le miracle de sa transformation s'opère. De sorte qu'il ne paraît presque plus possible, aujourd'hui de dire comme PAS-CAL, qu'on pense avec sa tête seulement.

« A plus forte raison, les idées de la nouvelle école sont-elles confortées par les faits, en ce qui concerne les vertébrés. Les observations recueillies par elle chez les animaux, comme les expériences auxquelles elle les a soumis, prouvent juste le contraire de ce qu'elle leur fait dire. Toutes réserves faites, quant aux méthodes expérimentales de la salivation psychique, des labyrinthes, des boîtes à mécanismes, du dressage, etc... qui mettent les animaux dans des conditions complètement en dehors, soit de l'état de nature, soit de l'état domestique, ne peuvent par conséquent donner que des résultats approximatifs sinon erronés. Les expériences réalisées par ces méthodes ne laissent aucun doute néanmoins sur la rapidité avec laquelle les animaux trouvent le moyen de s'orienter dans les labyrinthes, d'ouvrir les portes etc...

« Elles ne sont que mieux démonstratives de l'intelligence de ces mêmes animaux. Il n'est plus guère personne, du reste, qui nie l'intelligence animale même parmi les tenants de la nouvelle psychologie. Tout le monde, au fond, est bien d'accord là-dessus. Les difficultés ne commencent à surgir que quand il s'agit de définir la nature de cette intelligence parce qu'alors nous heurtons à des préoccupations philosophiques hérissées de *non possumus* exclusifs de toute liberté d'appréciation.

« Du moment qu'on admet qu'en ma qualité d'homme, je suis conscient, il me paraît loyalement impossible de refuser la même qualité à mon chien, qui, dans telles circonstances données, accomplit les mêmes actes que j'eusse accomplis dans des circonstances analogues.

« Mon chien, en effet, n'est pas seulement un être vivant comme moi, c'est de plus un être vivant qui m'est tout à fait comparable anatomiquement et physiologiquement.

« Prétendre le laisser en dehors de la conscience, prétendre le juger, écarter de son chemin les conceptions arbitraires formant écran devant la suite de cet être, à priori d'une zone très différente de la nôtre, à laquelle elle ne saurait en aucun cas être comparée, équivaut pour moi et équivaudra pour tous ceux qui connaissent, qui se sont donné la peine d'observer les animaux, à une gageure.

« Il existe tant et tant de faits qui protestent contre cette prétention, j'en ai observé personnellement un si grand nombre parfaitement con-

« trôlés, que je suis embarrassé pour choisir parmi eux. J'en prends, toutefois, un au hasard.

« Après un voyage de près de deux ans autour du monde, le marquis de B..., rentrait à son château de S..., où il avait laissé son chien familial. Il va sans dire qu'il portait des vêtements tout différents de ceux dont il était vêtu lors de son départ. Cette circonstance, jointe à son teint basané, à sa barbe, qu'il avait laissé pousser contre son habitude, le rendait assez méconnaissable. Malgré tout, son chien crut le reconnaître. Aussi, esquissa-t-il tout de suite un mouvement de joie vers lui ; mais devant ce Monsieur qui lui rappelait son Maître et était cependant si différent de lui, qui ne lui parlait pas, ne le caressait pas, le marquis de B... très fin observateur, avait voulu se rendre compte si son chien le reconnaîtrait après une si longue absence, il marqua presque au même moment un temps d'arrêt dans ses manifestations d'amitié. C'est seulement après quelques minutes d'observation, de réflexion, quand il eut entendu la voix de son maître, toujours intentionnellement indifférent, en apparence à son égard, quand il vit tout le monde empressé autour de lui, que bien sûr, cette fois, qu'il ne s'était pas trompé, sa joie devint brusquement délirante.

« Je ne suis ni une demoiselle, ni une vieille fille, mon éducation scientifique me défend des conclusions non contrôlées et cependant je me demande au nom de quel distinguo, on pourrait, dans ce cas particulier, nier au chien une intelligence de même zone que la nôtre et oser affirmer qu'il avait reconnu son Maître, sans connaître, sans savoir qu'il le reconnaissait, autrement dit sans en avoir conscience ».

DELBŒUF écrit (1) : *Sur l'Intelligence des animaux, son passé et son avenir* :

« (J'avais pris l'habitude de donner à Moustou (c'est le nom d'un caniche) des os pendant le dîner. Il s'en allait les croquer dans la cour. Si cependant l'os était trop volumineux, je quittais ma chaise, je descendais avec lui, et le fendais d'un coup de hache sous ses yeux. Un jour, Moustou, qui s'était enfui comme à l'ordinaire avec son os, revint un instant après, le tenant dans sa gueule, et se planta devant moi en remuant la queue. Je le renvoie, il s'obstine à rester. Après plusieurs injonctions inutiles, je crois enfin comprendre ce qu'il me veut. Je me lève, aussitôt l'animal se met à gambader devant moi d'un air tout joyeux. On a deviné : l'os était trop gros à son gré. Quand je me représente l'air que prenait mon chien en me tendant vainement son os, je ne puis m'empêcher de penser qu'en ce moment il portait sur mon intelligence un jugement bien défavorable.

« De ce fait, il résulte à l'évidence que Moustou savait d'une manière explicite que l'os serait plus commode à manger s'il était fendu, et il savait aussi que moi seul j'avais le moyen de le fendre, et il avait une connaissance anticipée, nette et précise de ce qu'il attendait de moi... Enfin, ce désir, il me le manifestait de la seule manière qui fût en son

(1) *Revue scientifique*, janvier 1886.

« pouvoir : il me rapportait l'os non entamé et me faisait des signes de
« me le reprendre. Qu'aurait pu faire de mieux un sourd-muet ?

« Mon chien qui a pris l'habitude d'être toujours en faction dans la
« rue devant la porte, reconnaît parfaitement quand je sors pour mes le-
« çons, ou pour une flânerie. Pendant quelque temps il m'accompagnait
« jusqu'à l'Université, où je le renvoyais.

« Il a promptement saisi les indices qui caractérisent les jours et les
« heures où je vais à mes devoirs : la régularité, la façon de déjeuner,
« de m'habiller, un cahier sous le bras, la direction, l'air méditatif. On
« sait combien ces animaux sont observateurs, ils pressentent une pro-
« menade où ils seront invités, le mien ne s'y trompe plus et n'insiste
« pour sortir qu'en dehors de mes jours de leçons.

« Si donc, il est une différence entre l'intelligence animale et l'intelli-
« gence humaine, cette différence tient à des causes spéciales et qu'il s'a-
« git de démêler ».

Sans considérer comme démontrée la notion du nombre chez les animaux et leur possibilité de compter, comme tendaient à l'établir les fameuses expériences controversées d'ELBERFELD, il semble cependant qu'il ne faut pas leur refuser la possibilité d'associer des chiffres à des paroles de leurs Maîtres.

Le docteur FIESSINGER (1) considère que la reconnaissance des formes graphiques est possible chez le chien et il cite le chien de Sir LUBBOCK, qui distinguait fort bien les caractères différents inscrits sur des carrés de carton; quand il voulait manger, il décrochait le carton « FOOD » et grattait le carton « WATER » s'il désirait boire.

Mme Clémence BOYER a publié une étude, *Les notions de nombre chez les animaux* (2).

« L'animal avec son langage mimique, tout émotif, ne peut avoir un
« système de numération ; et, sans ce secours, la notion de nombre ne
« saurait être précise. Il distingue les grandeurs; la mesure des qualités
« lui échappe. Comme l'enfant, comme les sauvages restés au degré le
« plus inférieur du développement social, il ne peut distinguer qu'entre
« peu et beaucoup, entre l'unité, la dualité et la pluralité dont les degrés
« divers restent fatalement plus ou moins confus dans ses perceptions.

« L'animal possède donc le sens géométrique à un très haut degré. Il
« est en cela presque supérieur à l'homme auquel il faut de longues ex-
« plications et un certain entraînement pour lui faire comprendre certai-
« nes relations. On sait quelles difficultés on avait parfois avec nos cons-
« crits illettrés pour leur faire distinguer leur droite et leur gauche. Ré-
« tifs à la parole, ils eussent plus vite obéi à la bride comme les chevaux.

« Les animaux sont-ils donc absolument dépourvus du sens
« arithmétique? Non, mais, comme les sauvages, ils n'ont des nombres
« qu'une perception concrète qu'ils ne séparent pas de l'ensemble de
« leurs sensations. Certainement, un chien, un loup, savent distinguer
« un homme de deux ou de plusieurs et une grande troupe d'une petite.

(1) *Journal des Praticiens*.

(2) *Revue Scientifique*, mai 1891.

« Les chattes savent certainement le nombre de leurs petits. C'est peut-être qu'elles les connaissent chacun individuellement à certaines différences de figure ou de pelage.

« Que doit-on penser des chiens, dits savants, auxquels on prétend avoir appris à compter ? Il est absolument improbable qu'ils se soient réellement élevés à la notion abstraite de nombre. Mais ils ont appris à associer certains signes ou certaines paroles de leur Maître, à certains graphiques dont la figure géométrique s'est tracée dans leur mémoire. Ainsi, peut s'expliquer qu'un caniche apprenne à jouer aux dominos, c'est-à-dire à rapprocher d'un signe donné un signe de figure semblable. On lui ferait jouer de même à l'écarté dans cette mesure où il n'aurait qu'à donner de la couleur demandée.

« Si le chien ne compte pas, c'est surtout parce qu'il ne parle pas, bien qu'en certaine mesure, il comprenne la parole. Il est vis-à-vis de nous, comme un étranger qui peut comprendre quelques mots de notre langue sans pouvoir la parler ».

Il serait d'ailleurs bien extraordinaire de trouver, chez un animal aussi éloigné de l'organisation de l'homme que le chien, dont le cerveau présente des circonvolutions si simples, une quasi identité de facultés mentales, et une éducatibilité qui manque à des races humaines tout entières. N'est-ce point assez d'avoir à constater qu'entre l'état intellectuel des chiens et celui des Boschimans, des Tasmaniens, des Veddah, qui ne savent compter que jusqu'à deux et ensuite disent plusieurs ou beaucoup, la différence est aussi petite que possible et le passage insensible.

Ce qui est surtout difficile, en l'absence d'un langage commun entre l'homme et l'animal, c'est de faire comprendre à ce dernier ce qu'on demande de lui et le but des actes qu'on le sollicite d'accomplir. Le chien surtout ne souhaite que de nous obéir et de nous complaire, la difficulté est de lui expliquer ce que nous voulons de lui.

BRODERIP a raconté que le chien d'un ministre protestant anglais s'échappait toujours, le dimanche pour rejoindre son maître à l'église, un samedi on le renferma. Le samedi suivant quand arriva l'heure de l'enfermer, Toby avait disparu, et il resta caché jusqu'au lendemain, à l'heure où le service religieux le ramena dans l'église. Il est évident qu'en agissant ainsi, il avait raisonné toute sa conduite, montré de la mémoire, de la prévoyance, du calcul.

Dans les charbonnages du Hainaut où l'on emploie des chevaux à la traction souterraine, ceux-ci comptent le nombre de voyages quotidiens qu'ils effectuent et qui peut s'élever jusqu'à trente ou au-delà. Lorsque le nombre de voyages que chaque cheval est habitué à faire est atteint, au lieu de venir se replacer de lui-même, comme il le fait jusqu'à la tête du train de retour, il se rend sans hésitation à l'écurie.

L'homme ne devrait-il pas essayer, non pas d'imposer son langage forcément trop compliqué et que d'ailleurs il met une grande partie de son existence à apprendre et à connaître lui-même, mais de saisir les formes du langage des animaux.

Je dois au Docteur GUIOT, avec lequel j'ai étudié particulièrement la psychologie du chat les lignes suivantes :

« Les chats ont un langage, un langage universel (ce en quoi il est supérieur au nôtre) « le miaou ».

« A son universalité, il joint ce langage, le grand mérite de sa simplicité ; car avec cette unique bisyllabe « miaou » tous les chats de tous les pays parviennent à exprimer toute la gamme de leurs sensations, toute la gamme de leurs sentiments et à se comprendre entre eux.

« C'est qu'en effet multiples, sont les modulations du « miaou » ; multiples les nuances de ces modulations. Et, pour nous faire mieux saisir ce qu'il éprouve, ce qu'il désire, ce qu'il veut, le chat adapte ses jeux de physionomie, l'attitude de son corps, au sens de son « miaou » joignant pourrait-on dire, le geste à la parole.

« Physiologiquement hypersensible, le chat l'est aussi affectivement, même que pour nous traduire ses sentiments affectifs, il ne se contente pas de miauler doucereusement, il s'exprime encore en ronronnant.

« Par contre, son ressentiment, sa colère, il les manifeste en accompagnant son « miaou » brutal d'un « fout-fout » sur la signification duquel on ne saurait d'autant moins se méprendre qu'un coup de griffe en est l'habituel complément (toujours le geste joint à la parole).

« Il serait intéressant d'analyser toutes les modulations du miaulement, d'en étudier les caractéristiques, d'en préciser la signification, mais cela entraînerait trop loin.

« Le « Miaou » c'est en quelque sorte le langage articulé du chat ; le « ronron » c'est l'expression de la béatitude que ne saurait traduire le miaulement.

« Le ronronnement, c'est l'extériorisation de quelque chose de plus profond, de plus intime où se mêlent à la fois du contentement égoïste, de la reconnaissance altruiste. Et comme ce contentement, cette reconnaissance comportent des degrés, le ronronnement lui aussi, affecte des modalités.

« C'est ainsi qu'il peut être plus ou moins sonore, plus ou moins précipité, nuances en concordance avec l'expression du regard, le plissement des paupières, l'attitude du corps dressé en arc ou ramassé en boule.

« A ceux pour qui le miaulement n'implique aucune suggestion, à ceux qui contesteraient la réalité des faits que nous soutenons, nous posons cette simple question : la confusion est-elle possible entre les appels amoureux des chattes et les accents de même ordre des matous ? »

Le Vétérinaire LANDRIN a publié un livre sur le chat et a consacré un chapitre remarquable à la psychologie de cet animal.

Il corrobore les vues du Dr GUIOT.

Le Dr BÉRILLON, dans un remarquable travail intitulé ; *L'Instinct, dans ses rapports avec la psychologie et la Pathologie Générale* émet l'opinion suivante qui est à retenir.

« Chez les animaux dont le système nerveux est rudimentaire l'ins-

« tinct est la seule manifestation de l'activité organique. Mais à mesure
« que les centres nerveux acquièrent un développement plus marqué,
« les actes de l'intelligence se perfectionnent et s'associent à ceux de
« l'instinct pour les diriger, pour les contenir et pour les discipliner.

« Chez l'homme, au contraire, l'intelligence arrive à occuper une
« telle prédominance qu'elle semble, être en quelque sorte, portée à
« dominer l'instinct et à l'étouffer ».

Je dois signaler avec ALIX qu'il existe toujours des adversaires de l'intelligence des animaux, ils sont peut-être moins nombreux que les partisans, mais ils sont de qualité.

Je n'en citerai que deux :

Le docteur SOREL, dans son livre « *De l'intelligence chez l'animal* » s'applique à détruire toutes les conceptions favorables à l'intelligence chez l'animal. Il répète avec LEIBNITZ, que l'animal est empirique, et si dans quelques cas, ses actes donnent l'illusion de l'observation, du jugement réfléchi, il n'en est rien.

Pour lui, l'instinct est une forme préexistante de l'intelligence qui relève à la fois des sentiments et de l'action et chez l'animal l'instinct est caractérisé par la préexistence :

1°. de penchants affectifs héréditaires, en relation avec la conservation individuelle et avec la propagation de l'espèce, par conséquent susceptibles de s'éveiller dès les premières sollicitations sensorielles, avant toutes expériences et indépendamment de tout jugement actuel.

2°. des mouvements de relation adaptés sans apprentissage préalable à l'exécution des actes propres à donner satisfaction à ses penchants ; au nombre desquels l'activité instinctive se manifeste par la confection d'ouvrages industriels.

Le mécanisme de l'instinct est celui de l'habitude, et suivant les espèces les mêmes actes dépendent, soit de l'instinct, soit de l'habitude.

Ainsi quatre choses sont à considérer dans l'étude de l'instinct : les penchants affectifs, les actes et les œuvres industrielles, le mécanisme conforme à celui de l'habitude, le concours prêté par la perception.

Pour SOREL, l'animal ne constate pas et il fait remarquer qu'en aucune circonstance il n'a manifesté son aptitude à l'abstraction et à la généralisation et ne fait usage ni de la parole, ni des signes mimiques.

Les animaux ne peuvent rien, fait-il remarquer et on peut d'autant plus le soutenir, que bien qu'on leur attribue tant de ruse, ils n'ont pas encore inventé une arme pour se défendre, un signal pour se rallier et lutter contre les hommes qui leur tendent tant de pièges.

Il fait remarquer encore que l'animal ignore la mort et ne se suicide pas.

Passant en revue, toutes les formes de l'activité : sentiments, émotions, passions, union sexuelle, collectivités et communautés animales, il souligne que l'accouplement se fait sans aucun attachement, sans même l'idée de famille et il arrive aux conclusions suivantes :

L'animal passe et ne constate pas ses sentiments, et ses actions ont pour unique origine des données des sens. Chez lui le jugement,

la conscience, les sentiments et par suite l'action volontaire ne sont jamais réfléchis.

Le Dr SOREL, parle surtout en philosophe, c'est une théorie qu'il soutient et non pas une démonstration résultant d'observations personnelles.

Je passe aux jugements d'un Vétérinaire psychologue très distingué, doublé d'un bon observateur et d'un homme de cheval de valeur, j'ai nommé J. MORET (1)

« Je vais toucher maintenant l'endroit délicat de la question.

« On s'est demandé souvent jusqu'à quel point le cheval est cérébralement développé.

« Les personnes qui n'aiment pas les animaux en général, ni le cheval en particulier disent : C'est un animal bête.

« Les autres qui aiment les animaux, disent que le cheval est intelligent et beaucoup à l'appui de leur dire citent une foule d'anecdotes touchantes.

« A mon avis, ces deux opinions sont fausses.

« Si nous donnons au mot « intelligent » sa véritable signification, c'est-à-dire la faculté d'observer les faits, de raisonner des sensations, de coordonner le tout pour en déduire un geste, un acte, ou une série d'actions voulues, nous sommes obligés de reconnaître que le cheval n'est pas intelligent.

« Mais en revanche, son cerveau est un merveilleux enregistreur de sensations dont il garde l'empreinte indéfiniment et au souvenir desquelles il ne fait qu'obéir. Ses actes propres sont purement instinctifs ou d'impulsions réflexes, et aucun raisonnement ne vient les modifier.

« Le cheval ne raisonne pas, mais, sa mémoire des sensations est extraordinaire. Le dressage méthodique développe chez lui et met en œuvre toute une gamme de réflexes, il emmagasine en son cerveau toute une variété de sensations voulues par l'éducateur et cataloguées par lui. Ces réflexes et ces sensations prennent au contact de l'écuyer un tel développement, une acuité telle qu'ils entrent en jeu, à la plus fine, à la plus invisible des sollicitations. On dit alors que le cheval est accordé, il a complètement perdu son libre arbitre, il est dominé par son Maître, qui en joue comme un virtuose, il est subjugué, il ne peut ne pas obéir.

« Je vous ai répété ici ce que j'avais dit ailleurs du cheval « de haute école », pour bien vous indiquer que cette éducation ne se fait qu'au moyen de sensations physiques.

« Donc, à mon avis, le cheval n'est pas intelligent dans le sens exact du mot, et chacun de ses actes, dans toutes les circonstances, au travail, à la promenade ou aux jeux du cirque, peut être expliqué par la théorie que je viens d'exposer.

« S'il était intelligent, du reste, il ne serait pas le fidèle serviteur, aveuglément docile, que nous connaissons, s'il pouvait raisonner les or-

(1) Résumé d'une conférence : *Le cheval de Paris, Revue de Psychothérapie*, juillet 1911.

« dresse son maître et discuter, à part lui, ce que ce dernier exige, il se soustrairait souvent à une domination parfois illogique et cruelle.

« En revanche le cheval, n'est pas un animal bête. Etre bête, c'est faire des bêtises ou être susceptible d'en faire.

« C'est avoir un raisonnement faux, mais c'est avoir un raisonnement ; c'est avoir des interprétations imbéciles et conséquemment commettre des actes contraires au bon sens.

« Mais abandonné à lui-même, isolé de toutes sensations, les actes du cheval ne sont jamais « je dis jamais », que ceux qui relèvent du plus pur, du plus logique instinct de la conservation.

« En tout cas c'est un animal qui, en raison, de son système nerveux très développé, ressent beaucoup, il vibre avec violence, et chez lui les douleurs sont très vives ; et trop souvent il souffre, de par la faute de l'homme ».

Dans une Communication à la *Société de Psychothérapie* intitulée

« les réflexes psychiques chez les animaux »

M. MORET, répond à une communication du Dr ARTAULT de Vevey.

« La théorie par laquelle M. ARTAULT de VEVEY, ramène les actes des animaux vivant en colonie à un état d'automatisme collectif, s'effectuant dans une sorte d'état passif de somnambulisme animal, revient à considérer qu'ils agissent d'une façon aussi inconsciente qu'irré-sistible.

« Chez les fourmis, chacun des individus accomplit au milieu des milliers de ses semblables un travail admirable tendant à la réalisation d'un but unique. Il semblerait que chaque fourmi représente une cellule dont l'activité est entretenue par sa collaboration avec cet organisme compliqué qui constitue la fourmilière.

« Mais prenez une fourmi isolée, abandonnée à elle-même, il apparaît qu'elle est désemparée et a perdu tout pouvoir de se diriger, même si le milieu où elle se trouve ne s'est pas modifié.

« Il est dans ces conditions, difficile de voir dans les actes des fourmis autre chose que de purs réflexes instinctifs.

« En ce qui concerne les boiteries des chevaux, j'en ai observé plusieurs cas, et de leur examen je suis arrivé à la conclusion suivante : lorsqu'un cheval est boiteux, il s'ensuit dans ses allures une irrégularité qui modifie l'intensité des appuis de ses membres et déplace son centre de gravité. Si ce cheval est attelé ou monté il se produit des défauts de contact et des frottements anormaux soit du harnais, soit de la selle du cavalier, d'où création des points douloureux dont l'acuité s'accroît à chaque foulée du membre boiteux. Après disparition de la boiterie, si ces points douloureux ne sont pas éteints, le premier contact du harnais ou de la selle du cavalier déclenche un réflexe et la boiterie recommence. Il est très compréhensible qu'une correction sévère de l'animal avec une course à allures vives fassent

« disparaître la boiterie. C'est par la production d'un nouveau réflexe qu'on a fait disparaître le premier.

« A mon avis, les actes du chien, pas plus que ceux de l'escargot ne sont point des manifestations intellectuelles. Ces animaux appelés à l'accomplissement d'un rôle distinct obéissent, en quelque sorte, d'une façon mécanique et réflexe à l'instinct dont ils sont dotés.

« Cet instinct est approprié au rôle qu'ils ont à jouer dans la nature et concourt à l'harmonie de toutes choses.

« M. ALIX, considère que refuser aux animaux l'intelligence et la faculté de raisonner, c'est les placer par rapport à l'homme dans une condition inférieure.

« Lorsque je trouve dans les manifestations de leur instinct l'explication de leurs actes, je ne les trouve pas inférieurs, je les trouve différents de nous.

« L'instinct des animaux est un pouvoir merveilleux adapté à leur conservation et à leur reproduction. Sa constatation nous remplit d'étonnement et d'admiration. C'est pourquoi il convient d'encourager les recherches de tous ceux qui s'efforcent d'en pénétrer le mystère. »

Les négateurs de l'intelligence chez les animaux ont appuyé leur jugement sur notamment un fait : *l'absence de l'Instinct de maternité chez certaines femelles qui devraient non seulement posséder cet instinct mais encore l'avoir plus développé puisque vivant sous notre protection.*

J'ai présenté à la Société de Psychothérapie un travail intitulé « *l'infanticide chez les animaux* » dont cette partie répondra à l'objection.

Pourquoi les animaux, pris en général, dont l'instinct maternel est au plus haut point développé, qui donnent à l'humanité, sur ce terrain comme sur beaucoup d'autres, un exemple vraiment merveilleux de supériorité dans la défense de la progéniture, pourquoi ces animaux n'hésitent-ils pas à détruire leurs petits dans certaines circonstances qui ont été notamment très bien étudiées par notre éminent Maître, M. GIARD ? Ce savant a examiné les causes les plus fréquentes de l'infanticide chez les animaux.

Certaines destructions lui paraissent dues à la perte de ce sentiment de jalouse protection que l'on appelle l'instinct maternel. Cette première cause, est assez peu précise, il y aurait lieu, dans nos laboratoires de psychologie zoologique de l'étudier et de voir si cet instinct, chez certaines espèces, est complètement ou provisoirement détruit. Cette disparition tient-elle à un état pathologique, ou cet instinct maternel a-t-il été purement et simplement étouffé par d'autres instincts, dans les mêmes conditions que celles examinées ci-après. Nous ne pouvons croire qu'un instinct dûment constaté puisse disparaître spontanément et définitivement, sans des motifs extrêmement impérieux. Il faudrait revenir sur ce sujet et ne pas attribuer des infanticides mal expliqués à la « disparition de l'instinct maternel ».

Une deuxième cause est la *jalousie du mâle de reprendre ses fonctions sexuelles et de posséder la femelle*. Cette raison de l'infanticide paraît plausible et un certain nombre d'infanticides, ou tout au moins d'abandons

d'enfants, dans l'espèce humaine, peuvent avoir une cause analogue. Ce genre d'infanticide a été observé surtout chez les oiseaux, le mâle se chargeant de jeter en bas du nid ou de tuer les petits pour que la femelle ne soit pas plus longtemps absorbée par les soins que la nature l'oblige à leur donner et se prête à ses besoins sexuels.

L'infanticide a été aussi constaté sur des petits qui avaient été en contact avec une main étrangère. Cette cause est très connue par les éleveurs qui conseillent de ne pas toucher aux nouveaux arrivés et de ne même pas chercher à constater leur nombre. Là encore, il nous semble que toutes réserves devraient être faites. Nous avons essayé bien des fois, chez des espèces différentes d'examiner les petits, dès leur naissance, puis au bout de quelques jours, et les mères ne les ont pas détruits. Il est vrai que cet examen avait été fait délicatement en retenant bien dans quelles conditions ils étaient avant notre prise, et en les remettant exactement comme nous les avions trouvés. Au contraire, dans les cas où il nous fut donné d'observer des interventions de ce genre, nous avons remarqué que, soit par crainte de faire tomber les petits, soit parce que ces derniers n'avaient pas été remis dans les conditions où ils étaient, il y avait toujours eu manipulation intempestive, pouvant très bien inquiéter la mère, moins à cause de l'attouchement que parce que les petits avaient pu être froissés, blessés et en tout cas replacés dans des conditions nuisibles à leur existence. Sans vouloir trancher la question, avant de nouvelles expériences, nous pensons qu'un grand nombre de ces cas pourraient être compris dans la quatrième catégorie dont nous allons parler.

Destruction des petits, malades ou monstrueux, observations très fréquentes non seulement chez les oiseaux mais chez les quadrupèdes. Là, c'est un petit serin mal conformé et que la mère ou le père jettent obstinément en dehors du nid, quelques précautions que l'on prenne. Plus loin, c'est un lapin qui tue un petit chétif et malade. Dans d'autres circonstances, c'est une chienne qui mange un ou plusieurs de ses petits qui ne paraissent pas viables. Sur ce dernier point il y aurait lieu de s'arrêter quelques instants pour signaler un incident curieux et pour lequel on nous consulte souvent. Il s'agit toujours d'une chienne qui a été en folie deux mois auparavant et qui présente une partie des caractères de la gestation, à cette époque tout au moins; ses mamelles gonflent, se remplissent de lait; elle devient triste et se prépare un abri pour sa mise-bas. Un beau matin on retrouve la chienne inquiète, pleureuse, cherchant dans tous les coins de l'appartement, ayant en somme l'air d'être en quête de ses petits. En présence de cette inquiétude, les propriétaires pensent qu'elle a mis bas mais qu'elle a mangé les nouveaux-nés à vrai dire il n'y a là aucune illusion. Nous reviendrons sur cette question dans une étude sur les grossesses nerveuses des femelles domestiques.

Au moment de la mise-bas, cette destruction des petits, chez la chienne tout au moins, pourrait, dans un certain nombre de cas, être expliquée de la manière suivante : On sait que la chienne, comme d'autres gros carnivores, cherche à manger les enveloppes fœtales : cet

instinct a été étudié depuis peu dans des travaux sur la placentophagie observée même dans l'espèce humaine. Il a été reconnu que ce qui avait été considéré comme une manie, comme un véritable pica, pouvait être parfaitement expliqué comme répondant à un besoin physiologique, et à la suite de ces constatations on a même fabriqué des extraits de placenta que, dans certaines circonstances, on fait absorber aux nouvelles accouchées. On pourrait donc penser que les animaux qui dévorent leurs petits le font parce que les fœtus arrivant enveloppés de membranes fœtales dévorent en même temps le contenant et le contenu sans que pour cela ils aient une raison plausible de commettre un infanticide.

Une cinquième cause serait *l'émotion de la femelle en présence d'un danger qui menace ses petits*. Dans nombre d'espèces, l'animal, après avoir essayé de soustraire sa progéniture à un danger quelconque, voyant qu'il ne peut y arriver, préfère tuer ses petits. On cite, une chienne dont la passion pour la chasse était telle que, prête à mettre bas, malgré les dispositions prises par son maître, voulut quand même le suivre. Puis, au bout de quelques heures, elle revint précipitamment faire ses petits dans son local habituel, les mangea et retourna alors prendre sa place au milieu des chasseurs.

Il nous a été donné de faire une observation à peu près analogue : une chienne nous est confiée à l'hôpital pour faire ses couches, malgré toutes les dispositions prises elle trouve le moyen de franchir une série de barrières et de rentrer chez elle. Elle est ramenée à notre établissement — surcroît de précautions — elle franchit à nouveau les barrières, arrache deux bas de porte et retourne chez son maître. On lui fait réintégrer l'hôpital où elle est gardée à vue constamment. Elle fait rapidement ses petits, puis cherche à les cacher sous le banc de sa loge. Les voyant découverts, elle devient furieuse à tel point qu'un observateur moins prévenu aurait pu penser à la rage. Il est impossible d'en approcher, elle ne veut même pas sortir et abandonner ses petits quelques instants. Enfin elle en étouffe une partie, elle dévore les autres, puis force avec une énergie surprenante les barreaux d'une cage, passe dans un espace relativement restreint et fuit à nouveau. Nous pensons que cette bête voulait absolument faire ses petits chez elle, qu'obligée d'accoucher dans un endroit qui lui était étranger, elle n'a pas voulu les abandonner et a préféré les détruire plutôt que de les laisser exposés à des dangers que son instinct lui suggérait.

Une autre observation est la destruction d'un petit par une de nos guenons. Cette bête accoucha un certain jour et nous l'observâmes attentivement, tant pendant son accouchement que durant les quelques heures qui suivirent. Cette guenon dont l'intelligence paraissait très développée fut prise alors d'une inquiétude manifeste. Elle ne paraissait pas savoir où mettre son petit, dans quelles conditions l'installer. On se figura d'abord, bien que l'endroit où elle était fût chauffé, qu'elle ne trouvait pas la chaleur suffisante, et on l'entoura de briques chaudes, de récipients d'eau bouillante, de couvertures, etc. Nous avions eu cette idée parce que la guenon portait son petit d'un coin dans un au-

tre et avait essayé de l'enfourer dans une gamelle de riz chaud. Ce n'était pas le cas certainement, car quand on l'eut entourée de tous les objets nécessaires pour augmenter la température elle continua son manège. On essaya alors de lui prendre son petit ; comme la chienne précédemment observée elle devint absolument inabordable. Nous voulûmes alors soustraire son enfant à ses interventions, ayant le désir de l'élever et voyant que la guenon allait amener sa mort rapidement si elle continuait ses faits et gestes. En présence de notre détermination, la mère prit son petit par la queue, lui fit décrire une série de moulinets et l'assomma sur les parois de sa loge. Son acte accompli, il fallut se livrer à une véritable bataille pour lui enlever le cadavre. Il semble bien que là encore cet animal ait eu l'intention de soustraire sa progéniture à la captivité et aux dangers qui en résultent.

Nous pourrions citer un grand nombre de cas analogues, nous aurons l'occasion d'y revenir. Aujourd'hui nous cherchons à conclure. Il semble que les animaux, en détruisant leurs petits :

1^o Assurent de meilleures reproductions en ne laissant vivre aucun être chétif, malade, estropié ou dégénéré.

2^o Commettent cet acte par une exagération de leur instinct de maternité, ne voulant en aucune circonstance laisser leurs petits exposés à un danger quelconque.

Nous sommes donc bien loin de la perte de l'instinct maternel.

Quant aux quelques autres cas que nous ne pouvons pas faire rentrer dans les deux grandes catégories que nous venons d'énumérer ils ne prouvent pas, jusqu'à études plus complètes, qu'il y ait dans certaines circonstances, disparition de l'instinct maternel.

Evidemment les idées de la bête sont limitées, vagues, grossières et ne peuvent se comparer aux nobles pensées de l'homme civilisé, de l'artiste, du poète, du savant ; mais il faut regarder plus bas, considérer l'homme à ses débuts sur la terre, le sauvage à l'esprit inculte dont l'état se rapproche le plus de l'animalité, pour bien saisir que, chez l'homme et l'animal, les opérations de l'esprit sont similaires ; tous deux sont doués d'intelligence, la dose seule varie : ou, pour nous exprimer autrement, il n'existe entre eux qu'une différence de degré à l'étiage intellectuel dont le zéro correspond à la plante.

On croit généralement que si l'homme occupe dans le règne animal le sommet de l'échelle intellectuelle, il doit cette situation privilégiée au grand développement proportionnel de son cerveau : par des statistiques nombreuses, M. COLIN, le savant physiologiste d'Alfort, a fait voir que nous avons moins d'encéphale que plusieurs mammifères, singes, rongeurs, petits carnassiers et même qu'un assez grand nombre d'oiseaux. Ainsi l'homme — ô ironie ! — a proportionnellement quatre fois moins d'encéphale qu'un serin.

En outre le cerveau du singe et du chien rappelle assez exactement le nôtre ; si les circonvolutions cérébrales sont profondément découpées, nettement délimitées chez nous, on trouve chez le chien l'ébauche bien apparente de ces circonvolutions.

On a indiqué aussi, comme caractère distinctif de notre espèce, la parole articulée et le langage ; mais comme l'a déclaré M. de QUATREFAGES, il n'y a chez nous qu'un perfectionnement immense et rien de radicalement nouveau.

Toutefois, c'est grâce au langage que l'état mental rudimentaire dans lequel nos ancêtres ont vécu à l'origine, s'est peu à peu perfectionné, que nous avons pu nous élever au dessus de l'animalité ; ensuite l'écriture, l'imprimerie véhiculant partout la pensée à travers les âges, ont été les facteurs les plus puissants de la civilisation. Le langage le plus riche appartient aux peuples dont l'évolution est la plus avancée.

Mais, dit encore G. COLIN, si le physiologiste prend l'âme humaine telle que la conçoivent les psychologues, s'il admet avec eux que *Penser, Sentir, Vouloir*, sont ses trois grandes facultés, il est obligé de voir l'âme partout où il reconnaît ces facultés. Or, comme il les trouve à des degrés divers chez les animaux, il ne pourra se dispenser de leur en accorder une, ainsi que les anciens l'ont fait et, dans le siècle dernier, LEIBNITZ lui-même.

Nous concluons avec M. Ch. RICHET ; « Comme l'homme, l'animal est intelligent, mais à un degré inférieur. Ce n'est pas la qualité qui diffère, c'est la quantité. »

..

J'ai accordé à cette première partie un développement considérable, j'ai multiplié, peut-être plus que de raison, les citations, les vues, les opinions, les discussions, mais comment se dispenser d'entrer dans les détails puisque la base de mon travail doit être l'existence et la possibilité de développement de l'intelligence chez l'animal.

Si l'animal est une machine, s'il ne possède qu'une hérédité d'instincts, s'il est incapable d'acquisitions intellectuelles, mon effort est stérile, ma thèse est une erreur !

Je crois au contraire n'avoir exposé que juste ce qu'il fallait pour établir bien solidement cette base, car en réalité je n'ai publié qu'une partie de ce qui a été dit et écrit et certes je ne connais pas tout.

Il résulte de cette première partie que :

1^o L'intelligence a été refusée à l'animal, non pas parce que des expériences, des observations établissaient le fait, mais parce que l'intelligence dépendait de l'âme et que l'homme seul possède une âme. Il s'agit là simplement d'une conception philosophique et religieuse.

Il faut ajouter que cette conception n'est plus admise par l'église, PIE X, en Juin 1906, recommande de bien traiter les animaux nos frères et LÉON XIII, dont j'ai eu l'honneur de soigner un chat favori avait des idées très favorables à l'intelligence des animaux.

2^o L'intelligence est refusée aux animaux parce que des observateurs ne voient dans leurs gestes que le résultat des instincts que la manifestation de forces aveugles impérieuses, irraisonnées, destinées à conserver l'espèce, mais ces observateurs parlent cependant d'adresse, d'initiative, de mémoire etc., c'est-à-dire de ce qu'il est permis d'attri-

buer non pas à une force aveugle, mais à des associations d'idées, donc à de l'intelligence.

Une confusion s'établit assez facilement entre « l'instinct » et « l'intelligence » et en réalité les divergences résident beaucoup plus sur des mots, sur des interprétations, que sur des principes.

3° L'intelligence plus ou moins développée est admise et démontrée.

Je considère donc comme acquis que :

L'instinct est admis par tous et que l'animal n'est pas une machine.

L'instinct s'enrichit d'acquisitions nouvelles, qui peuvent se transmettre par hérédité.

Les acquisitions sont en raison directe du développement déterminé chez l'animal par son dressage, son adaptation à l'utilisation que nous lui imposons, son éducation.

Ce développement intellectuel, cet enseignement ajouté à l'instinct est fonction de l'action que nous exerçons sur le psychisme particulier au sujet.

Action des Influences psychiques sur les animaux

Observations diverses.

Les animaux peuvent être influencés psychiquement ! Passons en revue les constatations d'hommes de cheval, de vétérinaires, les expériences réalisées, les communications sur les influences psychiques observées et contrôlées.

Je crois devoir rappeler les talents particuliers et maintes fois constatés des marchands de chevaux, des écuyers, des cochers et charretiers, des dresseurs de chiens.

Je parle surtout des anciens professionnels sans connaissances spéciales, souvent illettrés, qui exerçaient sur leurs animaux une réelle et efficace influence.

Que de fois j'ai admiré leur sang-froid, leur patience, leur façon d'aborder un animal, de le mettre en confiance, de l'amener lentement, sûrement à eux, de faire exécuter un travail déterminé, voire même à des tétus, des irritables, des rétifs.

GUÉNON a déjà fait allusion à ces hommes possédant un pouvoir de domination, de suggestion, d'éducation, il va dans ses travaux suivants nous confirmer ses vues autorisées.

Influence de la musique sur les animaux (1)

« Tout le monde sait que la musique est utilisée par certaines personnes pour charmer les serpents.

« Dans l'Inde, ces hommes qui s'appellent des mallas, opèrent de la façon suivante : l'un d'eux s'assied, mettant à ses pieds une corbeille fermée dont il enlève le couvercle à un moment donné, alors surgissent deux serpents qui dansent bientôt aux sons d'un chant monotone entonné par l'Indien.

« Les araignées ont un goût prononcé pour la musique.

« Le fameux russe DOUROFF qui exhibait il y a quelques années à Paris, une troupe de rats et de souris, leur jouait de la flûte devant le public et ses pensionnaires s'intéressaient à sa musique.

« Selon HELMNOLTZ, les phoques sont impressionnés par la musique

(1) Ad. GUÉNON.

« et semblent l'apprécier : ce goût, bien connu des anciens, ne l'est pas
« moins des chasseurs d'aujourd'hui qui en tirent souvent parti.

« Les conducteurs de caravanes soulagent leurs chameaux en jouant
« des instruments, si fatigués qu'ils soient par leurs lourds fardeaux,
« ces animaux marchent aussitôt avec une certaine aisance, si la musi-
« que cesse, la force et le courage les abandonnent au point qu'ils ne
« peuvent plus avancer.

« Un âne de Chartres avait coutume d'aller au château de Guerville.
« Le propriétaire du château était une dame qui avait une excellente
« voix. Toutes les fois qu'elle commençait à chanter l'âne ne manquait
« jamais de s'approcher tout près des fenêtres, et là il écoutait avec une
« attention soutenue.

« On sait que la musique exerce une impression sur le baudet, la
« preuve nous en est fournie par le trélandage, cet ensemble de pratiques
« bizarres qu'on emploie dans le Poitou pour vaincre la répugnance de
« l'âne-étalon à se mésallier avec la jument. Parmi les nombreux moyens
« de préparation, d'excitation lascive, figurent en première ligne les
« chansons ou les accords tirés d'un violon ; les baudets paraissent vi-
« vement s'intéresser aux modulations de la voix ou de l'instrument
« et celles-ci contribuent beaucoup à produire le résultat désiré.

« Quelques-uns sont particulièrement sensibles à ces chants et s'exci-
« tent comme à la vue d'une ânesse.

« Lorsque la sensibilité s'exalte il y a émission d'une certaine quan-
« tité d'urine et hypersécrétion nasale. Parfois ces animaux expulsent
« quelques crottins, mais le fait est assez rare.

« Je noterai, en passant, une particularité assez remarquable : tous
« les auteurs qui parlent du trélandage signalent l'influence de la musi-
« que sur le baudet, mais aucun d'eux ne signale cette même influence
« sur la jument.

* *

Influence de la musique sur le cheval.

« Je ne saurais dire si certains instruments impressionnent plus que
« d'autres, j'ai opéré avec les moyens dont je disposais ; je me suis servi
« deux fois d'un violon, mais le plus ordinairement j'employais la
« grande flûte, et celle-ci m'a paru avoir plus d'action que l'instrument à
« cordes.

« D'après mes constatations, les chevaux sont d'autant plus intéres-
« sés, d'autant plus impressionnés par la musique que celle-ci charme
« davantage nos propres oreilles ; des fragments d'air sans suite, des
« notes ne constituant pas une mélodie ont beaucoup moins d'action ou
« n'en ont aucune.

« Effets produits : attitude spéciale, action sur la vessie et l'intestin
« chez les 4/5 des sujets. Les effets observés sur les chevaux poltrons
« tiennent du misonéisme.

« Voici maintenant ce qui se passe durant l'audition musicale, aux
« premières notes de la flûte : tous les chevaux se retournent vers moi et

« me regardent attentivement, curieusement ; on en voit bientôt plusieurs qui, après avoir constaté d'où venaient les sons, replacent la tête vers la mangeoire et reprennent leur position première ; ils témoignent une indifférence profonde, méprisante et semblent dire : « cela ne me gêne pas ».

« Dans mes essais, la proportion de ces indifférents a été de 1/5^e environ.

« Quant aux autres, ils sont visiblement impressionnés, ainsi que l'indique l'attitude spéciale gardée par eux, à peu près tout le temps pendant lequel l'instrument se fait entendre ; ils se grandissent du devant, la tête est portée haut, les oreilles dressées et fixes, l'ouverture dirigée du côté d'où viennent les sons ; la ligne du dos se relève, la queue se détache comme lorsque l'animal est en mouvement. Il en est qui ne cessent de regarder l'instrumentiste tant qu'il joue, d'autres se déplacent en face de leur râtelier et demeurent également immobiles ; la fixité des oreilles, leur direction démontrent clairement que l'animal ne veut pas laisser perdre une note ; toute l'attention est concentrée sur l'organe de l'ouïe, ce fait est à rapprocher toutes proportions gardées, de la contemplation par l'ouïe dont parle PRUDHON.

« On peut dire sans exagération, que tous ces animaux sont charmés, il est visible qu'ils sont remués profondément, que la musique les travaille ; la sensation qu'ils en tirent ne leur est pas désagréable car ils ne manifestent ni inquiétude, ni impatience.

« Maintenant et c'est le côté le plus curieux, les émotions qu'ils éprouvent, retentissent fortement sur la vessie et surtout sur l'intestin : ce phénomène singulier ne manque jamais de provoquer l'hilarité et l'étonnement des spectateurs.

« Dès les premières notes au bout d'une minute à peine, on voit invariablement quelques chevaux se camper et uriner, ou exécuter une évacuation intestinale ; pendant une séance de dix minutes on constate sur certains d'entre eux 3 et 4 évacuations intestinales et une ou deux mictions. Sur d'autres, le phénomène se produit deux fois seulement ; parfois il se réduit en une simple expulsion de gaz intestinaux ; il peut aussi ne pas y avoir miction, l'animal exécute seulement les prémices, se campe légèrement, mais ses efforts n'aboutissent pas.

« Les jeunes animaux sont beaucoup plus sensibles que les individus âgés, l'impression est bien plus forte, l'émotion plus vive, si l'on en juge par le nombre des évacuations alvines.

« Il faut rapprocher aussi ce fait de celui qu'on observe sur l'espèce humaine, à savoir que les enfants expriment leurs émotions avec une énergie extraordinaire.

« En se plaçant près de l'un d'eux et continuant à jouer sans faire aucun mouvement, il n'est pas rare de voir le cheval avancer la tête doucement, progressivement, considérer avec attention l'instrument d'où s'échappent les sons, puis venir le flairer, le toucher du bout du nez et même répéter deux ou trois fois cette cérémonie.

« Enfin et ceci mérite surtout d'être retenu, on constate souvent que l'émotion atteint son apogée sur ces chevaux ombrageux, poltrons

« comme des lièvres, qui passent leur vie à mourir de peur. Ici, l'action
« produite sur l'intestin et la vessie ne tient pas du charme ; la manière
« dont ils se comportent pendant la première audition le démontre clai-
« rement et ne permet pas de les confondre avec les sujets charmés ; au
« lieu de rester, comme ceux-ci, calmes, immobiles, prêtant une oreille
« attentive, ils se tourmentent, grattent le sol, dirigent les oreilles en
« tous sens ; en un mot ils manifestent les signes d'une vive inquié-
« tude.

« Les troubles viscéraux observés sur ces rares chevaux poltrons
« sont bien dûs à la frayeur ; car, si on renouvelle l'expérience le lende-
« main, l'action de la musique est à peu près nulle ; on constate un peu
« d'étonnement aux premières notes et c'est tout.

« Un chef de musique me disait dernièrement que, lorsqu'il était mu-
« sicien dans un régiment de cavalerie de la garde, un de ses camarades,
« le petit bugle, montait un cheval assez difficile ! Dès que le morceau
« commençait, l'animal devenait d'une douceur exemplaire ; ce proverbe
« ancien, « la musique adoucit les mœurs » peut donc parfois s'appliquer
« au cheval.

« Voici encore une remarque pleine de justesse venant d'un profes-
« seur de musique qui l'a faite il y a bien longtemps pour la première
« fois. La preuve, m'a-t-il dit, que la musique agit sur les chevaux c'est
« que, pendant un défilé, ils prennent immédiatement une autre attitude
« dès que les accents d'une musique se font entendre.

« Un cheval très âgé, soumis plusieurs fois à mes expériences, était
« toujours impressionné fortement : comme j'en faisais part à son maître,
« M. le Colonel X... qui est un excellent observateur, celui-ci me répon-
« dit alors : je n'en suis pas surpris, car lorsque je marche à la tête du
« régiment, sitôt que les trompettes sonnent, mon cheval a l'air particu-
« lièrement content ; son attitude est spéciale ; il se pavane et semble
« vouloir dire : c'est moi le cheval du colonel.

« A l'appui de ces faits, j'ajouterai ceci : depuis mes expériences j'ai
« souvent examiné pendant l'exécution des sonneries en fanfare les che-
« vaux du régiment marchant en ordre à l'allure du pas ; j'ai constaté
« invariablement que tous, prennent, aux premières notes, une attitude
« caractéristique : ils deviennent plus fringants, le torrent des sons en-
« flamme leur ardeur et semble les remplir d'allégresse triomphante :

« Je connais un maréchal des logis trompette qui utilise très judi-
« cieusement cette influence des sonneries. Lorsque, à la tête de ses hom-
« mes, il rencontre un objet ou une cause de frayeur pour les chevaux
« (train de chemin de fer, tramway électrique, pont suspendu à traver-
« ser, etc.) il fait immédiatement sonner. Alors, dit-il, les chevaux pas-
« sent sans difficulté. Ceci s'explique aisément, car les sons de trom-
« pette ont pour effet de capter entièrement l'attention de ces animaux.

« M. C... vétérinaire rapporte une observation fort intéressante,
« l'influence de certains sons sur le cheval. Il possède deux juments dont
« l'écurie est distante de quelques mètres d'un puits où l'on va chaque
« jour prendre l'eau destinée à les abreuver.

« Le système de puisage se compose d'une chaîne glissant sur une poulie en fer : avec un tel assemblage, écrit-il, des sons variés, tantôt graves, tantôt aigus, souvent discordants, se produisent à la descente et à la montée du seau. Aussitôt, mes juments, qui ont toutes les deux un tempérament nerveux, se campent, urinent et souvent simultanément.

« L'état émotionnel ainsi provoqué indique une impression profonde et plutôt désagréable sur la sensibilité.

« Par conséquent, chez le cheval, les émotions vives, pénibles ou agréables, peuvent agir de la même manière sur l'intestin.

« Je ne chercherai pas à analyser les sensations éprouvées par les chevaux que la musique impressionne fortement ; il est impossible d'analyser les sensations de plaisir ou de peine : seulement, je crois-pouvoir dire que les émotions vagues produites par les airs de flûte, leur sont plutôt agréables ; ils semblent éprouver une jouissance très vive et inconnue, mêlée de plaisir et d'étonnement, de satisfaction et de trouble. Si ces airs les incommodaient, ils témoigneraient de l'impatience, de l'inquiétude ; bien au contraire, sous l'influence de cette musique ils paraissent subir une sorte de charme, ils gardent, en l'écou- tant une attitude calme, attentive, pouvant même devenir, — qu'on me passe le mot, — contemplative.

Action psycho-physiologique du sifflement employé parfois pour amener la miction chez le cheval

« Tout le monde connaît le sifflement particulier employé couramment sur le cheval pour favoriser la miction, parfois difficile après des efforts musculaires violents et renouvelés. Ce moyen empirique, né sans doute du hasard et de l'observation, a une efficacité réelle. Il semblera peut-être qu'on puisse trouver l'explication psychologique de son action dans une influence analogue à celle de la musique ; à mon avis, il n'en est pas ainsi.

Le mécanisme physiologique ordinaire de la miction : c'est la distension de la vessie qui fait naître le besoin d'uriner, dit G. COLIN, l'impression produite sur les nerfs spinaux qui l'innervent est transmise aux centres nerveux, ceux-ci, par une action réflexe, en partie soumise à la volonté, font cesser la contraction du sphincter du col vésical et mettent en jeu le diaphragme et les muscles abdominaux. Il se produit un effort qui, chez le cheval, est incompatible avec la marche, la course et tout autre exercice musculaire un peu pénible. Lorsque la distension de la vessie provoque le besoin d'uriner, sur un cheval soumis à un dur travail, l'animal s'arrête, mais seulement lorsque le besoin devient impérieux ; alors le col vésical, qui a dû se contracter d'une façon intense et soutenue pour empêcher la sortie intempestive reste en ténésme.

« Chez le mâle il faut noter la contraction du muscle de Wilson, sphincter dont l'action s'ajoute à celle du précédent. »

« Le sifflement doux et monotone employé par le conducteur agit alors par un mécanisme fort simple ; il concentre toute l'attention du sujet sur l'ouïe et, en vertu de cette loi bien connue en psychologie, que la concentration de l'attention supprime le ténésme, la miction s'opère librement dans les conditions physiologiques. Celle-ci terminée, le sifflement reste sans effet, le besoin d'uriner ne reparaît plus. »

« L'action de la musique est toute différente ; elle produit une impression morale profonde, indéfinissable, qui active la sécrétion urinaire et fait naître le besoin d'uriner indépendamment de l'état de plénitude ou de vacuité de la vessie, en outre, pendant l'audition, les tentatives de miction peuvent se reproduire 2 ou 3 fois en dix minutes. Le sifflement du conducteur n'a aucune valeur musicale ; pour charmer l'oreille du cheval il lui manque une qualité indispensable : la pureté du son. »

« La constatation de ces faits fournit un argument de plus à l'opinion tendant à prouver que les facultés mentales de l'animal et celles de l'homme sont de même essence et qu'il n'existe pas entre elles un infranchissable abîme. »

« Pourquoi, écrit le savant physiologiste G. COLIN, d'Alfort, les animaux qui ont le sentiment des diverses qualités des sons ne seraient-ils pas impressionnés agréablement par ceux qui nous plaisent, et péniblement par les autres ? »

« L'idée si lumineusement énoncée par G. COLIN, me suggéra, dit GUÉNON, de rechercher qu'elle pouvait être l'influence de la musique sur le plus noble de nos animaux domestiques. »

« Bravant le ridicule, j'entrepris donc, dans mon régiment, une série d'expériences que je rangerai volontiers parmi celles que DARWIN faisait souvent et qu'il appelait des « expériences d'imbéciles ». »

« Les résultats que j'ai obtenus m'ont paru offrir assez de curiosité et d'intérêt pour être rapportés. »

« Afin de saisir entre eux ce qu'il y a de saisissable, je suis obligé de montrer d'abord les effets de la musique sur l'espèce humaine, ceux-ci devant nous servir de base, de terme de comparaison ; puis, j'examinerai les émotions qu'elle fait naître sur certains animaux ; enfin, j'étudierai son action particulière sur le cheval. »

Des effets de la musique sur l'homme

« Pour BERLIOZ, c'est l'art d'émouvoir par les sons les hommes intelligents et doués d'une organisation spéciale. Cette définition trop exclusive, est néanmoins plus exacte que celle de J. J. ROUSSEAU ; certaines pages n'ont pas été écrites pour plaire à l'oreille, mais bien pour éveiller des sensations douloureuses et pénibles. »

« PLUTARQUE reconnaissait dans la musique trois principes : la douceur, la volupté (c'est-à-dire la joie) et le ravissement d'esprit (l'enthousiasme). »

« Si la musique est un art qui évoque le plaisir par d'agréables sensations, c'est parce qu'elle est un puissant moyen d'excitation, non seulement elle charme délicieusement nos oreilles, mais encore elle éveille en nous les émotions les plus diverses que nous exprimons de façons variées.

« Pour FÉTIS, la musique est destinée à faire naître des émotions et à exprimer des sentiments dont les modifications inépuisables échappent à l'analyse.

« D'après HÉGEL (Esthétique) « L'âme perd sa liberté contemplative ; l'expression musicale nous emporte et nous entraîne. Le son agit comme une force de la nature. Le moi n'est pas saisi par tel ou tel point de son existence spirituelle, il est comme enlevé et mis en mouvement tout entier ».

« Un chet de musique m'a déclaré tenir de plusieurs missionnaires ce fait bien significatif que, dans les solennités religieuses, la musique procure aux nègres une sorte d'extase et exerce sur eux une attraction extrêmement puissante.

« Pendant la retraite du soir, la foule emboitant le pas à la musique militaire obéit à une impulsion irrésistible ; c'est par la même puissance magique que le fantassin fatigué retrouve à la fin d'une longue étape, une énergie nouvelle et se sent comme électrisé dès qu'il entend les accords entraînants de la musique du régiment.

« Dans les morceaux faciles à suivre et dont le rythme est fortement marqué, dit encore HÉGEL, nous avons du plaisir à marquer nous-mêmes la mesure et à mêler notre voix à la mélodie. Dans la danse, la musique nous passe en quelque sorte dans les jambes. Ici, toute la personne est comme prise à partie ».

« Selon DARWIN « L'expression des émotions » chez certaines personnes, la belle musique avec les émotions vagues qu'elle éveille fait passer un frisson dans le dos ».

« Les émotions produites sur l'âme par la musique étaient connues des anciens ; l'histoire nous dit qu'ils les ont utilisées parfois.

« La harpe de DAVID calma les accès de démence de SAÛL ; le roi d'Espagne FERDINAND IV fut guéri de l'aliénation mentale par les chants de FARINELLI.

« Dans certains hôpitaux, cet art d'agrément a déjà été employé souvent, et avec un certains succès, comme moyen de traitement de l'aliénation mentale, de l'hypocondrie, de la monomanie.

« D'après SOCRATE, certains cantiques guérissent l'âme en lui rendant sa tranquillité ; celle-ci établie, il est facile de guérir le corps.

« HIPPOCRATE recommande beaucoup le chant contre les songes naturels.

« D'ailleurs, pour remuer l'âme humaine, une musique savante n'est pas indispensable ; la musique la plus rudimentaire procure de vives et agréables émotions aux hommes les moins civilisés ; les sauvages les plus barbares possèdent des instruments dont les sonorités, dépourvues d'harmonie, ressemblant plus à du tapage qu'à de la musique, sont cependant un charme pour leurs oreilles. »

« Dans notre bas âge, parmi les jouets que nous affectionnons le plus, figurent ordinairement des instruments, dont les sons, plus ou moins bruyants, parfois aussi peu musicaux que possible, nous causent néanmoins grand plaisir. »

« Puis, n'employons-nous pas, nous-mêmes, des instruments sans harmonie (tambour, grosse caisse, cymbales, tambour de basque, etc. etc.) dont nous ne saurions nous passer dans un bon orchestre ou une bonne musique ? Ce ne sont que des instruments de rythme. »

« Ainsi, d'autre part, il faut ajouter au domaine de l'harmonie le bruit des vagues, le murmure des ruisseaux, le bruissement des arbres, le mugissement du vent, en un mot toutes les sonorités rythmées et imprécises de la nature qui parlent à notre âme. »

* * *

Influence de la musique et de certains sons sur les animaux

« Il faut d'abord bien s'entendre sur les sens du titre ci-dessus. Certes, comme le dit DARWIN, aucun animal n'est capable d'admirer une musique savante ; ce goût relevé dépend de l'éducation et de l'association d'idées complexes ; les barbares et les personnes dépourvues d'éducation ne l'apprécient d'ailleurs pas. »

« Si une œuvre musicale parvient à donner une certaine excitation à notre imagination et à la faculté de nous représenter les objets, ce n'est toujours qu'indirectement qu'elle le fait, non immédiatement, par le pur procédé musical de traiter les sons. Le son, nous dit HÉGEL, a un rapport intime avec les sentiments de l'âme ; mais cela ne dépasse pas un accord vague, auquel je rattacherai ordinairement les émotions produites par la musique sur l'âme des animaux. »

« Par âme des animaux, je veux exprimer, avec MILNE EDWARDS, l'ensemble de leurs facultés intellectuelles et morales mais non désigner le principe immatériel et immortel que presque tous les hommes croient instinctivement exister en eux. »

« Je vais essayer de montrer dans un aperçu rapide, que nombre d'espèces animales sont impressionnées par la musique et que plusieurs en éprouvent même des sensations agréables : elle agit principalement sur la sensibilité ; chaque espèce et parfois aussi chaque individu dans cette espèce — tout comme chez nous — étant différemment influencés selon leur manière d'être, leur idiosyncrasie. »

* * *

Influence très variable sur le chien

« DARWIN affirme que tous les animaux semblent aptes à percevoir les cadences musicales et le rythme, sinon à éprouver une jouissance à leur audition : cela dépend de la nature physiologique commune de leur système nerveux.

« La musique est le seul des arts auquel les animaux, les fous et les idiots soient sensibles, dit LAPRADE. »

« Tout animal a des sons favoris. »

« Examinons d'abord le chien, que tout le monde a pu observer. Rien n'est plus curieux que les expressions de physionomie d'un jeune animal de cette espèce, la première fois qu'il entend les sons d'une flûte ou d'un violon. »

« Aux sons graves et lents, le chien allonge le cou et prend des airs penchés du haut comique ; pour mieux entendre, il soulève les oreilles, parfois la tête s'incline tellement, qu'elle fait presque un demi-tour sur elle-même ; le charme peut durer plusieurs minutes mais il se rompt si le rythme s'accélère trop ou si les sons deviennent trop aigus ; dans ce dernier cas, le chien est péniblement impressionné et le dit à sa manière en poussant des aboiements, des hurlements prolongés très aigus eux-mêmes ; ils cessent avec la cause qui les a fait naître. »

« Sur le piano, les résultats sont à peu près identiques ; les accords graves et lents charment l'animal, les sons discordants, aigus, très bruyants, provoquent une impression désagréable et des aboiements. »

« Casimir COLOMB rapporte qu'un chien ayant entendu jouer du violon en avait tellement souffert, qu'il se mettait à hurler dès que l'on faisait mine de toucher l'instrument. »

« Le Dr RICHARD MEAD parle d'un chien qui était très affecté par les sons du violon dans un certain ton ; il poussait alors des hurlements d'angoisse. Un jour l'instrumentiste ayant prolongé son air en restant dans cette tonalité, l'animal mourut au milieu de convulsions. »

« Casimir COLOMB cite encore un exemple curieux de l'influence de la musique sur un jeune chien de chasse ; cet animal à qui on accordait l'accès du salon où on faisait beaucoup de musique s'installait d'habitude sous le piano à queue ; tant que l'instrument restait silencieux le chien demeurait immobile, couché en rond. Mais aux premiers sons il dressait la tête et prêtait une oreille attentive ; puis selon la musique qu'on jouait il poussait un léger grognement ou des gémissements plaintifs entrecoupés parfois d'aboiements aigus. Il avait ses auteurs favoris : Mozart ne paraissait guère l'émouvoir ; ROSSINI pas davantage ; mais BEETHOVEN, SHUBERT et MENDELSSOHN le faisaient gémir et crier. Avec WEBER, les plaintes redoublaient ; il aboyait si fort avec les œuvres de CHOPIN qu'on n'entendait plus les sons du piano ; on essayait de le chasser, mais il ne s'en allait pas de bonne volonté : il faut croire que ses cris exprimaient plutôt la satisfaction que la souffrance, car on était obligé de le mettre à la porte pour se débarrasser de la partie qu'il faisait dans le concert. »

« Il est à noter que la musique qui agissait le plus sur lui était celle dont les accords contenaient beaucoup de dissonances. Ce qui prouverait la justesse de l'observation de GRÉTY qui avait déjà remarqué que les chiens hurlent surtout avec les dissonances soutenues. »

« Il est assez difficile d'affirmer catégoriquement qu'ici le chien aboyait parce qu'il éprouvait une sensation de plaisir, pourtant j'incline

fortement à le croire, car, souvent les chiens aboient ou hurlent pour exprimer des émotions agréables. »

* *

Action sur les chats ; charme exercé par le chant sur une chatte sauvage. Influence sur les bêtes féroces

« Casimir COLOMB eut l'occasion d'observer, à la campagne, dans une propriété isolée, une jeune chatte tout à fait sauvage qu'on ne pouvait approcher, pas même la personne qui lui portait chaque jour sa nourriture dans un coin du jardin : »

« Certain soir, dans un salon du rez-de-chaussée, une dame se mit à fredonner une barcarolle italienne d'une mélodie fort simple. Un jeune homme fit une seconde partie en harmonie très douce. »

« Les voix se mariaient agréablement et le chant durait depuis quelques instants lorsque, tout à coup, la chatte bondit sur le bord de la fenêtre laissée ouverte et, s'installant sur les genoux de la chanteuse se caressa contre les mains de celle-ci avec des signes du plaisir le plus vif. Elle vint ensuite sur les genoux du chanteur pour continuer le même manège qu'elle refit deux ou trois fois. Le duo terminé, l'animal s'enfuit, laissant les assistants fort surpris de cette subite transformation de mœurs opérée par la musique. »

« L'Américain FRANK COLLIN BAKER vient de consacrer une étude spéciale à l'influence de la musique sur les bêtes féroces. Il se servait d'un violon ; pendant plusieurs soirs il se rendit au jardin zoologique de New-York, deux heures après le repas des fauves. A la première audition, la panthère à moitié assoupie, bondit d'abord, puis se mit à écouter attentivement manifestant une grande curiosité ; à l'air de danse qui fut joué, l'animal répondit en dressant les oreilles et agitant nerveusement la queue. Le jaguar, après quelques bonds désordonnés, allongea ses pattes à travers les barreaux comme s'il eût voulu toucher l'instrumentiste. Le léopard témoigna une indifférence superbe. La lionne semblait écouter avec attention, mais grognait sourdement. Le tigre parut insensible, sa femelle goûta la sérénade qu'elle écouta, immobile, le nez posé entre les barreaux. Quant à la hyène, en présence de ces sensations neuves, son courage l'abandonna tout à fait ; blottie au fond de sa cage elle fut prise de tremblements nerveux. »

« En général, conclut le violoniste américain, les femelles sont plus sensibles à la musique que les mâles. A ce sujet, je dirai que l'analogie avec ce qu'on observe sur notre espèce est complète. »

« Et GUÉNON rappelant certaines thérapeutiques tentées pour obtenir la guérison des coliques chez le cheval, capote sur les yeux, provocation de la peur, emploi des courants électriques (LAQUERRIÈRE), constate qu'il s'agit en réalité de thérapeutique suggestive. »

« Lui-même tenta de cette thérapeutique en essayant d'influencer le coliqueux par la musique. »

« Il déclare n'avoir pas obtenu des résultats aussi probants que

lorsque par des moyens divers il déterminait la crainte et une grande frayeur. »

« GUÉRON aborde ensuite la question des influences psychiques dans le dressage du cheval. »

« Le dressage se ramène à deux suggestions, dit-il.

« 1^o Respect de l'homme.

« 2^o Confiance en l'homme.

« Mais pour que cet animal obéisse toujours et partout, il faut qu'il ait confiance en notre bonté et en notre fermeté. »



Suggestion armée, obligation de se coucher.

« Puis ayant posé ces principes, il nous expose sa méthode de dressage par l'électricité. »

« Dans le dressage par l'électricité, dit-il, deux suggestions se détachent, l'intimidation, la suggestion du respect. En somme, deux influences psychiques. »

« Supposons qu'il s'agisse d'une jument pisseuse, canaille, qui refuse de se laisser lever les pieds et rue pour se débarrasser de l'homme. »

« A chaque défense, une décharge désagréable la cloue sur place. La bête veut-elle fuir ? Une autre décharge la foudroie et l'arrête net, tordue en arc de cercle. »

« Je ne sache pas qu'il existe de plus rapide et de plus éclatante démonstration de la toute puissance de l'homme. »

« Plusieurs décharges sont nécessaires pour réaliser la prise de la suggestion »

« Mais le résultat est superbe, palpable !!! Pour ceux qui douteraient : les troubles de l'intestin et de la vessie disent éloquentement la frayeur que nous avons inspirée. »

« La jument n'ose plus remuer un seul membre ; on peut la toucher

à son aise partout ; le contact se traduit quelquefois encore par un frisson et c'est tout. »

« L'homme apparaît à l'animal comme un JUPITER dont il va désormais respecter les foudres. »

« Pour pratiquer la suggestion de la confiance, l'instructeur parle doucement au sujet, lui distribue de l'avoine et des caresses (l'avoine est rarement acceptée) tandis que l'aide s'avance, silencieux vers l'animal immobilisé, stupéfié. On peut, en toute sécurité, lever les pieds. »

« Le lendemain, il suffira de ramener l'animal dans les mêmes conditions de la veille ; souvent, il ne sera même plus nécessaire de recourir à une nouvelle décharge, la docilité, la passivité sera absolue. »



Doucement le cheval est mis sur les genoux.

« Et ceci, pour toujours, si le vice n'est pas invétéré, si on opère sur un sujet encore jeune. »

« J'ai aussi adopté la camisole de force, *système Rarey* modifié, procédé qui peut se résumer ainsi : la force unie à la douceur. »

« La méthode n'exige pas de tact spécial. Tout le monde peut l'appliquer et à tous les chevaux méchants ou simplement poltrons, vicieux ou ignorants, chatouilleux ou non. »

« Il faut d'abord empêcher l'animal de se sauver. On le met sur 3 jambes au moyen d'un trousse-pied au paturon antérieur gauche. Un agencement spécial permet à volonté de replier pareillement le membre antérieur droit : Prenons un cheval qui refuse de supporter le sabre par exemple. »

« L'appareil est placé, je présente le sabre brusquement ; aussitôt le sujet veut fuir ; deux aides tirent sur une longe, le membre antérieur droit se replie. Le récalcitrant après s'être cabré, s'agenouille malgré lui. Il se repose ainsi quelques minutes, rageant d'impuissance, mor-

dant la terre et parfois ses entraves. Puis il se cabre encore, s'agenouille et finalement vaincu, se couche doucement sur le côté. On cherche d'ailleurs à provoquer le décubitus en poussant à la hanche le sujet à genoux. »

« Ceci est la suggestion de la toute-puissance de l'homme ».

« Bientôt le sujet subit, sans bouger, tandis qu'il est couché, la vue du sabre. Dans les intermèdes, on donne de l'avoine et on caresse afin de suggérer la confiance. »

Mais le dressage de tous les animaux féroces ou domestiques ne semble pas pouvoir être obtenu sans influencer psychiquement le sujet..



Puis, couché complètement, le dresseur le met en confiance.

Sciemment ou inconsciemment le dresseur utilise ces influences..

Je ne peux penser à analyser les procédés des dompteurs, je ne peux même pas me permettre de passer en revue les nombreuses méthodes de dressage du chien.

Mais qu'il s'agisse de chiens de défense, de chiens sauveteurs, de chiens de chasse, on constate pour chaque procédé que le résultat n'est obtenu que parce que l'animal est influencé par son éducateur et le résultat est d'autant meilleur et prompt que ces influences sont plus habilement imposées. C'est ce qui explique que des dresseurs sont considérés comme bien supérieurs à d'autres. Est-ce que les maîtres qui sont chargés de l'enseignement de nos enfants ne présentent pas, eux aussi, des différences notables ?

L'influence sur le chien, mais elle a sauté aux yeux des poilus qui ont eu des chiens à leur côté, ou qui s'occupaient des chiens dits de défense.

Leurs maîtres du moment n'étaient certes pas des professionnels, pour la plupart. Ils avaient les uns et les autres à se « débrouiller » ils le firent en commun et bien, se trouvant chaque jour en présence de difficultés imprévues.

« J'ai pu constater combien heureuse était leur étroite collaboration, deux êtres unis par le malheur s'aidant de l'ensemble de leurs instincts, l'homme complétant la bonne volonté de l'animal par une intelligence supérieure dont celui-ci ne tardait pas à profiter largement, pour le plus grand bien des associés ».

« N'est-il que les chiens qui soient capables de pareilles adaptations ? »



Suggestion armée pour obliger le sujet à supporter le sabre dont il a peur.

« Les moutons, les bovins ne donnent-ils pas des exemples analogues, bien que beaucoup moins développés intellectuellement ? »

« Observons leur manière de se comporter vis à vis du berger, du vacher, du laboureur et nous serons fixés ».

« Ces animaux subissent heureusement l'empreinte, l'influence de leur conducteur, ils lui obéissent, le reconnaissent, acceptent ses ordres ; sans cette condition, usant de leurs instincts brutaux, de leur force considérable, ils pourraient se rendre inutilisables ».

« Sur le dressage du chien, il a été écrit de nombreux ouvrages, beaucoup n'ont aucune valeur, c'est la transmission de traditions et d'erreurs souvent grossières »

« D'autres doivent retenir notre attention, je n'en citerai que quelques-uns. D'abord les remarquables ouvrages sur le chien du vétérinaire MÉGNIN, savant spécialiste qui nous a laissé des études sur la psychologie, les maladies, le dressage de cet animal ».

« BECTARD, un ancien commissaire de police de la Ville de Paris, a publié un dressage du chien, dans lequel les influences psychiques sont parfaitement établies ».

« DOMMANGET, un spécialiste averti des questions de dressage, s'est occupé des chenils de guerre et a rassemblé de nombreuses observations sur les qualités du chien et ses aptitudes psychiques ».

Je terminerai par « *le Chien* » de HUYGHEBAERT dont j'extrais les intéressants passages ci-dessous :

Faisant siennes les réserves de HACHET-SOUPLET sur l'intelligence du chien, de LEIBNITZ sur l'intelligence des animaux qu'il déclare être incapables de toute action générale et nécessaire, et bornés à la mémoire des idées, HUYGHEBAERT développe longuement la mémoire de l'odorat, de la vue, de l'ouïe, du goût, du toucher, etc.



Le sabre lui est montré.

En somme, il préconise à la base du dressage le développement de ces sens, par des empreintes successives et répétées.

Je ne discuterai pas la manière d'interpréter de ces auteurs, je rappelle que mémoire est fonction d'associations d'idées et par conséquent d'intelligence, que les empreintes sus-invoquées ne sont après tout que des influences psychiques tendant à la réalisation d'un enseignement spécial, en vue d'une utilisation déterminée.

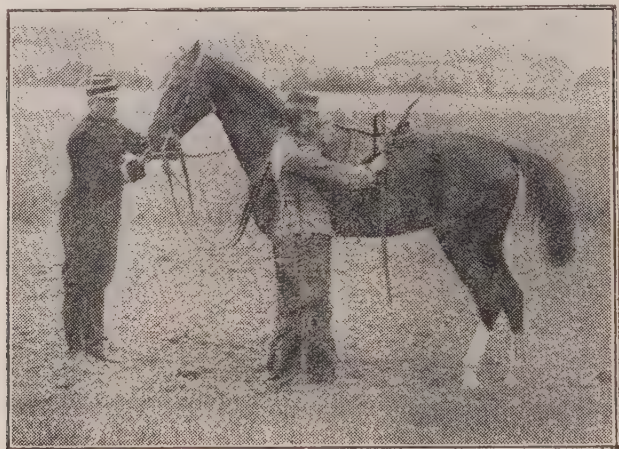
Retenons cet appel de HUYCHBAERT à la collaboration du vétérinaire :

Plusieurs auteurs, parmi lesquels nous citerons P. HACHET-SOUPLET, prétendent que l'analogie est complète entre l'éducation humaine et l'éducation animale ; mais, chose curieuse, les éleveurs et les dresseurs se sont très peu servi des constatations scientifiques qui ont été faites. Nous croyons qu'ils ont eu tort de ne pas suivre de plus près les nombreuses expériences réalisées par les psychologues modernes, mais disons-le aussi, les hommes de science auraient dû élargir le cercle de leurs recherches, en y intéressant directement quelques éleveurs et quelques dresseurs.

Les lois de l'hérédité et de la dégénérescence chez l'homme, de même que les lois de l'entraînement musculaire et sensoriel, pour ne citer que les principales, peuvent très bien s'étudier en prenant pour sujet d'expérience des jeunes chiens dès leur naissance et en suivant

ensuite leur développement physique et psychique pendant quelques générations.

Personne, croyons-nous, n'a encore essayé de réaliser cette collaboration si désirable qui devrait exister entre les hommes de science et les éleveurs-dresseurs, et l'on peut donc excuser les amateurs de chiens de n'avoir fait jusqu'ici que de l'élevage et du dressage d'utilisation. Nous en connaissons cependant beaucoup qui ne demanderaient pas mieux que de s'occuper également de l'élevage et du dressage scientifique ou expérimental, s'ils se sentaient guidés et encouragés.



Enfin il en accepte le contact.

Les influences psychiques peuvent être exercées par l'homme, ce sont celles qui nous intéressent le plus, et en tout cas qui rentrent dans le cadre forcément restreint de ce travail, mais elles peuvent s'exercer d'animal à animal.

Des expériences, des observations ont établi l'esprit d'imitation et les dispositions à la sociabilité, des ouvrages fort intéressants ont été publiés : « La vie des abeilles de MAETERLINCK » les sociétés animales » etc.

Le Vétérinaire Principal FAYET a relaté des observations personnelles nombreuses, chien à fracture, sans maître, revenant plusieurs fois à son infirmerie pour recevoir des soins et se faisant accompagner d'un autre chien malade. Cheval passant de la nourriture à son voisin incapable de la joindre, etc.

Ces dispositions sont utilisées fréquemment dans le dressage.

*
**

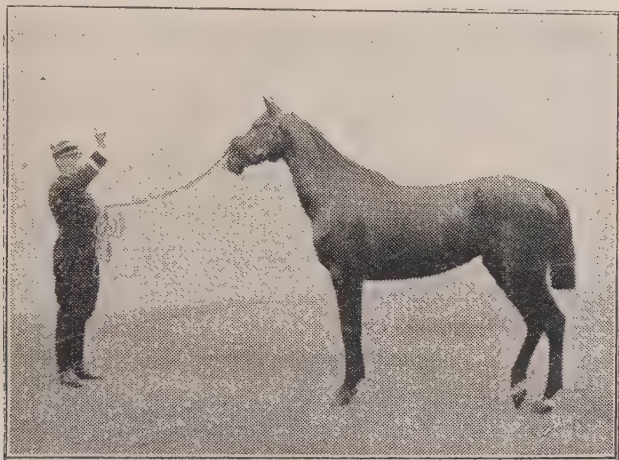
J'en arrive maintenant à passer en revue une modalité d'influences psychiques qui ne sera pas sans soulever quelque émotion.

Il s'agit de suggestion, d'hypnotisme, d'états neurasthéniques, toutes choses intéressantes mais qui ont déjà provoqué bien des controverses.

lorsqu'il s'agissait de l'homme et qui ne manqueront pas d'être accueillies avec réserve lorsqu'il s'agit d'animaux. Il m'a semblé impossible de les taire, on pourra discuter les interprétations, on ne peut nier des résultats constatés par des hommes de science et de bonne foi.

La suggestion dans l'éducation des chevaux vicieux ou indisciplinés. Etats hypnotiques observés (1)

« G. Le PON, le psychologue éminent autant qu'habile écuyer, écrit ceci : Qu'il s'agisse d'un enfant, d'un cheval, ou d'un animal quelcon-



Suggestion de la crainte de l'homme (Syst. Balassa) Intimidation et douceur.

« que, toutes les méthodes d'éducation connues reposent sur un petit nombre de principes psychologiques fondamentaux. »

« L'éducation des animaux n'est que de la pédagogie élémentaire. »

« Suggestionner un sujet c'est lui imposer sa volonté sans chercher à le convaincre par un raisonnement. »

« Suggestionner un cheval récalcitrant, méchant ou vicieux c'est gagner sa volonté en lui imposant d'abord la passivité ; c'est seulement après avoir obtenu ce résultat qu'on pourra commencer son éducation professionnelle qui, au trait, qui, à la selle ».

« Les moyens employés, se rangent en deux catégories :

1^o Moyens de douceur, suggestion douce.

2^o Moyens de contrainte, suggestion forcée ».

« Pour pratiquer la suggestion douce l'homme a à sa disposition trois moyens naturels, l'attitude qui impose, la voix et le geste qui ca-

(1) Ad. GUÉNON,

ressent ou menacent ; puis un adjuvant de persuasion, les friandises (sucre, avoine, carottes, etc.) »

« On emploie depuis longtemps dans l'armée pour le ferrage des chevaux difficiles, un procédé de suggestion dû au Capitaine autrichien BALASSA ».

Etats hypnotiques observés sur le cheval

« On peut les placer sur trois chefs différents ».

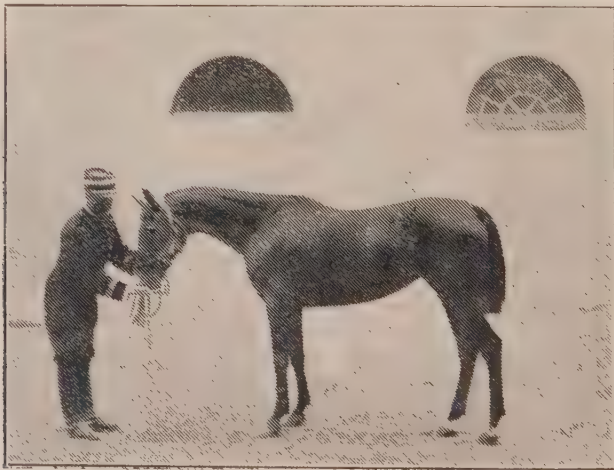
« 1^o Etat de crédulité ».

« 2^o Etat de charme, »

« 3^o Etat cataleptoïde ».

« Cet état de crédulité a été produit, comme chez l'homme, en provoquant sur le sujet une certaine émotion par le ton ou le geste. L'analogie est à retenir ».

« La concentration d'esprit sur le dresseur s'accompagne d'un émoussement de la sensibilité générale ; les impressions cutanées sont obtuses, elles s'arrêtent, si j'ose dire, au seuil de la conscience ».



Contre suggestion. Confiance dans l'homme.

« Ainsi s'explique que le teneur de pieds puisse, en cet état de crédulité, lever très facilement les membres sur des chevaux rebelles au ferrage ».

Etat de charme.— En opérant au manège, la suggestion forcée pratiquée au moyen du système Rarey ou des dérivés donne ordinairement lieu à des phénomènes assez curieux ».

« On sait qu'on travaille dans un silence absolu, ce qui intrigue fort le sujet vicieux, habitué à entendre crier autour de lui, et fait qu'il

prête attention aux actes de son hypnotiseur, le cheval étant couché, l'homme se promène sur lui, de la tête à la croupe. »

« Pour quelques chevaux près du sang, la suggestion doit être silencieuse, la voix quelle qu'en soit l'intonation les irrite ; elle leur rappelle sans doute de mauvais souvenirs, ce sont des sujets incompris qui ont dû être à la fois maltraités et injuriés. »

« BALASSA refusait de recourir aux aliments et aux friandises, j'ai constaté que ce moyen favorisait singulièrement la prise de la suggestion. Le cheval, comme tous les êtres inférieurs, croyant volontiers qu'il vit surtout pour manger. »



Poule mise en état d'hypnose par la fixation d'une ligne blanche.

« Avec un habile dresseur, la suggestion douce réussit très souvent sur des chevaux impétueux sans méchanceté, n'ayant jamais été maltraités ou auxquels on ne demande que des choses simples. On exploite alors en eux une disposition d'esprit analogue à celle qu'on appelle dans l'espèce humaine la crédulité. Plus développée chez l'enfant, elle l'est aussi sur le timide cheval. Le dresseur a pu suggérer la passivité par les menaces, suivies de caresses et de friandises. »

« *Etat cataleptoïde.* — Les décharges électriques, qu'on doit faire durer quelques secondes seulement, produisent successivement deux sortes de résultats, physiologiques et psychologiques et l'animal ne tarde pas à être dans un véritable état d'hypnose. »

Etat hypnoïde chez un singe. — M. CLAPARÈDE de Genève, ayant essayé d'hypnotiser, au moyen de passes et de fixation du regard un singe cynénocephale femelle qu'il possède depuis deux ans, — singe très vif et mobile, nullement dressé, et peu affectueux, — fut assez étonné de voir que ces manœuvres plongeaient presque instantanément l'animal dans un état de calme complet : le singe reste couché sur le dos, immobile, et, si on fixe ses yeux on voit ceux-ci battre de la paupière et bientôt se fermer pour quelques instants, parfois les yeux restent

clos une demi-minute, mais l'animal les rouvre au moindre bruit se produisant dans le lointain. Lorsqu'il est dans cet état, et même immédiatement après, alors qu'il s'est redressé, ce singe (d'ordinaire intraitable) présente une docilité extraordinaire pour les mouvements qu'on lui imprime, et il garde les attitudes qu'on lui donne, ainsi que le font les sujets en catalepsie. On peut ainsi lui faire garder les deux bras et les deux jambes étendus en haut et en avant, de sorte qu'il ne repose, en équilibre instable que sur son derrière.



Poule mise en état d'hypnose en lui repliant la tête sous l'aile

Un phénomène de ce genre, qu'il n'y a pas de raison pour ne pas rapprocher des phénomènes d'hypnose obtenus chez l'homme, puisqu'il y ressemble à s'y méprendre, semble indiquer que l'hypnose n'est pas uniquement, comme on le prétend couramment, un produit de la suggestion. On ne voit pas bien ici le rôle que jouerait la suggestion, ni quelle serait l'idée ou l'impression suggérée qui s'imposerait ainsi au cerveau du singe.

Le Dr BÉRILLON dans un article (1) remarque que :

« Les faits principaux, dans lesquels des animaux se sont trouvés hypnotisés, se rapportent à la fascination visuelle des oiseaux et d'autres animaux par les serpents, à l'influence exercée sur les serpents et sur divers animaux par les charmeurs, à la fascination olfactive exercée sur les chiens d'arrêt et sur d'autres animaux par les émanations du gibier. »

« Mais il est devenu classique de considérer comme la plus ancienne expérience d'hypnotisme provoquée chez des animaux celle que le Père Jésuite Athanase KIDCHER décrivit en 1646 dans son livre intitulé *Ars Magna lucis et umbroe* et connue sous le titre d'*Expérimentum mirabile de imaginatione Gallinæ*. »

« En voici la traduction textuelle :

Expérience merveilleuse : Posez sur le plancher une poule à la-

(1). *Revue de Psychothérapie*, sept. 1911.

« quelle vous aurez lié les pattes. D'abord en se sentant captive elle essaiera, par toutes sortes de mouvements des ailes et de tout le corps de se débarrasser de ses entraves. Mais après cet inutile effort et comme désespérant de son évasion, elle se tiendra en repos à votre merci. La poule se tenant ainsi immobile, tirez sur le pavé avec de la craie ou une autre matière laissant une trace colorée, une ligne droite qui part de l'œil de l'oiseau. Ensuite délivrez-le de ses entraves et laissez-le. La poule, bien qu'elle soit débarrassée de ses liens sera incapable de prendre son vol, même quand vous la pousseriez à s'envoler ».

CZERMACK étendit ses expériences à d'autres oiseaux de la famille des gallinacés ainsi que sur des oies, des cygnes, des canards.



Poule hypnotisée continuant à fixer la ligne blanche.

L'hypnotisme peut être obtenu également chez les oiseaux par d'autres procédés. Leur mise en pratique nécessite une certaine dextérité. Après avoir caressé l'oiseau et l'avoir habitué à ressentir le contact des mains sans être effarouché, à l'aide d'une main, on le maintient couché sur le dos. Avec le pouce et l'index de l'autre main, on effectue au-dessus des yeux de l'animal en rapprochant et en écartant alternativement les doigts, des mouvements rythmés et réguliers. A chacun des mouvements, les paupières de l'oiseau clignent et s'abaissent pour se relever aussitôt. Après quelques instants de cette manœuvre les paupières deviennent de plus en plus lourdes, enfin elles demeurent closes et l'oiseau, déposé sur la table, reste immobile, indifférent au bruit et aux attouchements.

Il donne l'impression du sujet hypnotisé, car on constate chez lui un degré assez marqué d'anesthésie et ses pattes restent contractées dans une attitude cataleptoïde.

Le Dr BÉRILLON dans une communication à la *Société de Pathologie Comparée*, (1) traite de « la fascination olfactive chez les animaux. »

« Il rappelle que les hypnotiseurs font la prise du regard, c'est-à-dire que l'hypnotisé ne veut plus quitter les yeux qui l'ont fasciné et chasse énergiquement tout ce qui s'y oppose. »

1) *Revue de Pathologie comparée*, Juillet 1908.

« Il signale le développement de l'odorat chez le chien et conclut à l'existence d'une fascination olfactive analogue aux fascinations visuelles et auditives de l'espèce humaine. »

« Le chien cherche avec insistance, pendant des heures, jusqu'à épuisement, le gibier ou son maître, guidé par l'odeur. »

« Le chat se roule sur les vêtements de ceux qu'il aime. »

J'ai moi-même publié quelques observations concernant « l'Hypnotisme chez les animaux ».



Grenouille mise en catalepsie.

Pour certains auteurs, la simulation de la mort employée par un grand nombre d'animaux, surtout en présence du danger, ne serait pas toujours un état volontaire, mais dans un grand nombre de cas, l'état cataleptique produit par la frayeur. En somme, il existerait bien une simulation, mais il pourrait exister aussi un hypnotisme fortuit. J'ai eu l'occasion d'observer les deux cas chez une guenon. Cette bête fort intelligente, et qui en arrive assez facilement à être mise dans un état d'hypnose peu avancé, mais qui n'en existe pas moins, simule le sommeil quand elle désire donner confiance à son entourage, écarter la surveillance dont elle est l'objet, pour s'échapper et aller faire quelques malices. Dans d'autres cas, au contraire, elle tombe dans un véritable état d'abrutissement et de coma à la suite d'une frayeur quelconque, car elle est très peureuse, sous des dehors braves et décidés.

Les cas de mise en état d'hypnose chez les animaux sont certainement plus fréquents qu'on ne pense et je suis convaincu que nombre de personnes qui dressent ou qui soignent des animaux font de l'hypnose sans le savoir. J'ai fait dans cet ordre d'idées un grand nombre d'observations.

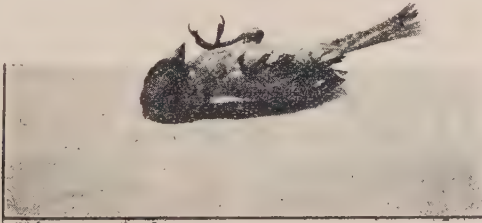
Toutes questions d'adresse et de savoir mises de côté, il y a des personnes qui ne peuvent jamais aborder un animal ; elles n'ont pas, pour employer un ancien terme, l'ascendant nécessaire sur les animaux ;

Il semblerait même le contraire. Par contre, il existe des cochers, des palefreniers, des infirmiers auxquels il suffit de parler à un animal, quel que soit son caractère, pour que cet animal soit rapidement dans un état tel que l'on peut, tout à loisir, le prendre, le palper, quelquefois même se livrer sur lui à de petites opérations douloureuses. Il paraît bien



Petit oiseau hypnotisé par des pressions sur les globes oculaires

évident que cet état passif est déjà un degré de l'hypnose. J'ai remarqué que ceux qui ont sur les animaux ce pouvoir de fascination qu'autrefois, on avait appelé force magnétique, sont le plus souvent des gens énergiques, au regard franc et perçant, capables de beau-



oiseau hypnotisé.

coup de fermeté, mais aussi de beaucoup de douceur. En général, les animaux les aiment et s'y attachent facilement. Ceci expliquerait que chez les animaux comme chez les gens, il faut d'abord que l'hypnotiseur ait la confiance de son sujet.

« J'ai été possesseur, me déclara un correspondant, d'une perruche déplaisante et insociable. Je ne la gardais que par déférence pour la personne qui me l'avait donnée. Un jour je voulus la remettre dans sa cage dont elle s'était échappée ; elle me mordit cruellement à la main gauche. Je la saisis de la main droite, par la tête et je la serrai sans

brutalité, mais de plus en plus fort, jusqu'à ce qu'elle se décidât à lâcher prise. Depuis ce moment elle se montra, tout autre avec moi. Elle prit plaisir à se tenir sur mon épaule pendant que je travaillais à mon bureau et à me mordiller l'oreille sans me faire de mal. Quand je lui parlais sur un ton affectueux ou que je la caressais, elle témoignait sa satisfaction en soulevant doucement ses ailes comme une colombe amoureuse, ses yeux roulaient et perdaient leur éclat, elle s'affaissait peu à peu sur le bâton de sa cage, puis perdant l'équilibre elle tournait, restait suspendue un instant la tête en bas, enfin, elle tombait au fond de la cage et y restait insensible et inerte jusqu'à ce que je cesse de m'occuper d'elle. »

Mais si l'hypnose a été observée chez la plupart des animaux, jusque dans ces derniers temps, il ne semble pas que le cheval ait donné lieu à des observations analogues. On a fait beaucoup de dressage sur le cheval, on a remarqué que certains dresseurs de profession ou non, avaient une influence particulière sur des chevaux au point d'utiliser les animaux les plus rétifs, mais on n'a pas cherché à interpréter ces faits et ces dresseurs eux-mêmes n'ont pas cherché à s'expliquer comment et pourquoi ils étaient arrivés à maîtriser un cheval insociable.

On peut être partisan ou non de l'intelligence du cheval ; personne ne peut nier cependant que ce soit un être excessivement sensible, très peureux. Dans ces conditions, il semble possible d'admettre qu'il puisse être facilement influencé. Si l'on n'a pas fait sur le cheval des observations d'hypnotisme, comme on a pu le faire chez les autres animaux, c'est que le cheval est un être moins maniable, qui vit peu dans notre voisinage et qui, en conséquence, ne nous comprend pas aussi facilement parce que nous n'avons aucune raison, ni aucun besoin de nous faire comprendre de lui en dehors d'un service toujours à peu près le même ; et puis, pour les animaux comme pour les gens, on est encore à vouloir qu'il n'y ait hypnotisme que lorsqu'il y a un sommeil profond. Il ne faudrait pas oublier, surtout pour les animaux, qu'il peut y avoir fascination, c'est-à-dire un certain degré d'hypnose, chez des sujets parfaitement éveillés et chez lesquels il n'y a pas abolition des mouvements ni de la plus grande partie des réflexes. En somme, si l'on veut bien tenir compte que l'homme n'entre en état d'hypnotisme parfait qu'autant qu'il a confiance dans l'hypnotiseur et qu'il veut bien se prêter à sa mise en état passif, on comprendra que les animaux et surtout le cheval, s'hypnotiseront lentement et peu profondément, et ne seront jamais mis dans cet état par le premier venu. Il ne faut pas oublier non plus que pour mettre un sujet en état d'hypnose, il n'est pas toujours besoin de lui fixer les yeux, ce qui serait sinon impossible, mais très difficile chez le cheval.

Certainement l'hypnotisme ou des états analogues sont déjà venus à l'aide des dresseurs ; mais, mal connus ou non interprétés, ils n'ont pu être utilisés avec tout le résultat qu'ils étaient capables de produire. Maintenant qu'on les connaît mieux, il est à désirer que les dresseurs les étudient et s'en servent. Ils ont devant eux un champ d'observa-

tion considérable qui peut nous permettre de connaître plus exactement la mentalité des animaux et aussi, peut-être de jeter une lueur sur des phénomènes encore inexpliqués de la mentalité des humains ».

Le Dr Félix REGNAULT, (1) traite de l'Hypnotisme chez les animaux et confirme les observations précédentes.

..

Sur un syndrome à caractère neurasthénique observé chez les chevaux fins

M. BRISAVOINE, vétérinaire militaire, a publié des observations sur ce symptôme (2).

Depuis plusieurs années, nous observons sur les chevaux fins de l'armée un ensemble de troubles assez particuliers ayant pour dominante et pour lien commun une dépression générale du système nerveux.

Etiologie. — Nous les avons constatés tout d'abord sur des poulinières, soit que celles-ci aient été livrées trop jeunes à la reproduction, soit qu'elles aient eu à subir une gestation pénible ou une parturition laborieuse. Mais, on les rencontre aussi sur de jeunes chevaux accusant un certain degré de sang et chez lesquels l'habitude d'ingérer leur ration avec trop d'avidité nuit à l'élaboration des aliments, de sorte que ceux-ci ne suffisent plus à assurer leur développement physiologique et à compenser les déperditions imposées par les premières épreuves du dressage. Ils se manifestent encore sur des chevaux tenus longtemps assujettis et mis dans l'impossibilité de se reposer ou de se nourrir convenablement, sur des sujets ayant subi des opérations douloureuses, sur des convalescents de maladies infectieuses plus ou moins anémiantes, sur des surmenés, des cardiaques, des animaux soumis à un entraînement mal réglé, mais, en tout cas, sur des individus fins, délicats et nerveux.

Symptômes. — Au bout d'un temps variable, mais généralement assez long, on constate chez de tels sujets, un état particulier de l'organisme, caractérisé par une diminution de l'énergie, des signes de lassitude et d'inertie fonctionnelle donnant l'impression d'une sorte de déchéance physique, bientôt accentuée par d'évidents phénomènes de dénutrition.

« Les Fauves sont neurasthéniques comme les hommes (3).

La neurasthénie, si elle fait suite à l'allaitement, s'observe dans d'autres conditions encore. Un temps humide et lourd abat les fauves et augmente leur irritabilité. Dans les premiers temps de la captivité, l'appétit se perd, l'animal devient triste. Il faut, plus tard, toute la bonté et la sollicitude du dompteur qui lui apporte sa nourriture et lui parle avec douceur, pour tirer le fauve de son abattement. Chose curieuse, la musique le stimule. Chacun a remarqué cette action excitante de la

(1) *Société de Psychologie*, Novembre 1908.

(2) *Société centrale de médecine vétérinaire*, avril 1904.

(3) *Journal des praticiens*.

musique sur les sujets, même les moins intelligents de l'espèce humaine. Les enfants dansent au son de l'air le plus lugubre que joue un orgue de Barbarie et les nourrices font sauter leurs marmots pendant les duos de » TRISCAN et d'ISEUIT » exécutés par la musique militaire. Les animaux sortent de leur torpeur et leur curiosité s'éveille. Mon perroquet Coco, le compagnon inséparable de ma chienne Taya, abdique sa gravité méditative quand les sons du piano lui parviennent d'une chambre voisine ; il incline la tête, écoute et le voilà parti tout à coup dans un chant strident, aigu tour à tour, ou profond où toutes les notes qu'il est capable de fournir s'entremêlent dans un charivari assourdissant et convaincu.

Les fauves associent aisément le désir de la musique à l'exécution de leurs tours de dressage. Quand l'orchestre fait défaut, ils refusent de figurer. Pas de musique, pas de représentation.

Le vétérinaire militaire D^r C. CHOMEL a publié de nombreux travaux sur le Psychisme du cheval, citons sa communication sur les *Dégénérescences animales, Stigmates anatomiques, physiologiques et psychiques*. (1)

Il donne une explication aux tics du cheval, tic de l'ours, tic de léchage etc., en les attribuant surtout à des troubles psychopathiques :

Dans un livre intitulé : *Les Forces naturelles inconnues chez les animaux*, le D^r CHOMEL nous entretient non seulement de la suggestion et de l'hypnose, mais encore fait allusion à des facultés occultes. L'auteur se rend compte de la nouveauté de ses vues cependant il estime que bien qu'étant en contradiction actuellement avec la science positive, le psychologue a le devoir de sonder l'inconnaissance et le droit de faire des hypothèses.

Je retiens son idée d'une psychothérapie basée sur les excitations psycho-sensorielles, massage, électrisation, métallothérapie, musicothérapie, magnétothérapie, etc., toutes choses qui amèneraient l'homme à guérir, notamment chez le cheval, les tics, à vaincre sa peur, ses anomalies psychiques, etc., et l'auteur conclut : cette utilisation rationnelle, et systématique de la thérapeutique psychique n'est pas orientée encore chez l'animal vers un but pratique, tandis que chez l'homme elle est déjà utilisée pour l'éducation de l'enfance et le soulagement des souffrances.

En résumé des expérimentateurs se sont servi de la musique pour influencer les animaux en vue de leur dressage et même de certaines applications thérapeutiques.

Ils influencent encore par l'électricité et des méthodes de coercition, Enfin par des procédés de mise en état de passivité, ils imposent leurs suggestions et assurent l'action de leurs influences psychiques

(1) Société Centrale de Médecine Vétérinaire, oct. 1904.

Action des Influences psychiques sur les animaux.

Observations personnelles. Constatations.

Applications pratiques.

J'en arrive à mes observations, constatations et vues personnelles.

J'ai plus de 35 ans de pratique, mais surtout des petits animaux.

La guerre m'a cependant permis d'étudier le cheval. D'un assez grand nombre d'observations plus ou moins poussées, je n'en citerai qu'une :

Cheval H. bai foncé, croisé Normand, classé artillerie légère.

L'animal est amené à l'hôpital avec un convoi de blessés, pas de renseignements, l'examen le plus minutieux ne décèle aucune blessure, aucune maladie.

Ce cheval ne présente qu'une particularité, il lui est impossible de baisser la tête pour prendre sa nourriture et il se met à genoux pour manger. Mis en observation, il continue à prendre cette position, il engraisse, il est en somme en parfaite santé, sans douleur apparente, je lui baisse la tête jusqu'à terre, je la lui lève, je l'incline à droite, à gauche ; les articulations vertébrales, l'encolure, fonctionnent parfaitement.

Le cheval continue à s'agenouiller pour manger ; je diagnostique un trouble par commotion cérébrale (choc, chute, bombardement).

Pas de traitement bien entendu.

Il me vient à la pensée d'utiliser cette disposition anormale pour déterminer des attitudes particulières. C'est ainsi que très rapidement, simplement en incitant le cheval à se mettre à genoux, lorsque je le lui commande, je présente le sujet successivement à des supérieurs devant lesquels il se prosterne respectueusement.

J'estime avoir exercé une influence déterminante, sur un psychisme déjà prédisposé.

*
**

Je pourrais en ce qui concerne les chiens et les chats consigner des centaines d'observations, je n'en relaterai que quelques-unes.

Chien loulou forte taille, atteint d'une plaie pénétrante, région ombilicale. Impossible de toucher au malade, il refuse de se laisser approcher, même par sa maîtresse, tentatives infructueuses pendant 2 jours pour le museler, le 3^e jour, je fais amener ce chien à mon cabinet et je le laisse aller et venir me contentant de lui parler.

Au bout d'une demi-heure, il est visiblement désireux de sortir et se dirige vers la porte, je conseille à sa maîtresse de le caresser, sans lui ouvrir, puis je fais le même geste, il cherche à se soustraire à mon contact et me montre les dents, je n'en persiste pas moins à lui parler,

à lui offrir une caresse et à essayer de lui faire comprendre qu'il n'aura la liberté que lorsqu'il aura consenti à se laisser toucher.

C'est le cas de le dire, nous rusons l'un et l'autre pendant quelques minutes, puis j'arrive à toucher le dos, la tête, les membres, à faire coucher le chien et à le museler.



Chien mis en état de passivité, par le fouet qu'il serre nerveusement entre ses dents.



Cheval se prosternant au moindre commandement.

En occasionnant le moins de douleur possible, je fais un pansement rapide.

Le lendemain, le malade m'est amené à nouveau, il entre avec appréhension ; je lui parle et spontanément, il se couche et présente sa plaie, il en fut de même les jours suivants jusqu'à guérison, mais aussitôt le pansement terminé le chien grognait et se montrait hargneux.

En somme, il avait accepté les soins, les supportait, mais ne voulut pas aller plus avant dans ses concessions à mon égard.

* *

Voici un chien de garde méchant, sinon par nature, mais par destination, puisqu'on l'a pour défendre.

Certain jour il tombe malade, je dois l'examiner et faire une intervention légère, mais cependant douloureuse.

Le museler, il faudrait que je puisse l'approcher, et son maître lui-même (cas fréquent) en a peur, je décide alors de faire appel à sa bonne volonté, et profitant que déjà il joue avec son fouet et qu'il con-

serve avec acharnement cet instrument de correction, patiemment j'entreprends de lui faire désirer la capture du fouet, puis lorsqu'il le possède je fais le geste d'examiner ses oreilles, il lâche le fouet pour se défendre ; je me saisis de ce dernier et je recommence et ainsi de suite. J'invite son maître à continuer ce jeu le plus longtemps possible et moi-même, le lendemain, je reprends cette forme de dressage-suggestion ; je ne tarde pas à constater que le chien grogne, mais ne lâche plus le fouet, peu après, je caresse les oreilles, enfin, je peux les examiner, les nettoyer, les curetter. Le patient suit attentivement mes gestes, mord son fouet lorsque mon intervention lui cause une douleur, mais ne cherche plus à m'atteindre. Les jours suivants et depuis, lorsqu'il dut m'être présenté, il a suffi de lui confier son fouet pour obtenir sagesse et patience.

L'homme soumis à des interventions pénibles et comprenant qu'il ne peut tout de même pas boxer son dentiste ou son chirurgien n'enfoncé-t-il pas ses ongles dans le fauteuil ou la table ?

A mon avis, les deux attitudes sont similaires, mais il fallait faire comprendre au chien, déterminer chez lui des associations d'idées nouvelles pour lui, mais qui existent naturellement chez l'homme par automatisme et éducation.

Chien ratier sans race appartenant à un hôtelier de la rue du Bac.

Il est confié à mon hôpital pour subir le traitement d'une affection parasitaire de la peau, traitement ennuyeux et douloureux.

Le chien sort guéri au bout d'environ trois semaines.

Son infirmier qui l'avait pris en amitié, le rencontre quelques jours après, se promenant seul, le caresse et sans l'attacher, l'incite à le suivre jusqu'à l'hôpital, hésitations répétées, surtout pour entrer, enfin, il se décide, fait le tour des cabanes dans lesquelles ses congénères sont en traitement, gratte à la grille pour repartir et rentre chez lui (environ 800 mètres). Tous les jours, jusqu'à sa mort survenue par accident environ un an après, le chien revint chaque matin vers 8 heures, faire sa visite au personnel et aux camarades. A noter que jamais il ne lui fut donné ni nourriture, ni friandises et que toute tentative pour lui en faire accepter fut repoussée dédaigneusement.

Je pense que ce chien revint non seulement par amitié pour son infirmier, mais parce qu'il avait été suggestionné par ce dernier.

Il existe chez les animaux comme chez l'homme des accidents nerveux dont nous ne connaissons que les manifestations et qui vont depuis de simples contractures jusqu'à des accès de folie en passant par ce que nous dénommons l'épilepsie. Mais, je le répète, nous constatons les formes diverses de ces troubles et à l'autopsie nous ne trouvons aucune cause.

Je sais que des intoxications peuvent déterminer ces affections, toxines microbiennes, infestations vermineuses, etc.

Mais, je le répète, des maladies nerveuses se développent sans causes de ce genre et je regrette que de savants cliniciens comme mon vénéré Maître CADIOT et M BRETON n'aient pas cru devoir étudier ces formes spéciales dans leur *Traité de Médecine et de Chirurgie Canines*. Ils citent seulement des accidents observés chez les chiens de guerre à la suite de violentes explosions.

Il est admis par exemple que l'éclampsie des chiennes pleines ou nourrices est facteur de l'embonpoint ou états similaires.

J'ai observé le cas suivant :

Une chienne est confiée à mon hôpital pour mettre bas. Elle n'est ni grasse, ni nerveuse, ni albuminurique.

Malgré des caresses, des prévenances, des offres, elle refuse toute nourriture, manifestement elle s'ennuie.

Le 3^{me} jour, elle présente quelque nervosité, puis un état convulsif et bientôt des crises d'éclampsie qui se succèdent pendant toute une journée.

La chienne est reconduite en pleine crise chez ses maîtres, pendant quelques minutes, elle paraît encore nerveuse mais se relève, se secoue et revient presque subitement à la santé.

L'accouchement se fit sans incident et sans autre manifestation nerveuse.

J'en ai conclu que le milieu avait désagréablement influencé la chienne, et perturbé son moral. La cause supprimée, le système nerveux était redevenu normal.

J'ai publié (1) deux cas de troubles nerveux tellement graves et inquiétants que le diagnostic de rage s'imposait, les symptômes classiques paraissant exister.

Il s'agissait d'animaux d'appartement, et je ne pouvais songer à l'abatage, exigé pour l'un d'eux ; j'étais le 3^{me} vétérinaire consulté : car les deux premiers avaient été congédiés parce que, sagement, ils voulaient faire mourir pour mettre l'entourage à l'abri d'une morsure.

Dans les deux cas, il ne me fut pas possible, même les jours suivants de provoquer aucune mesure de prudence.

Les animaux furent choyés, surveillés, on leur mit dans la bouche des liquides alimentaires, etc.

Les symptômes s'amendèrent, les paralysies s'atténuèrent et les malades recouvrèrent la santé. Je pus les suivre pendant longtemps, ces chiens ne paraissaient pas avoir été mordus, s'agissait-il de rage spontanément guérie ?

Ai-je eu affaire à une affection nerveuse simulant la rage ?

Pour l'un des chiens, âgé d'environ quatre ans, la cause retenue par l'entourage était un brusque refroidissement, il avait été sorti d'une pièce chaude, descendu dans la rue un jour de grand froid et aussitôt remonté avait présenté les premiers symptômes observés.

Pour l'autre d'environ un an, les maîtres attribuèrent l'affection

(1) *Revue de Pathologie Comparée*.

à une correction un peu violente précédant de quelques heures l'apparition des symptômes.

Est-il permis de penser à des chocs sur les centres nerveux ?

En Juin 1924, j'ai communiqué à la *Société de Pathologie Comparée*, un travail sur le Mal de Mer chez les animaux et j'ai dit notamment :

En ce qui concerne les chiens, ce sont des êtres tellement disposés aux vomissements, à la peur, à l'angoisse, à la crainte même, que les symptômes de ce genre sont observés, même à terre et dans des cas multiples.

Je dois avouer que l'expérience de M. POZERSKY ne m'a nullement convaincu ; comment ne pas rester sceptique quand il signale des chiens indisposés au moment où on les met dans l'appareil et avant même que cet appareil soit mis en mouvement.

J'ai maintes fois vu des chiens redouter de franchir la porte de mon cabinet parce qu'ils y étaient déjà venus et avaient conservé le souvenir d'interventions pourtant peu douloureuses. J'ai vu ces chiens trembler, se recroqueviller, s'affoler, présenter des nausées et même expulser urine et excréments. L'angoisse est telle chez ces animaux que je ne suis pas surpris qu'elle produise, à bord des bateaux, des symptômes qui ont fait penser au mal de mer et que ces mêmes indispositions se soient produites sur l'appareil de M. POZERSKY.

Les autres animaux soumis aux expériences de M. POZERSKY n'ont présenté rien d'anormal. Je n'en suis pas étonné, car j'ai approché et traité des lapins, des poules, des pigeons et je n'ai jamais observé sur ces derniers animaux, l'état de crainte qu'il m'a été donné d'observer chez des chiens et même chez des chats.

En résumé, et sans vouloir le moins du monde trancher la question du mal de mer chez les humains, je me demande, aussi bien chez l'homme que chez l'animal, si tous les symptômes observés ne résultent pas de l'angoisse, de la peur, et si de plus le mal de mer chez les humains ne tient pas à un terrain déjà prédisposé : départ, séparations, crainte de la mort, éfluves maritimes, odeurs du bateau, état nerveux spécial, etc.

N'a-t-on pas observé un mal de chemin de fer, un mal d'ascenseur sur l'homme et sur les animaux, qui pourraient bien avoir les mêmes origines.

Je n'ai pas nié le mal de mer, mais j'ai cru devoir souligner que pour les animaux tout au moins, il pouvait bien exister souvent des troubles résultant d'influences psychiques particulières.

J'ai parlé de chocs nerveux en voici deux observations :

Chienné braque St Germain, 18 mois, bien portante ; elle n'est pas nerveuse, elle n'a jamais été malade.

Son maître lui fait faire son premier voyage en chemin de fer, deux heures de route environ.

Elle est confortablement installée dans un compartiment de 2^{me} classe, dans lequel elle a pénétré joyeusement, le roulement du train

provoque immédiatement une inquiétude et lorsque les arrêts se produisent aux stations, la bête a de plus en plus peur. Arrivée à destination, elle descend, parce que tirée par son maître, mais paraît ne plus le reconnaître et le suit comme une automa te.

On la laisse reposer, pensant à la fatigue.

Le lendemain, l'abrutissement persiste, la chienne entend les appels, regarde, mais ne comprend pas son nom ; elle ne prête attention à rien, même pas à la nourriture qu'il faut lui mettre dans la gueule, si on veut qu'elle en absorbe. Cette bête propre d'habitude, urine et défèque là où elle se trouve. Bonne pour la chasse, bien dressée, elle est conduite en plaine, elle marche hébétée : le gibier, les coups de fusil la laissent indifférente, elle voit, elle entend, mais ne comprend pas.

Elle fut soumise à l'examen de vétérinaires de province, puis au mien, des traitements furent essayés, sans succès. Les massages, les pointes de feu, l'électrothérapie, les alcaloïdes ne déterminèrent aucune amélioration. Au bout de quelques mois l'état s'aggrava, la chienne marchait en aboyant contre un péril imaginaire, elle devenait, comme disait son maître, de plus en plus folle.

Elle fut sacrifiée, je fis une autopsie minutieuse, même celle des centres nerveux, je présentai les pièces à feu le Professeur LAUNOIS, tout fut reconnu normal.

..

Un chien Berger Allemand, 3 ans, bien constitué, vigoureux et n'ayant jamais été malade, accompagne ses maîtres en auto. Un accident se produit, les maîtres sont grièvement blessés, le chien est projeté à une dizaine de mètres, sa souplesse lui permet d'éviter une chute grave, il retomba pour ainsi dire sur ses pattes, déclarent les témoins.

Un moment, étourdi, il revient vers les blessés et manifeste son amitié et son inquiétude.

Il est ramené par un des occupants, de la voiture, non blessé et les jours suivants on s'occupe peu de lui, on remarque cependant ses allures inquiètes, étranges, que l'on attribue à l'absence de ceux qu'il affectionne.

Plusieurs fois par jour, il aboie sans motif et il cherche à fuir ; en dormant, il se réveille brusquement et cherche à se précipiter au dehors même par les fenêtres. Il m'est présenté et je le mets en observation. Aucune blessure, aucune contusion, l'appétit est capricieux mais suffisant pour le maintenir en bon état.

Les troubles nerveux persistent malgré des traitements divers et une hygiène sévère.

Les maîtres se guérissent et s'occupent de leur chien avec une tendresse particulière.

L'animal reste « Dingò » pour employer la dénomination dont on le gratifie, et certain jour se tue en sautant du deuxième étage ; l'autopsie, à part les lésions résultant de la chute, n'a décelé aucune altération des organes ou des centres nerveux.

Que conclure de ces deux observations ? Je crois que dans les deux cas, le choc a provoqué une affection comparable à l'aliénation mentale chez l'homme.

On sait que les chats sont, même à l'état normal, de grands nerveux doués d'une hyperexcitabilité particulière.

Ils sont particulièrement influençables, lorsqu'on les traite avec les mêmes précautions que l'on doit prendre pour les nerveux humains.

Deux observations :

Chatte de gouttière, 4 ans, gâtée, nerveuse, irascible et méchante.

Elle est atteinte de tumeurs des mamelles et il faut la soigner, mais elle s'y refuse et sa maîtresse elle-même n'y parvient pas.

J'ai cherché à la prendre par la douceur, elle m'a gratifié de quelques coups de griffes.

Je m'avisai alors de lui parler fort, de menacer et toujours grondant, je pus d'abord toucher à ses tumeurs, puis les lui panser, aujourd'hui, je lui fais même des injections hypodermiques.

Mais il faut que je la regarde énergiquement, qu'à son regard courroucé je réponde par des yeux furibonds et surtout que je ne cesse pas de crier.

En somme, cette chatte me considère comme un être terrible, je l'ai influencée dans ce sens et si elle accepte mes soins c'est parce que je lui donne l'impression que c'est le moindre ennui qui puisse lui arriver.

D'ailleurs, qu'on ne se trompe pas, le chat est rusé et emploie fréquemment des moyens de ce genre pour écarter l'importun. Faire peur parce qu'il a peur, si cela réussit, tant mieux.

Je vois très souvent un chat siamois de 2 ans, émasculé, fin, roublard, très éveillé.

Son entourage, comme moi-même, ne manquons aucune occasion d'appeler son attention, de l'éduquer. On est arrivé ainsi à développer remarquablement ses dispositions intellectuelles.

Ainsi, par exemple, on fait marcher le phonographe et on l'a invité à s'approcher du pavillon, il a manifesté de la surprise, puis de la curiosité, enfin il y a pris goût et souvent vient se frotter contre l'appareil jusqu'au moment où on le met en mouvement.

La musique retient son attention mais ne semble pas l'enthousiasmer, si, au contraire, on lui fait entendre du chant, il écoute, miaule, ronronne en se dandinant, s'approche, s'éloigne avec une attitude des plus curieuses.

Certains chants lui sont d'ailleurs plus agréables que d'autres.

Le téléphone existe dans une des pièces de l'appartement, la sonnerie d'appel l'a frappé, lorsqu'il l'entend, il vient vivement.

Certain jour et sans même que l'on ait pensé à diriger son attention dans ce sens, il écouta sa maîtresse en conversation avec une autre personne. La fois suivante, il vint autour de l'appareil et s'intéressa tellement qu'on lui mit le récepteur à l'oreille, il écouta, intrigué, cherchant où pouvait être la personne.

Maintenant, il entend les communications, reconnaît la voix des personnes qu'il affectionne et fait des gestes qui ne laissent aucun doute à cet égard.

Quelques années avant la guerre, grâce à la bienveillance du savant Directeur du Muséum, feu Edmond PERRIER, je fus autorisé à aller faire des observations à la ménagerie.

J'organisai des conférences promenades psychologiques qui parurent intéresser les auditeurs. Je fis des remarques bien intéressantes, mais je dus interrompre ces travaux et leur maigre exposé ne viendrait que confirmer les opinions signalées précédemment.

Un résultat obtenu avec un singe cynocéphale vaut cependant la peine d'être consigné. J'offrai des friandises à ce singe, mais une distance d'environ 1 m. 50 nous séparait et ma main ne parvenait pas à poser dans la sienne la nourriture convoitée.

Il allongea, d'abord à l'extrême, successivement ses quatre membres, résultat négatif. Je pris alors une paille rigide, posai à l'extrémité la friandise et la portai à destination. Les jours suivants, je recommençai l'opération mais je ne fis pas parvenir, intentionnellement, le cadeau, le singe s'impacienta et bouda d'abord, puis le 2^{me} ou 3^{me} jour il prit lui-même une paille et me la tendit.

Imitation ! Donc influence psychique.

Les lapins ne sont pas considérés comme particulièrement doués au point de vue intelligence, raison de plus pour que je cite les deux observations suivantes :

J'ai possédé ces animaux.

Garenne recueilli tout petit par une dame et élevé dans un appartement.

Il fallait l'habituer à cette existence et surtout éviter qu'il semât ses excréments dans toutes les pièces, au bout de peu de temps il s'habitua à se poser sur une toile cirée disposée dans un coin.

Il me fut confié et continua malgré le changement à être parfaitement propre. Je ne m'étendrai pas sur ses mille gestes intéressants et espiègles, jeux, tentatives pour ouvrir la porte du placard à nourriture etc.

Lapine recueillie jeune, par moi, dans un village de l'avant (Somme). Elle vit à mes côtés sur mon lit de camp, partage ma nourriture.

Ce n'est guère le moment de faire du dressage. Je me contente quelquefois de la provoquer, bientôt, à son tour, elle m'attaque, me mord les mains, les pieds, se roule devant moi, manifeste sa colère, sa gaieté, soit par des gestes, soit par des grognements particuliers. La guerre finie, je la confie à une personne à la campagne et je ne la vois que tous les deux ou trois mois, d'aussi loin qu'elle peut m'entendre arriver, elle pousse des cris, se précipite à ma rencontre et recommence ses provocations à mon égard.

Il ne s'agit pas là de dressage dit d'animaux savants, il s'agit d'im-

pressions produites, de développement de dispositions intellectuelles, de sociabilité, de suggestions réalisées.

* *

J'ai possédé un certain nombre de singes de races diverses et particulièrement des chimpanzés, je suis arrivé facilement avec tous et particulièrement ces derniers, à leur faire comprendre et accepter, ce que je désirais d'eux ; en somme il n'est pas difficile de faire des Consuls et sans tomber en admiration devant des gestes simiesques, il est facile de constater à travers l'imitation, des associations d'idées correspondant à l'enseignement imposé.

D'expériences faites au Jardin des Plantes, on a relaté le cas, d'un chimpanzé qui en était arrivé à se servir d'un miroir pour se débarrasser du plâtre qui lui était tombé sur la tête.

Et aussi celui d'un lion qui ouvrait un coffre contenant de la viande, mais avait bien soin de le refermer à l'arrivée de son gardien.

* *

Je ne m'étends pas sur ces faits admis, car je désire rester sur le terrain d'applications pratiques et courantes aux animaux dont nous faisons nos collaborateurs continuels.

Spécialisé dans le traitement des petits animaux, je les connais évidemment mieux que les grands.

Mais j'ai cependant un peu approché ces derniers et je vais exprimer mon opinion, sinon autorisée, du moins de bonne foi.

J'ai signalé que des éleveurs, des conducteurs, des marchands de bestiaux familiarisés avec leurs bovins possédaient un réel talent pour les aborder, les toucher, les soigner, les impressionner.

Les vétérinaires ruraux, eux aussi, possèdent ces talents, et quelques-uns même, sont de véritables virtuoses, à tel point qu'ils arrivent à manier leurs malades, à faire des interventions, ne provoquant qu'un minimum de défenses.

Ce sont surtout des patients, des réfléchis, est-ce que le calme du paysan ne s'accorde pas mieux avec la placidité du bovin, que la nervosité de nos citadins ? est-ce que le premier n'arrive pas à se faire comprendre du second, beaucoup mieux que ne pourraient le faire des nerveux et des agités ? Les bœufs de labour ne connaissent-ils pas le laboureur, celui-ci ne sent-il pas la manière de les faire travailler, de les utiliser ; ces êtres simples ne se comprennent-ils pas au moyen d'un vocabulaire restreint, conventionnel ?

Les vaches n'entendent-elles pas leur nom, le rappel de la maîtresse ; ne vont-elles pas jusqu'à refuser de donner leur lait à qui ne les traite pas habituellement ? Est-il hasardeux d'en déduire que ces bêtes sont capables d'un raisonnement et de subir l'influence de leur entourage.

Et le cheval ! Jusqu'au 2 Août 1914, à part mon séjour à l'Ecole Vétérinaire d'Alfort et quelques mois de clientèle rurale, je n'avais traité que de petits animaux.

Engagé volontaire, je fus chargé de soigner des chevaux. J'ai fait des constatations curieuses, tant sur le cheval que sur son conduc-

teur, deux êtres rapprochés par les circonstances pénibles, impressionnés également par l'appréhension du danger, lancés dans cette tourmente dont ils ne pouvaient mesurer ni les causes ni les effets. Ils se servaient l'un et l'autre de leurs instincts, mais aussi d'acquisitions nouvelles, variées, au hasard, au fur et à mesure que l'imprévu apparaissait.

On peut dire que l'un et l'autre pratiquaient le système D et souvent avec une égale habileté.

Des influences, des suggestions ! mais ils en échangeaient constamment et si les poilus ajoutaient à ces considérations générales, leurs observations personnelles, je pourrais donner à ce travail des milliers de pages supplémentaires. Que de braves doivent leur salut à la monture qu'ils avaient dressée, entraînée, préparée à toutes les éventualités.

La crainte du danger, de la mort, chez l'animal ! Pour qui a suivi les armées, elle ne paraît pas douteuse.

BOSTOCK dans son livre sur le dressage a narré que ses fauves présentaient toutes les marques de l'angoisse, de l'inquiétude, de l'agitation, lorsqu'ils étaient parqués sur l'emplacement d'un ancien cimetière.

La présentation d'une thèse pour couronner les études vétérinaires, n'est pas chose nouvelle et il y a quelque cinquante ans, elle était imposée aux élèves des Ecoles Vétérinaires.

C'est ainsi que le vétérinaire BASCOU présenta en 1874 à l'Ecole de Toulouse une thèse sur l'Agonie. L'auteur nous montre les animaux agonisants, il précise l'évolution de l'agonie et expose magistralement les manifestations psychiques auxquelles je faisais allusion plus haut.

Je m'occupai aussi des questions de dressage au point de vue théorique et, au point de vue pratique, en suivant assidûment les dresseurs de chiens les tentatives de création de chiens sauveteurs, de chiens de défense etc. Je pus constater, comme l'ont fait quelques auteurs, HUYGHEBAERT par exemple, combien ces exhibitions de dressage qui ont fait courir et font courir encore les amateurs et les amis du chien, sont pour la plupart ineptes et empiriques.

C'est la raison d'ailleurs pour laquelle cette éducation irraisonnée ne tient pas :

Le chien a exécuté les exercices par peur des coups, par impulsion, par automatisme, libéré de l'emprise il ne fera plus que des bêtises.

Mais j'ai constaté aussi que lorsqu'on tient compte de sa constitution anatomique et physiologique particulière, qu'on ne heurte pas les possibilités qui en découlent, quand on fait la part de son caractère, de ses dispositions, de ses aptitudes intellectuelles, on arrive non pas à lui faire exécuter tout d'une façon parfaite dans le cadre d'un programme plus ou moins fantaisiste, mais on en fait pour toujours un collaborateur averti, précieux, raisonnant ses actes et n'intervenant qu'à bon escient, qu'il s'agisse de garde, de défense, de chasse, mon affirmation est la même.

Je ne m'étendrai pas plus longtemps, mais comme un dresseur doit posséder des connaissances anatomiques, physiologiques et psycholo-

giques, j'estime que le vétérinaire a le devoir de s'intéresser à ces questions et en tout cas qu'il lui faut les connaître pour l'application même de ses méthodes thérapeutiques.

J'ai publié l'appel de HUYGBAERT à la collaboration nécessaire de l'homme de science avec le dresseur, mais c'est au vétérinaire que cet appel est adressé, c'est lui seul qui a les qualités requises.

Il est admis que les enfants naissent avec des instincts acquis résultant des dispositions des parents, avec une hérédité plus ou moins fâcheuse.

Est-ce que l'animal ne vient pas au monde avec un bagage analogue ? est ce que le cheval rétif, le chien méchant n'est pas l'héritier de vices paternels plus ou moins engendrés par la maladresse de l'homme ?

Chez les premiers, c'est le Médecin auquel est dévolu le rôle d'indiquer les redressements à tenter, ce rôle incombe pour les seconds au Vétérinaire.

Dire que le Vétérinaire n'a pas à s'intéresser aux questions d'éducation des animaux, ce serait admettre qu'il n'a pas à s'occuper de leur utilisation pratique et rationnelle ; les conditions de cette utilisation sont pour lui un facteur important pour son diagnostic, surtout pour son pronostic.

L'animal a été comparé à un enfant, à un homme peu touché par la civilisation.

Chez les uns, comme chez les autres, le jeu est à la base de leurs préoccupations.

J'ai vu le Médecin des enfants utiliser dans une certaine mesure ces dispositions naturelles pour approcher plus facilement son malade et mieux saisir les particularités de son affection.

J'ai pensé que tout au moins, le Vétérinaire des petits animaux pourrait lui aussi, user des mêmes moyens pour établir un cousinage et se faire une opinion sur la gravité de l'état pathologique.

De nombreux travaux ont été publiés au sujet du jeu chez l'homme, de ses causes et de ses effets.

KANT et SCHILLER notamment ont émis des opinions extrêmement intéressantes.

K. Groos a publié un travail relatif à l'homme et un travail relatif à l'animal.

De ces travaux, comme de tant d'autres observations, il résulte que les mêmes causes provoquent le jeu chez l'animal, comme chez l'homme.

Il y a là une utilisation d'une activité de l'être.

Le jeu de l'enfant comme le jeu de l'animal est à base d'action ou à base de rêve.

L'élément caractéristique du premier est la lutte, la lutte de force, d'adresse, de vitesse, de surprise. L'élément caractéristique du deuxième est la manifestation d'imaginations diverses.

Ce qu'il y a lieu de retenir, c'est que le jeu, chez les uns, comme chez les autres, commence de la même façon, se développe dans les mêmes conditions et se termine pour les mêmes causes.

Il suffit de regarder deux enfants qui se préparent à jouer, et

de suivre tous leurs jeux puis d'observer de la même façon des animaux qui jouent ensemble.

Pour s'en convaincre, il suffit aussi de voir un enfant jouer avec un animal, ou même des grandes personnes jouer avec des animaux.

Je n'entreprendrai pas de développer ce sujet. Je ne veux, que retenir, que le médecin de l'animal peut et doit utiliser les dispositions au jeu des animaux pour leur donner confiance et les examiner plus à l'aise ou lorsqu'ils sont malades les inviter à jouer pour secouer leur torpeur morbide et en tirer des conclusions au point de vue de son pronostic.

Il est indiscutable que l'animal qui ne répond plus à aucune invitation de ce genre est très gravement atteint et que le pronostic est sérieux.

Je crois d'ailleurs que des constatations analogues ont été faites au sujet de l'homme.

Ne peut-on voir dans le jeu chez l'animal, une série d'associations d'idées qui militeraient en faveur de son intelligence, quand des calculs paraissent se produire dans son cerveau pour saisir les intentions de son adversaire.

GÉRARD-VARET dans une étude « *Le jeu de l'animal et de l'homme* », (1) cite de nombreuses observations et une particulièrement intéressante, celle d'un jeune loup élevé avec des chiens et qui joue avec ceux-ci, à la chasse ; ses compagnons le suivent à la piste en donnant de la voix et lui se dérobait en profitant des abris et des cachettes.

L'Art vétérinaire n'est déjà pas facile à exercer sur des sujets muets, j'estime que le vétérinaire ne consacrera jamais assez de temps et de patience pour bien connaître son malade, interpréter ses manifestations, instinctives ou intelligentes, comprendre ou se faire comprendre. Ce n'est qu'après cet examen, cette période d'observation, d'approche que le médecin des animaux pourra saisir les causes et les effets, diagnostiquer et ordonner avec un maximum de chances de succès, car il ne suffit pas d'administrer des médicaments, la manière de les faire prendre, surtout de les faire accepter vaut autant ; sinon mieux.

Est-ce que le médecin des hommes ne nous a pas donné l'exemple ?

Est-ce qu'il n'est pas dans l'obligation d'étudier la mentalité de son malade, de faire tomber ses craintes, d'inspirer confiance, est-ce qu'il ne doit pas bien souvent lutter contre des idées préconçues, des résistances, est-ce qu'il ne doit pas assouplir son malade ? autant de malades autant de maladies. Cette formule s'applique aux deux médecines. Quelles raisons invoquer pour que le vétérinaire ne soit pas tenu d'observer les mêmes règles, ses malades n'ont-ils pas des appréhensions, la crainte du soigneur, la peur de la souffrance, de la mort ? N'est-il pas

(1) *Revue scientifique*, avril 1902.

plus logique et plus salulaire d'aborder lentement, doucement et sagement cet animal malade, que par ruse, ou par force, vaincre brutalement ses résistances, au risque d'ailleurs de provoquer des troubles physiques et psychiques, gros de conséquences. Est-ce que le choc si néfaste pour les humains, ne l'est pas pour les animaux ?

La solution de beaucoup de problèmes de pathologie n'est-elle pas, dans bien des circonstances, facteur d'une étude psychologique profonde ? Prenons, par exemple, la question de l'affectivité normale et même morbide.

Il a été publié de longs chapitres sur l'affectivité morbide chez l'homme, surtout en ce qui concerne les perversions sexuelles.

Un certain nombre d'animaux ont, eux aussi, une affectivité morbide, le plus souvent causée d'ailleurs par des excitations.

J'ai signalé que des chiens consacraient à des personnes de leur entourage et particulièrement du sexe féminin, un amour très spécial se manifestant par des tentatives de satisfaction sexuelle.

On peut admettre qu'un certain nombre de ces animaux avaient été provoqués, mais j'ai fait quelques observations de chiens qui, spontanément, avaient essayé d'assouvir leurs passions dans des conditions démontrant une série d'associations d'idées et sans avoir y été incités par leurs victimes.

D'ailleurs, il est d'observation courante qu'un certain nombre de chiennes, au moment où elles sont en chasse, se prêtent très volontiers aux caresses, surtout lorsqu'elles viennent des hommes et inversement des chiens recherchent les caresses de femmes, lorsqu'ils sont excités sexuellement.

Il en est de même des chattes et des chats et comme ils vivent plus intimement avec leurs maîtres et maîtresses, leurs manifestations d'affectivité sont encore plus importantes et plus remarquées.

Le vétérinaire doit, à mon avis, sonder, le plus profondément que possible, la mentalité de son malade.

* *

Je sors de la théorie et je passe à la réalisation en décrivant ce que me semble devoir être la pratique journalière.

1. *Prise de contact* : questions longues et détaillées sur la situation du malade, pendant ce temps l'animal se promène dans le cabinet, il se prête à une caresse, la crainte qu'il pouvait avoir s'est atténuée.

Le praticien connaît le caractère, les caprices, la bonne ou la mauvaise éducation du sujet, il est prévenu de ce dont il est capable, il sait par quel bout le prendre.

2. *L'examen* : Le sujet est convenablement installé, à ce moment les appréhensions se font à nouveau sentir, surtout ne pas provoquer une douleur, une posture pénible, car, alors, l'animal luttera, se débattrra ; ce qui obligera ou à l'abandonner ou à recourir à des moyens de coercition permettant peut-être de palper, d'ausculter, mais ne facilitant certainement pas le jugement.

A-t-on commis une faute, patiemment, il faut recommencer. Le

chien, le chat, peuvent ne pas avoir une grande intelligence, mais ils sont pourvus d'instincts qui les avertissent et qui les mettent en garde. Il est nécessaire d'opposer à ces instincts, du bon sens, de la patience, puis ne pas commettre d'erreurs sur les dispositions mentales du malade.

3. *Prescriptions, recommandations.* Pendant cette période, rester en contact avec l'animal, continuer à capter son attention, il ne s'agit pas de lui faire comprendre son traitement, mais de lui inspirer confiance.

Ce que je vais ajouter peut paraître paradoxal, c'est simplement la constatation d'une longue expérience. Dépourvu de tout mysticisme, je suis trop incrédule pour subir une influence quelconque.

Surtout ne soyons pas le vétérinaire « Tant Pis » !

J'ai dit qu'il fallait provoquer le jeu, le plaisir, créer pour débiter une ambiance de satisfaction. L'animal ne comprend pas vos paroles, mais il scrute vos sentiments, il sent votre manière de juger.

Formulez avec tristesse un pronostic alarmant, désespéré et vous vous rendrez compte de l'attitude que prendra l'animal, ne fût-ce que parce que le maître ou la maîtresse aggraveront encore la situation, en se lamentant, ce dont le malade s'apercevra rapidement.

Est-ce qu'un chien ou un chat ne changent pas d'attitude lorsque les gens qui l'enfourent ont un chagrin ou un plaisir !

De plus, le traitement sera appliqué avec des gestes découragés, qui n'assureront certes pas le succès de l'entreprise.

Le Dr Guior, dont j'ai déjà cité le nom et avec lequel j'ai étudié la psychologie des animaux, me donnait cette appréciation : il est admis et démontré qu'il existe une étroite relation entre le physique et le moral, que ces deux états ont réciproquement l'un sur l'autre une répercussion certaine, indéniable : relation, répercussion qui se font sentir et dans la santé et surtout dans la maladie.

Un bon moral est parmi les conditions favorables à la guérison, qu'il s'agisse d'affections d'ordre médical et même chirurgical.

En règle générale, l'équilibre mental est fonction de l'équilibre organique « *Mens sana in corpore sano* » disaient les Latins.

De même qu'en médecine humaine, le clinicien ne s'attachera pas qu'aux signes et symptômes du mal, mais cherchera à pénétrer la psychologie du malade, de même en médecine vétérinaire, le praticien devra approfondir, si je puis dire, la mentalité du sujet soumis à son examen.

Et c'est là ce qui rend l'art de guérir dans l'une et l'autre médecine, particulièrement délicat.

Comme nous l'avons dit, il n'y a pas que la maladie, il y a aussi le malade, et chaque cas offert à notre observation, constitue en quelque sorte une entité morbide spéciale, particulière.

Le diagnostic demeure incomplet qui s'appuie seulement sur la connaissance des signes et symptômes, et à diagnostic incomplet, médication imparfaite.

Pour qu'il soit complet ce diagnostic, pour qu'elle soit adéquate cette médication, il importe d'y joindre la connaissance psychique du malade.

Chez l'être humain, le médecin utilise la puissance, l'influence, le

prestige qui s'attachent à son nom, à son expérience et qui sont des forces de suggestion qui commandent la confiance.

Chez l'animal, à défaut de ces moyens, le vétérinaire puisera dans sa connaissance de la psychologie animale, les moyens propres à paraître l'action des agents médicamenteux.

L'étude du caractère de l'animal mettra pour ainsi dire celui-ci en confiance, le vétérinaire psychologue saura les moyens propres à capter cette confiance, et à l'utiliser aux fins qu'il désire.

Ne pensez-vous pas que le bon dresseur d'animaux se double, lui aussi d'un profond psychologue ?

C'est avec le chat surtout qu'il faut employer habilement, prudemment cet ensemble de dispositions.

Cet animal que beaucoup n'osent approcher, soigner, traiter, joint à son tempérament indépendant, voire même agressif, une réceptivité particulière aux suggestions, mais il ne faut pas faire une fausse manœuvre.

La connaissance faite, il aime à être abordé doucement, sans geste superflu, et alors il se laissera examiner dans les moindres détails. J'aime beaucoup les chats, j'ai pu les observer longuement, j'ai cru pouvoir traiter de *l'Enigme psychologique du chat*. J'en examine un grand nombre, je suis bien rarement griffé ou mordu et je dois reconnaître, que dans ce dernier cas, le plus souvent, j'ai commis une maladresse.

Je ne connais pas assez les gros animaux, je le répète, pour déclarer que les mêmes causes produiraient les mêmes effets. Pourtant, dans ces hôpitaux militaires de l'avant, dans lesquels je me suis employé de mon mieux à faire soigner les malheureux chevaux, n'ai-je pas constaté qu'en les abordant avec douceur, en essayant de leur faire comprendre et admettre les interventions, en ne leur imposant une souffrance que lorsqu'il n'était pas possible de faire autrement, il en résultait les meilleurs effets tant au point de vue de la guérison que de l'utilisation ultérieure du sujet.

J'ai assuré pendant longtemps le service chirurgical d'un de ces hôpitaux. Dans la mesure de mes moyens et grâce à l'obligeance de mes supérieurs, parmi lesquels je cite avec reconnaissance le major HENRY, professeur à l'Ecole d'Alfort, j'opérais souvent sous anesthésie locale ou générale. J'ai la conviction que les succès que l'on a bien voulu m'attribuer étaient surtout dus à ce que la souffrance n'avait pas produit ces chocs tant redoutés en chirurgie humaine et trop méconnus en chirurgie vétérinaire.

Puis, en dehors des influences exercées par les vétérinaires sur les animaux, en plus de suggestions directes, il est possible de faire des suggestions indirectes, armées, comme elles ont été appelées.

CHOMEL attire notre attention sur une application plus large en thérapeutique vétérinaire des ressources de l'électricité, du massage, de la métallothérapie, etc..

J'ai employé ces moyens, ou plus exactement je les ai essayés. Je ne me crois pas autorisé à juger la valeur de l'électrothérapie en vétérinaire.

Par contre, le massage vibratoire m'a donné des résultats dans les troubles nerveux consécutifs à la maladie du jeune âge.

A mon avis, il y a là un champ d'action considérable et fertile en bons résultats.

CONCLUSIONS.

Dans la première partie de ce travail, je pense avoir démontré que les animaux, sont non seulement des êtres instinctifs, mais encore des êtres intelligents ou capables de le devenir.

Dans la deuxième partie j'ai énuméré les tentatives des dresseurs, des éducateurs, des psychologues, pour influencer le système nerveux des animaux en vue de leur utilisation, d'un plus grand rendement, du diagnostic, du pronostic et du traitement de leurs maladies.

J'ai terminé en exposant des observations personnelles, des constatations, des vues ou des applications pratiques telles que je les conçois.

J'estime que chaque animal a un psychisme propre que le vétérinaire doit connaître pour :

1° Eclairer l'utilisateur des animaux, le dresseur, le chasseur, le cocher, le charretier ; ceux-ci peuvent posséder des talents, des tours de main, ils n'ont pas les connaissances anatomiques, physiologiques et psychologiques nécessaires pour réussir pleinement. Le vétérinaire les a acquises, il doit les leur inculquer.

2° Conseiller utilement l'éleveur, ce producteur d'animaux, encore enveloppé d'errements, de méthodes empiriques, produisant des êtres de première importance au hasard des croisements.

J'entends bien que des zootechniciens éminents, nos écoles en possèdent de savants, se sont efforcés d'indiquer la valeur des races, des formes, des aptitudes physiques.

Je ne sache pas qu'ils se soient étendus suffisamment sur les aptitudes psychiques ; à une époque où la valeur du cheptel augmente sans cesse, où une science nouvelle « l'animaliculture », monte à l'horizon, le vétérinaire ne doit pas seulement être un médecin, il est dans l'obligation de devenir le directeur de cette culture spéciale et délicate.

Le cheval, toujours indispensable, malgré l'envahissement du machinisme, ne concurrencera ce dernier que si nous le faisons naître avec son maximum de qualités utilitaires.

L'animal ne peut pas être uniquement un automate magnifique de formes, il doit être encore un collaborateur bien doué physiquement et bien disposé psychiquement.

Le vétérinaire peut faire la sélection, écarter les sujets trop chargés d'hérédités malfaisantes, des races dépourvues d'aptitudes et empêcher de produire de beaux types, à intellect borné, obtus, qui donneront des « cabochards » des rétifs, des inutilisables, comme on en rencontre trop.

3° Utiliser les particularités de la Psychologie des animaux, non

seulement, pour son diagnostic et son pronostic, mais encore pour enrichir ses moyens d'action et utiliser en thérapeutique vétérinaire les acquisitions de la thérapeutique humaine.

S'il existe une différence dans la réceptivité, il n'en résultera pas moins des effets bienfaisants que nous ne devons pas négliger, les timides essais qui en ont été faits le prouvent.

En fondant la *Société de Pathologie Comparée*, en souvenir d'Henry BOULEY, sous les auspices de CHAUMONT, ARLOING, SAINT YVES-MENARD ;

En groupant médecins et vétérinaires pour travailler en collaboration et résoudre de nombreux problèmes de pathologie :

J'ai conscience d'avoir rendu service à une profession que j'aime, dans laquelle je suis né, qui m'a fait ce que je suis ; à la médecine humaine à laquelle j'ai donné ce que j'avais de plus cher : Mon fils.

J'ai écrit ce travail, au terme de ma carrière, non pour simplement acquérir un titre, que j'envie d'autant plus, que j'ai lutté pendant 40 ans pour qu'il nous soit octroyé, mais dans l'espoir d'être utile encore aux médecins de l'homme et à ceux des animaux.

Aux premiers, parce que la connaissance de la psychologie d'êtres simples, dépourvus de dissimulation, peut leur permettre d'approfondir les tares psychiques de leurs malades.

Aux seconds pour les raisons que j'ai développées.

Que :

Mes juges :

L'Eminent savant, universellement connu et honoré, doublé d'un fin lettré et d'un philosophe averti, le Doyen ROGER,

Le professeur G. PETIT, anatomiste de haute valeur, mais aussi psychologue distingué.

Le professeur MAIGNON, savant physiologiste, auteur de travaux importants, et qui n'a pas craint d'aborder les études psychologiques.

Que :

Mes maîtres des Ecoles,

Daignent prêter quelque attention aux idées d'un vieux praticien, en retenir ce qui leur semblera logique et provoquer par les puissants moyens dont ils disposent une extension du remarquable enseignement qui est donné aux jeunes dans les Ecoles Vétérinaires,

« Quelques notions de psychologie comparée et de psychologie animale ».

J'estime que ce bagage supplémentaire leur sera utile, comme il me l'a été à moi-même.

Je n'ai pas d'autre ambition que d'atteindre ce but, pour le plus grand bien de mes confrères, et si j'y arrive je serai satisfait et récompensé d'une vie de labeur et de dévouement à la science.

TRAVAUX ET PUBLICATIONS DE L'AUTEUR

Le sulfatage des plantes, ses dangers pour les animaux.....	(1887)
Des mesures à prendre pour encourager l'élevage du mouton..	(1890)
L'Alcaloidothérapie dans les coliques du cheval.....	(1896)
La paraplégie du cheval. Etiologie. Traitement.....	id.
Ce que sont les animaux.....	(1899)
Considérations générales sur les applications de la thérapeuti- que psychique en médecine vétérinaire.....	(1899)
Perversion de l'instinct de conservation chez les animaux.....	(1901)
Les applications à la chirurgie vétérinaire des découvertes et perfectionnements de la chirurgie humaine.....	(1901)
Les agents provocateurs de l'hystérie chez quelques animaux..	(1902)
La lecture de pensée et les animaux.....	id.
Le rire chez les animaux.....	id.
Eruption vaccinale des mains et des poignets par inoculation directe du Cowpox.....	(1902)
Cerveau dans la série. Psychoses et névroses.....	id.
Note sur un procédé d'ablation des tumeurs.....	(1903)
Usage du forceps dans les dystocias chez les femelles animales.	id.
Réssection annulaire du vagin.....	id.
Constatations faites à l'autopsie d'un chien tuberculeux.....	id.
Enfoncement traumatique de la voûte du crâne chez un cheval, opération, guérison.....	id.
Section du cou chez un chien, par un anneau élastique.....	id.
Procédé pour l'énucléation de l'œil.....	id.
L'Hypnotisme chez le cheval.....	(1904)
Pachyméningite traumatique chez le chien.....	id.
Note sur les fractures.....	id.
Fréquence des cas de simili-rage.....	id.
Injectons de tuberculine chez le chien.....	id.
A propos de la tuberculose.....	id.
Embarras gastrique chez le chien.....	id.
La Strophantine dans les hydropisies.....	(1904)
La dyspnée et l'asthme chez l'homme et chez les animaux.....	id.
Tumeur du foie chez un chien.....	id.
Du bleu de méthylène dans le traitement des plaies.....	id.
Traitement chirurgical de l'épithélioma chez le chat.....	id.
Pneumonie rhumatismale et paralysie chez un chien.....	(1905)
De l'hypnotisme chez les animaux.....	id.
De l'ovariotomie chez la chatte.....	id.
Rétroflexion de la vessie chez le chien.....	id.
Piroplasmose canine.....	id.
Les tics chez les animaux.....	(1907)
Catarrhe auriculaire du chien par pénétration de corps étran- ger.....	id.

Fistule d'origine dentaire chez un chien.....	(1907)
Curieuses conséquences, chez un chien, d'un accident d'automobile.....	(1907)
Les amputations, chez le chien.....	(id.)
Ascite et pleurésie chez les chiens.....	(id.)
Anatomie de l'oreille chez le chien. Technique de l'opération du curettage dans le catarrhe auriculaire.....	(id.)
Psychologie des poissons (Muséum d'histoire naturelle).....	(id.)
L'inversion sexuelle chez les animaux.....	(1908)
Quelques phénomènes de l'olfaction chez les animaux.....	(id.)
La durée de l'incubation dans la réalisation des suggestions hypnotiques.....	(id.)
Essais de traitement de la maladie du jeune âge par le sérum D. W.....	(id.)
Contribution au traitement des plaies, par la médication hyperthermale.....	(id.)
Ostéo-sarcome de l'humérus chez un chien.....	(id.)
L'automatisme psychologique dans le patinage.....	(1909)
Quelques observations sur les accidents de chloroformisation...	(id.)
Dangers des interventions prématurées dans l'accouchement des petites femelles — des cas où la laparotomie est indiquée	(id.)
Les applications électriques chez les animaux.....	(1909)
Transmissibilité à la femme de l'avortement épizootique de femelles domestiques.....	(1910)
De l'influence de la castration sur les affections nerveuses des animaux.....	(id.)
L'entérite infectieuse hémorragique du chien.....	(id.)
Quelques essais avec le 606. Son utilité en médecine vétérinaire	(id.)
Hystérectomie chez une chienne atteinte de hernie utérine chronique.....	(1911)
Affections nerveuses et castration.....	(id.)
Les anesthésiques chez le chien et le chat	(id.)
De l'emploi des stimulants chez les opérés.....	(id.)
Traitement de la maladie du jeune âge et de quelques affections canines par les sels arsenicaux cupriques.....	(id.)
Technique et indications de la ponction lombaire chez le chien..	(id.)
De l'enfumage iodé en thérapeutique humaine et en thérapeutique vétérinaire.....	(1912)
Présentation d'un four crématoire.....	(id.)
Tuberculose du myocarde chez le chien.....	(id.)
Contribution à l'étude de l'hypertrophie prostatique chez le chien.....	(id.)
Le soufre colloïdal — ses propriétés biologiques.....	(id.)
Essais d'iso-sérothérapie canine.....	(id.)
L'organisation rationnelle et hygiénique des hôpitaux pour chiens	(id.)
Contribution à l'étude des ferments lactiques en médecine vétérinaire.....	(1913)
Corps étrangers de l'œsophage chez le chien.....	(id.)
Cas d'hémophilie chez le chien.....	(id.)
Nouvelles observations de chiens atteints de maladie du jeune âge traités par l'isosérothérapie.....	(1913)
Essais de traitement de la paralysie progressive et rythmique du chien par les injections intraveineuses de néo-salvarsan	(id.)

Variété de la sensibilité à la douleur et aux anesthésiques chez les animaux.....	(1913)
L'air chaud en thérapeutique vétérinaire.....	(1914)
Les injections hypodermiques de chlorhydrate d'émétine en médecine vétérinaire.....	(id.)
Traumatisme psychique chez un cheval.....	(1915)
Procédé de teinture des chevaux blancs.....	(id.)
Contribution à l'étude des lymphangites du cheval.....	(1917)
Les gaz sulfureux dans le traitement de la gale.....	(id.)
Dispositions diverses concernant les D. M. C. et la cavalerie en général.....	(id.)
Note sur le traitement des chevaux galeux.....	(id.)
Le pain complet.....	(id.)
Economies à réaliser sur la nourriture des chevaux.....	(id.)
L'équarrissage aux armées.....	(id.)
Les gaz sulfureux dans le traitement de la gale du cheval et de la désinfection générale.....	(id.)
Construction d'un appareil sulfurogène et de stations de sulfuration.....	(id.)
A propos de l'utilisation des fourrages contenus dans la panse des ruminants.....	(1918)
Perfectionnements apportés à l'emploi des gaz sulfureux dans le traitement des gales.....	(id.)
Applications de l'anhydride sulfureux liquide.....	(1919)
Traitement de la gale du cheval par l'anhydride sulfureux liquide (1).....	(id.)
Le mal de mer chez les animaux.....	(1924)

(1) Travaux couronnés par la *Société Centrale de Médecine Vétérinaire Prix (Paugoué)*, Citations au Bulletin de l'Armée française. Citation à l'ordre de l'Armée portugaise. Félicitation officielle, Armée américaine.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.....	7
HISTORIQUE : Les animaux sont-ils des automates, des instinctifs. ou des êtres intelligents ? Les influences psychiques.. peuvent-elles se réaliser sur eux ?.....	9
Action des influences psychiques sur les animaux. Observations diverses	55
Action des influences psychiques sur les animaux. Observations personnelles. Constatations. Applications pratiques.....	81
CONCLUSIONS	97

TABLE OF CONTENTS

Introduction	1
Chapter I. The History of the United States	15
Chapter II. The Constitution of the United States	35
Chapter III. The Federal Government	55
Chapter IV. The State Governments	75
Chapter V. The Local Governments	95
Chapter VI. The Judiciary	115
Chapter VII. The Executive	135
Chapter VIII. The Legislative	155
Chapter IX. The Military	175
Chapter X. The Navy	195
Chapter XI. The Air Force	215
Chapter XII. The Space Program	235
Chapter XIII. The Environment	255
Chapter XIV. The Economy	275
Chapter XV. The Culture	295
Chapter XVI. The Society	315
Chapter XVII. The Future	335

